

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome XXV—1987 N° 2 (Avril—Juin)

*L'historiographie sud-est européenne et ses
problèmes*

Art et culture

Valaques et Byzantins

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

COMITÉ DE RÉDACTION

ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur responsable*; *Membres du comité*:
EMIL CONDURACHI, AL. ELIAN, VALENTIN AL. GEORGESCU,
GHEORGHE I. IONIȚĂ, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI,
MIHAI POP, AL. ROSETTI, ELENA SCĂRLĂTOIU, EUGEN
STĂNESCU. *Secrétaire du comité*: LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à « Rompresfilatelia », Departamentul Export-Import Presă, P. O. Box 12—201, telex 10376, prsfi r București, Calea Griviței nr. 64—66 ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de 62 \$ par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
Căsuța poștală 22.159,
71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79717 București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXV

1987

N° 2 avril—juin

SOMMAIRE

L'historiographie sud-est européenne et ses problèmes

- ANCA TANAȘOCA, Points de vue sur le rôle social de l'historiographie dans le Sud-Est de l'Europe aux XVI^e — XVIII^e siècles 109
ALEXANDRU ZUB, Themes in Southeast European Historiography 125

Art et culture

- MARIA ALEXANDRESCU VIANU, La sculpture en pierre à Istros (II) 135
NICOLAE ISAR, L' « Itinéraire » de Cochelet — un ancien écrit français, peu connu, sur les Roumains 151
PIRIN BOIADGIEV (Silistra), L'activité littéraire et philanthropique de Mihail Kufalov 159
MIHAIL CARATAȘU, Un recueil d'apophthèmes grecs dédié à Constantin Brancovan, Voïvode de Valachie 173
GH. PĂRNUȚĂ, Un jeune bulgare — boursier de l'État roumain — dans la première moitié du XIX^e siècle 179

Valaques et Byzantins

- N. OIKONOMIDÈS (Montréal), Des Valaques au service de Byzance? 187 ●

Comptes rendus

- CĂTĂLINA VELCULESCU, Cărți populare și cultură românească (*Cornelio Papacoste-Danielopolu*); Fontes Minores VI. Hrsg. von Dieter Simon (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte, Band 11) (*Daniel Barbu*); IIabsburgisch-osmanische Beziehungen (*Bogdan Mușescu*). 191

Chronique

- Ariadna Camariano-Cioran à 80 ans 197

POINTS DE VUE SUR LE RÔLE SOCIAL
DE L'HISTORIOGRAPHIE DANS LE SUD-EST
DE L'EUROPE AUX XVI^e—XVIII^e SIÈCLES

ANCA TANASOCA

« Vrai historien — disait jadis H. I. Marrou — est celui qui sait s'arrêter sur un véritable problème historique, c'est-à-dire celui qui sait explorer le passé pour répondre à une question d'intérêt réel, impliquant une valeur existentielle pour les hommes du présent et correspondant tout à la fois à une réalité du milieu étudié »¹. Aussi, nous semble-t-il justifié de nous demander avant tout à quel point le problème que nous nous sommes proposés d'aborder est-il vraiment ou non un problème historique. En tâchant de dégager le rôle social des textes historiographiques du Sud-Est européen des XVI^e — XVIII^e siècles, est-il vrai que nous essayons de répondre, par l'investigation du passé, à une question de réel intérêt, revêtue d'une valeur existentielle pour nous autres gens du présent? Et quand nous tentons de définir le rôle social de l'historiographie sud-est européenne des XVI^e — XVIII^e siècles notre propos serait-il de saisir et caractériser dans son développement une réalité historique déterminée, un aspect vraiment réel et éloquent de l'évolution culturelle dans cette zone du monde? On peut affirmer d'emblée — croyons nous — que la question posée représente non seulement un véritable problème historique, mais, qui plus est, l'un des plus importants et encore, dirions-nous, l'un des plus actuels de la recherche, qu'elle remplit donc les deux exigences formulées par le théoricien français.

Le rôle social de l'historien et de l'historiographie est une question qui occupe de nos jours plus que jamais le monde scientifique, les milieux culturels en général. Depuis près de deux siècles le développement géant des sciences historiques et l'autorité acquise par l'optique historique, en ce qui concerne le monde et la vie, l'homme-même, exigent de la part des spécialistes et des philosophes une réflexion toujours plus approfondie quant à la signification et au rôle de l'histoire dans la vie des hommes et des sociétés. Mircea Eliade parle de « l'intérêt passionné, presque monstrueux de l'homme moderne pour l'Histoire », comme de « l'un des traits spécifiques de notre civilisation ». Il constate que « cet intérêt se manifeste sur deux plans distincts, mais par ailleurs solidaires : le premier est celui qui pourrait s'appeler la passion de l'historiographie, le désir de

¹ H.J. Marrou, *Comment comprendre le métier d'historien*, in *L'histoire et ses méthodes*, volume publié sous la direction de Charles Samaran, Paris, Gallimard, 1961, p. 1507 (Bibliothèque de la Pléiade).

connaître de plus en plus complètement et plus exactement le passé de l'humanité... ; sur le second plan, l'intérêt vis-à-vis de l'histoire se manifeste dans la philosophie occidentale contemporaine, par la propension à définir l'homme notamment en tant que être historique, un être conditionné et en fin de compte créé par l'Histoire. Ce qu'on a appelé historicisme... de même que le marxisme et certains courants existentialistes sont des philosophies qui d'une façon ou d'une autre accordent une importance fondamentale à l'Histoire et au moment historique »².

L'expérience culturelle des XIX^e et XX^e siècles a prouvé jusqu'à quel point l'historiographie est en mesure de devenir un instrument qui façonne la mentalité de toute une collectivité humaine, de toute une société dans un certain sens et les recherches des hommes de sciences, des marxistes en premier lieu, ont mis en lumière les articulations profondes, de classe, de la fonction sociale de l'historiographie. Aussi, la confrontation avec la manière dont les historiens, les lettrés des siècles précédents ont résolu le problème du rôle social de leur œuvre ne saurait-elle s'avérer qu'instructive. Elle ne peut qu'élucider la question en nous aidant à mieux dégager l'image de notre propre mission sociale, en nous incitant à mieux peser notre propre responsabilité par rapport à la société qui recevra notre message historiographique. Nous pourrions conférer de la sorte sa juste valeur et sa véritable signification au concept de tradition historiographique nationale, si souvent évoqué chez nous, comme du reste dans les autres pays du Sud-Est européen aussi.

En ce qui concerne la réalité d'une historiographie sud-est européenne qui ait tenu un rôle social effectif aux XVI^e — XVIII^e siècles, elle n'a plus besoin d'aucune preuve. L'époque concernée fut l'une de riche activité culturelle, au sein de laquelle les travaux d'historiographie ont pris une place importante. C'est donc depuis longtemps déjà que le rôle social de cette historiographie représente un thème d'étude des plus intéressants et attachants, cependant encore loin d'être épuisé. Tout au contraire, à la lumière du matérialisme historique, pour lequel la précision, le sens et les effets sociaux de tout fait de culture sont postulés principalement — et à juste titre — l'étude du rôle social de l'historiographie sud-est européenne de la période en question devient une tâche pleine de promesses pour les hommes de science. Pour suggérer, toutefois, combien solides sont les assises historiques réelles qui imposent un débat sur le problème énoncé, rappelons que la période respective est celle qui dans les pays roumains a vu l'historiographie se poser en tant qu'instrument de la propagande politique princière ou de parti nobiliaire³ et qu'à la même époque on a commencé d'utiliser l'historiographie en tant qu'argument de la lutte pour l'émancipation nationale des peuples de la Péninsule balkanique⁴.

² Mirecea Eliade, Interview « Luceafărul », XXV (1982), 10, 1035.

³ Voir, par exemple, George Ivașcu, *Istoria literaturii române*, Bucarest, Edit. științifică, 1969, p. 147, 188—189.

⁴ M. Berza, *Culture roumaine et culture européenne au XVII^e et au début du XVIII^e siècles*, Sinaia, 1967, p. 23 ; Virgil Căndea, *Umanismul românesc et Intellectul sud-est european în secolul al XVII-lea*, in *Răzuna dominantă. Contribuți la istoria umanismului românesc*, Cluj-Napoca, Edit. Dacia, 1979, p. 21—23, 28, 321—324 ; Eugen Stănescu, *Die Ideenwelt des Rumanischen Mittelalterlichen Geschichteschreibens*, « Rev. Roum. d'Hist. », 1970, 4, p. 624 ; Idem, *Unity and diversity in the political thought of the early Romanian Society*, in *Nouvelles études d'histoire*, Bucarest, 1971, IV, p. 92 ; Al. Dușu, *Cultura română în civilizația europeană*

Il va sans dire que le présent essai ne saurait prétendre réaliser ni même la simple ébauche d'une image d'ensemble de ce qu'a dû être le rôle social de l'historiographie sud-est européenne aux XVI^e — XVIII^e siècles. Ses limites ne lui permettent point de préciser les étapes, les directions, les caractères généraux de l'ensemble balkanique, ni les notes particulières, nationales que l'étude approfondie de cette réalité complexe en évolution pourrait saisir. Le débat entamé ici pourra être considéré utile s'il arrive à mieux cerner le problème même, constituant, grâce à la présentation de quelques aspects concrets, une invite à des investigations futures.

1.1. Une première direction dans laquelle nous estimons devoir diriger notre attention est celle du *stade actuel de la documentation et de la recherche* respectives. Plusieurs questions sont à examiner sous ce rapport.

Tout d'abord, il s'agit de savoir dans quelle mesure ont été *dépistées, inventoriées et éditées* conformément aux exigences scientifiques modernes les œuvres historiographiques de la période qui nous occupe. Si surprenant que cela puisse paraître, compte tenu de la longue tradition scientifique dans ce domaine et des précieuses contributions fournies par des chercheurs en renom des pays sud-est européens et d'ailleurs, cette étape capitale pour l'étude de notre thème est loin d'être close. Il suffit de rappeler en ce sens que des travaux en vue d'élaborer les catalogues des manuscrits historiographiques sont encore en cours, qu'on ne dispose pas encore de pareils catalogues pour tous les pays de Sud-Est européen. Nous pensons à ce propos aussi bien aux inventaires des fonds manuscrits de certains centres, que — et surtout — aux répertoires des écrits de caractère historique dans le genre du si remarquable répertoire roumain dressé par I. Crăciun et A. Ilieș (*Repertoriu al manuscriselor de cronici interne privind istoria României* — Répertoire des manuscrits des chroniques internes concernant l'histoire de la Roumanie)⁵. Quant aux édi-

modernă, București, Edit. Minerva, 1978, p. 164—181; Idem, *Humanisme, baroque, lumières : le temple roumain*, Bucarest, Edit. științifică și enciclopedică, 1984, p. 97—111. Voir aussi : Iristo Gandev, *Faktori na bălgarskoto vāzraždane 1600—1830*, Sofia, 1943, et dans *Problemi na bălgarskoto vāzraždane*, Sofia, 1976, p. 55—71; Peter Dinakov, *Le mouvement des idées de la littérature bulgare pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle*, in *Le mouvement des idées dans les pays slaves pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle (Acti del colloquio slavistico tenutosi ad Uppsala il 19—21 agosto 1960)*, G. C. Sansoni editore, 1962, p. 184—192; Iristo Iristov, *Paissi of Ilendar, Author of the « Slav-Bulgarian History »*, « East European Quarterly », VIII (1974), 2, p. 167—175, B. Penev, *Istorija na novata bălgarska literatura*, t. I, *Načalo na bălgarskoto vāzraždane, Bălgarskita literatura prez XVII i XVIII vek*, Sofia, 1976, 758 p. Pour l'ensemble de la question Michael B. Petrovich, *The use of modern serbian historiography*, « Journal of Central European Affairs », 1956, apr., p. 1—24; N. Radojčić, *Oblik prvih srpskih modernih istorija. Povodom Marsilijevih istorije Srba*, « Zbornik Matice srpske za društvene nauke », 2, 1951, p. 15—16. Antun Barac, *A history of yugoslav literature*, Michigan Slavic Publications, Ann Arbor, 1974; Radovan Samardžić, *Les idées du siècle des lumières et l'éveil national des peuples yougoslaves*, in *Les Lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples du Sud-Est européen. Actes*, București, AIESEE, 1970, p. 101 et suiv.; Milorad Pavić, *Istorija srpske književnosti velikog doba (XVII i XVIII vek)*, Beograd, 1970, p. 325—365; Borje Knos, *L'histoire de la littérature néo-grecque*, Uppsala, 1962, p. 230—232, 355—359, 476—480, 566—580; C. Th. Dimarás, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1960, p. 57—58.

⁵ I. Crăciun și A. Ilieș, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne, sec. XV — XVIII, privind istoria României*, București, Edit. Academici, 1963.

tions scientifiques des ouvrages historiographiques, là encore les tâches des chercheurs sud-est européens sont nombreuses et souvent difficiles. Mentionnons par exemple le fait que des œuvres d'une importance considérable n'ont pas connu jusqu'à présent une édition convenable : c'est le cas de la grande chronique serbe de G. Brancovitch, de l'œuvre historique de Démètre Cantemir, dont l'édition critique n'est que partielle, des ouvrages des historiens grecs du XVII^e siècle, ou de ceux qui se rattachent à l'historiographie gréco-roumaine du XVIII^e siècle et même de l'œuvre historique des protagonistes de l'École transylvaine. Et si les ouvrages précités ont été quand même pris en évidence par les spécialistes de l'histoire culturelle et de l'historiographie, il y a aussi des écrits particulièrement importants et cependant longtemps négligés, par exemple ceux des écrivains catholiques bulgares des XVII^e — XVIII^e siècles, sur lesquels la recherche scientifique ne s'est arrêtée que dernièrement ⁶.

1.2. Une autre question qui devrait être prise en considération est celle de savoir dans quelle mesure l'on peut parler aujourd'hui de *la si nécessaire différenciation des préoccupations d'histoire de l'historiographie en tant que telle* dans l'ensemble des préoccupations d'histoire littéraire ou culturelle en général. Le problème est analogue à celui posé pour l'histoire de la littérature, qui a donné lieu à des disputes entre les partisans de la subordination de l'histoire littéraire à l'histoire de la culture et ceux de l'autonomie, au nom de la priorité du critère esthétique. De même que pour la littérature, le caractère non différencié des recherches d'histoire de l'historiographie est en partie justifié du fait du statut même de l'écrit historiographique pendant la période concernée dans l'ensemble des activités culturelles. L'autonomie de l'histoire en tant que discipline à part représente, même à l'échelle européenne, un phénomène relativement récent — Pierre Chaunu, par exemple, lui donne pour date le XVI^e siècle ⁷; dans l'espace sud-est européen ce phénomène est encore plus récent ⁸. Combien justifié et fécond pourrait s'avérer un départage plus rigoureux du domaine de l'histoire de l'historiographie et de la pensée historique en elle-même qui résulte d'une série d'ouvrages récents, dont nous mentionnerons par exemple celui d'Agostino Pertusi relatif à l'historiographie humaniste du monde byzantin, étudiée depuis le XVI^e jusqu'au XVIII^e siècle ⁹. Sous ce jour, donc, le départage des acquis de l'histoire de l'historiographie du domaine de l'histoire de l'historiographie englobant aussi l'histoire littéraire et l'histoire culturelle en général, s'impose comme absolument nécessaire. Autrement dit, il conviendrait de départager avec plus de rigueur les progrès tout à fait évidents de l'historiographie en tant que genre littéraire, de ceux, moins évidents, de l'histoire de l'historiographie en tant que discipline scientifique. Pour notre part, nous pensons que des précisions utiles pourraient découler

⁶ B. Penev, *op. cit.*, p. 197—234. Nadežda Dragova, *Poimiriene na bălgarskite istorii prez XVIII v.*, « Studia balcanica », 14, *Problemi na balkanskata istorija i kultura*, Sofia, 1979, p. 127—141; voir également *Istorija na Bălgarija*, t. 4, Sofia, 1983, p. 280—281.

⁷ Pierre Chaunu, *Histoire, science sociale, La durée, l'espace et l'homme à l'époque moderne*, Paris, S.E.D.E.S., 1974, p. 22.

⁸ P. Teodor, *Evoluția gândirii istorice românești*, Cluj, Edit. Dacia, 1970, p. XXI, XXIX; V. Căndea, *Intellectualul sud-est european în secolul al XVII-lea*, *loc. cit.*, p. 255—265.

⁹ A. Pertusi, *Storiografia umanistica e mondo bizantino*, « Quaderni », 5, Palermo, 1967.

de cette manière en ce qui concerne l'accord de certaines catégories manipulées par l'histoire littéraire et culturelle avec l'histoire de l'historiographie. Par exemple, la validité dans ce domaine de la catégorie du baroque¹⁰.

1.3. Une troisième question est celle des progrès dans l'investigation de l'histoire de l'historiographie réalisée selon les *modalités traditionnelles* d'approche en ce domaine. Reconstituer la genèse des œuvres historiques, identifier leurs sources et auteurs, dégager l'originalité par rapport aux modèles qui leur ont servi, détecter les interpolations et ce qu'on appelle les « plagiat », tout cela représente les tâches d'une actualité pressante pour la recherche de tous les pays du Sud-Est européen, les tâches du domaine de la philologie ; à défaut de leur accomplissement dans les conditions requises, on ne saurait concevoir ni une histoire de l'historiographie dans l'acception formulée ci-dessus, ni l'évaluation exacte du rôle social de la littérature historique. Un exemple éloquent pour cette question de méthode a été fourni par les contributions du prof. Gh. Mihăilă portant sur la littérature historique médiévale des pays roumains par rapport à l'historiographie byzantine et slave¹¹.

1.4. A ce point de notre débat, il nous faut tenir compte d'une quatrième question. Il s'agit de l'apport fourni à la précision du rôle social de l'historiographie par les études la prenant en considération à la lumière de *l'histoire des idées et des mentalités*, même si l'approche sous ce jour s'est réalisée sans le net départageant de la production historiographique dans l'ensemble des préoccupations culturelles de l'époque. Notons à ce propos les précieuses contributions de la Commission d'histoire des idées du Sud-Est européen fonctionnant dans le cadre de l'AIÉSEE¹², qui ont le mérite d'ébaucher, d'une part, un programme de recherches à cet égard, de stimuler, d'autre part, ces recherches en organisant une

¹⁰ Pour les débats roumains sur les manifestations baroques de la culture et de l'art roumains, voir : Dan Horia Mazilu, *Barocul în literatura română din secolul al XVII-lea*, București, Edit. Minerva, 1976 ; Viorica S. Constantinescu, *Considérations sur le baroque roumain*, « Cahiers roumains d'études littéraires », 1978, 1, p. 4—11 ; Al. Dușu, *Modele, imagini, prievliști*, Cluj-Napoca, Edit. Dacia, 1979, p. 155—165 ; Ion Istrate, *Barocul literar românesc*, București, Edit. Minerva, 1982 ; Răzvan Theodoreseu, *Gusturi și atitudini baroce la români în secolul al XVII-lea. Note luminare*, « Studii și cercetări de istoria artei — seria Artă plastică », 1982, p. 37—46 ; 1983, p. 3—11 ; Cătălina Veleulescu, *Eléments de baroque dans l'historiographie roumaine de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècles*, « Synthesis », 1978, p. 132—135 ; Voir pour l'aire slave Andreas Angyal, *Die Slavische Barockwelt*, Leipzig, 1961, p. 111—116, 249—250, 263, 269—271, Idem, *Kristju Pejkić ein bulgarischer Schriftsteller der Barockzeit*, « Slavica », VII, 1967, p. 129—135 ; M. Bičev, *Balgarski barok*, Sofia, 1965. Des éléments baroques dans l'histoire de Paris ont été relevés par M. Bechýonova, *Misto Parisje Chilendarskeho v slovanských literaturách*, « Slavica », XXXIV 1965, p. 227—250 ; D. Medaković, *Putevi srpskog baroka*, Beograd, 1971 ; M. Pavić, *op. cit.*, p. 325—365.

¹¹ G. Mihăilă, *Contribuții la istoria culturii și literaturii române vechi*, București, Edit. Minerva, 1972, p. 104—163 ; Idem, *Cultură și literatură română veche în context european. Studii și texte*, București, Edit. științifică și enciclopedică, 1979, p. 380—404.

¹² Voir l'exposé de principes fait par le prof. Mihai Berza : *Actes de la première réunion de la Commission d'histoire des idées dans le Sud-Est de l'Europe*, « Bulletin de l'AIÉSEE », București, 1966, 1—2.

série de colloques internationaux sur des thèmes liés à ce domaine¹³. A quel point précieux peuvent se révéler les acquis dans ce domaine de la recherche pour l'approfondissement du rôle social de l'historiographie aux XVI^e — XVIII^e siècles en Europe du sud-est résulte (il nous faut, une fois de plus, limiter les exemples), des recherches sur l'humanisme et sur l'époque des Lumières de M. Berza, E. Stănescu, V. Căndea, Al. Duțu, C. Dimaras, E. Georgiev, Nadeža Dragova, R. Samardžić.

1.5. Enfin, une question d'importance méthodique exceptionnelle à notre avis s'avère être celle de la manière dont *le point de vue national des recherches relatives à l'histoire de l'historiographie du Sud-Est européen* tout en préparant, d'une part, le terrain en vue d'une meilleure compréhension du rôle social de cette historiographie, a pourtant limité, d'autre part, voire souvent faussé la vision correcte de ce rôle¹⁴. Aussi, faut-il sans cesse procéder à une critique nuancée et équitable des exagérations de nature nationaliste qu'on relève dans la littérature spécialisée. Ces exagérations sont nées de la méconnaissance du véritable rôle tenu par les formes de la solidarité balkanique à l'époque concernée (l'orthodoxie, les instruments communs d'expression culturelle) dans le développement du processus conduisant à la naissance et à l'affirmation de la forme de solidarité humaine la plus évoluée qui est celle de la nation moderne.

2.1. La deuxième direction qu'il nous semble devoir donner au présent débat est celle de *contexte général, socio-politique et culturel de la rédaction des textes historiographiques et rapportés auquel ceux-ci dévoilent leur signification sociale*. Ce n'est certes pas, notre propos d'ébaucher ici une histoire du Sud-Est européen aux XVI^e — XVIII^e siècles. Mais il nous semble indispensable de rappeler les principaux facteurs d'histoire qui jouèrent sur la société sud-est européenne à cette époque et qui se sont imposés à la réflexion de ses historiens.

Le tout premier et, sans doute, le plus important est celui représenté par la domination ottomane, qui s'est exercée pendant toute cette période de manière directe sur la plupart des peuples chrétiens de la Péninsule balkanique et à travers les formes d'une autonomie plus ou moins large dans le cas des Roumains. Le problème ottoman représente — tout comme dans le domaine de la pensée et de l'acte politique — le thème

¹³ Nous mentionnons les Actes des suivants colloques : *Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen Colloque tenu les 11 et 12 septembre 1967 à Bucarest à l'occasion de la IX^e Assemblée générale du C I P S II*, Bucarest, AIESEE, 1969 ; *Les lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples du Sud-Est européen. Actes du Colloque international organisé par la Commission de l'AIH/SFE pour l'histoire des idées, sous les auspices et avec le concours financier de l'UNESCO, Paris, 11-12 avril 1968*, Bucarest, AIESEE 1970 ; *Structure sociale des rilles balkano-adriatiques et leur développement culturel aux XV^e — XVIII^e siècles*, Venise, 1971, Bucarest, AIESEE, 1975 ; colloque international et interdisciplinaire organisé par la Commission d'art et la Commission d'histoire des idées. Suceava — Iași — Neamț, 1975, sur le thème *Les arts des pays du Sud-Est européen et leur environnement culturel aux XVII^e — XVIII^e siècles*, ainsi que *Le Baroque sud-est européen dans le contexte européen (XVII^e — XIX^e siècles)*, Bucarest, 30 oct. — 3 nov 1981, communications publiées dans la revue « Baroque », Montauban, 1984.

¹⁴ Michael B Petrovič, *The romantic period of bulgarian historiography from Paisii to Drinov*, in *Bulgaria Past and Present*, Sofia, 1982, p. 128-137 ; Albert B. Lord, *Nationalism and the Muses in Balkan-Slavic literature in the Modern Period*, in *The Balkans in Transition*, California, 1963, p. 259-265.

fondamental de la réflexion historique des lettrés de l'époque. Dans le but de modeler l'opinion contemporaine, l'historiographie sud-est européenne développa une série de considérations et de prises de position par rapport aux Ottomans. Celles-ci vont de la résignation et de l'essai d'en étayer la légitimité au moyen d'arguments pris à la « philosophie de l'histoire » dignes d'être pris en discussion jusqu'à l'opposition active, à la révolte et à la contestation fondées sur des arguments de la même nature¹⁵.

2.2. Deux autres facteurs, rivaux, concurrençant l'Empire ottoman afin de gagner l'hégémonie sur les chrétiens de cette zone se dessineront progressivement dans le Sud-Est européen aux XVI^e – XVIII^e siècles. Il s'agit de l'Empire autrichien et de la Russie. Pour ce qui est du premier, il se présente comme successeur immédiat des visées du Royaume apostolique hongrois quant à son expansion au Sud du Danube ; il parvint de ce fait à arracher de grosses tranches de terres à l'Empire ottoman, tout en attirant à l'intérieur de ses frontières une véritable diaspora des chrétiens orthodoxes se manifestant bientôt en tant que telle dans le domaine de l'historiographie aussi. En fin de compte, il s'empara de la Transylvanie posant de la sorte sa marque sur une partie importante du peuple roumain et de ses représentants dans le domaine de l'historiographie¹⁶. Précisons que les prises de position face à l'impérialisme autrichien loin d'offrir toujours un caractère de solidarité sont fort variées dans l'historiographie des peuples sud-est européens, selon les options politiques et la position sociale des écrivains respectifs¹⁷. Cependant, le climat culturel de l'Empire des Habsbourg, les tendances diverses qui se laissent saisir dans son historiographie eurent leur écho, digne d'être étudié, chez les historiographes des peuples orthodoxes qui vivaient à l'extérieur de sa sphère d'influence.

De son côté, la Russie, se manifestera, surtout depuis la fin du XVII^e siècle, comme l'héritière de Byzance. Se fondant sur la communauté de confession orthodoxe, dont elle assumera le patronage et, par ailleurs, en vertu de sa parenté de sang et de langue avec les peuples slaves des Balkans, la Russie exercera une influence en constituant même un véritable mirage pour tous les chrétiens du Sud-Est de l'Europe. Ces derniers verront dans le tsar russe le libérateur potentiel de sous le joug ottoman. C'est pourquoi bien plus que l'Empire autrichien, la Russie représentera pour l'historiographie du Sud-Est européen un thème de réflexions

¹⁵ Mihai Berza, *Turcs, Empire ottoman et relations roumaino-turques dans l'historiographie moldave des XV^e – XVII^e siècles*, « RESEE », X (1972) : 3, p. 595–627, Anca Tamasoc, *Sud-Estul european in istoriografia medievală românească (secol XV – XVIII)*, in *Studii istorice sud-est europene* III, sous presse, le chapitre *Turcii*, p. 77–108

¹⁶ J. Radomé, *Histoire des Serbes de Hongrie*, Paris, 1919 ; Idem, *Graf Đorđe Branković i njegovo vreme*, Beograd, 1911 ; Al. Ivić, *Istoriya Siba u Vojvodini*, Novi Sad, 1929 ; R. L. Veselinović, *Srpska istoriografija u XVIII veku*, « Zbornik Matice srpske za društvene nauke », 38 (1964), 7 ; Lucian Blaga, *Giudeca românească în Transilvania în secolul al XVIII-lea*, ouvrage posthume édité par G. Ivaşcu, Bucaresti, Edit. ştiinţifică, 1966 ; I. Lungu, *Şcoala ardeleană*, Bucaresti, Edit. Minerva, 1978, Emanuël Turczynski, *Konfession und Nation zur Frühgeschichte der serbischen und ungarischen Nationsbildung*, Dusseldorf, Schwann, 1976.

¹⁷ Al. Duţu, *Das Bild der Österreicher und der Turken in der Rumänischen Kultur am Ende des 17. Jahrhunderts*, in *Das Osmanische Reich und Europa 1683 bis 1789 : Konflikt, Entspannung und Austausch*, Wien, 1983, p. 44–53.

souvent idéalisées¹⁸. En même temps, la Russie sera, de façon directe ou indirecte, une source de pensée politique à répercussions historiographiques — l'idée panslaviste en témoigne¹⁹. Mais il convient aussi de ne point négliger non plus les réserves, voire les considérations nettement négatives à l'égard de l'Empire tsariste développées dans leurs écrits historiques par certains lettrés du temps²⁰.

Un autre héritier de Byzance, celui-ci dans le Sud-Est de l'Europe même et sujet ottoman de surcroît, était représenté par le peuple grec gravitant autour du patriarcat de Constantinople. Malgré leur position de raïs, les Grecs — ou du moins les représentants d'une certaine catégorie de ce peuple — finiront par devenir petit à petit l'un des instruments de domination de la Porte, un auxiliaire de l'Empire ottoman. L'hellénisation de la hiérarchie orthodoxe dans le contexte ottoman sera l'une des réalités sociales et culturelles ayant des échos divers dans l'historiographie sud-est européenne. Notons ici la réaffirmation de la langue grecque en tant qu'instrument d'expression culturelle pour toutes les ethnies chrétiennes des Balkans et, de ce fait, la manifestation dans les moules de la langue et de la culture grecques de tradition byzantine de certaines aspirations nationales non-grecques. De là aussi, une forte réaction anti-grecque de part des autres peuples chrétiens assujettis par la Porte²¹. Mais tout aussi importante s'avère l'autre facette de l'hellénisme du temps de la turcocratie : son rôle d'intermédiaire, par la filière de la diaspora grecque et même, depuis un moment donné, des phanariotes, entre les milieux chrétiens sud-est européens et l'Occident. Et dans cette dernière hypostase, l'hellénisme se retrouvera du côté des aspirations progressistes des nations balkaniques en train de se cristalliser et auxquelles il facilitera le contact avec les idées avancées de l'Occident²².

¹⁸ M. Kostić, *Kult Petra Velikog među Rusima, Srbima i Hrvatima u XVIII veku*, « Istorijski Časopis », 8, 1958, p. 83—106 ; P. P. Panaitescu, *Istoria slavilor în românește în secolul al XVII-lea*, « Revista istorică română », X, 1940, p. 80—129 ; P. Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, I—III, « Rev. Roum. d'Hist. », IX (1970), 4, p. 692—696 ; X (1971), 4, p. 708—716 ; Idem, *Pierre le Grand dans l'historiographie roumaine et balkanique du XVIII^e siècle*, « RESEE », XIII (1975), 1, p. 77—95

¹⁹ Alfred Fischel, *Der Panslavismus bis zum Weltkrieg Eingeschichtlicher Überblick*, Stuttgart-Berlin, 1919 ; P. G. Scolarci, *Krijauič messenger de l'unité des Chrétiens et père du Panslavisme*, Paris, 1947 ; A. L. Goljberg, *Juraj Križanić i Rusija*, « Istorijski Zbornik », 1968—1969, Zagreb, 1971, p. 259—281, avec une ample bibliographie, p. 513—528 ; Angelo Tamborra, *La teoria politico-religiosa di « Mosca — Terza Roma nei secoli XVII — XIX : Sopravvivenza e linea di svolgimento »*, in *Roma, Costantinopoli, Mosca*, Roma, Edizioni Scientifiche Italiane, 1983 (*Da Roma alla terza Roma. Studi I*), p. 164 ; Idem, *Panslavismo e solidarietà slava*, « Questioni di Storia contemporanea », Milano, 1955, p. 1837—41 avec bibliographie.

²⁰ Voir, par exemple, I. Neuculce, *Letopiseșul Țării Moldovei*, édition critique et étude introductive par Gabriel Strempele, București, Edit. Minerva, 1982, p. 618.

²¹ Eugen Stănescu, *Piephanariotes et Phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVII^e — XVIII^e siècles*, in *Symposium « L'époque phanariote »*, Salomque, 1974, p. 347—358 ; A. Tanașoca, *op. cit.*, p. 40—76 ; Idem, *L'image du Sud-Est européen dans l'historiographie roumaine du XVII^e siècle et au début du siècle suivant*, « RESEE », XIX, 1976, 4, p. 613—614

²² D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1945 ; V. Cârdea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle* « RESEE », VIII (1970), 2, p. 181—230 et 4, p. 623—688, Al. Duju. Pieșafa, dans *Intellectualii din Balcanii în România (sec. XVII — XIX)*, București, Edit. Academiei, 1984, p. 9. Dans le même volume, voir les études de Olga Ciocan, *Căiturai greci în făuile române (sec. XVII — 1750)*, p. 15—68 et Cornelia Papacostea-Dumicopolu, *Formația intelectualilor greci din făuile române (1750—1830)*, p. 68—113.

2.3. Un autre faisceau de facteurs culturels qui compte lorsqu'il s'agit de définir le profil de la société et de la vie spirituelle (dont l'historiographie n'est pas l'un des derniers éléments) du Sud-Est de l'Europe aux XVI^e — XVIII^e siècles est celui englobant la Réforme, la Contre-Réforme et leur dénominateur commun ; l'humanisme latin. A la Réforme, dont les mouvements d'approche du monde orthodoxe et en premier lieu de Constantinople sont généralement connus, se rattache un moment d'épanouissement de l'historiographie grecque du XVII^e siècle qui ne saurait être négligé²³. Et encore plus féconde dans le plan de l'historiographie sud-est européenne, avec des retombées encore plus éloignées s'avère l'action de la Contre-Réforme. Ses suites peuvent être enregistrées depuis l'érudition latine des humanistes moldaves²⁴, instruits dans les écoles de Pologne, jusqu'à l'ensemble de l'œuvre historiographique des lettrés catholiques d'origine sud-slave, éduqués dans les collèges de l'office *De propaganda fide* au cours du XVII^e et durant la première moitié du XVIII^e siècle²⁵. Naturellement, il ne faut guère perdre de vue les réactions hostiles de l'Orthodoxie tant vis-à-vis de la Réforme, que face à la Contre-Réforme, réactions qui n'écartent pourtant pas les emprunts sélectionnés, les valorisations « critiques » des fruits de ce courant spirituel, d'une façon tout à fait typique pour l'ensemble de l'espace culturel du Sud-Est européen.

Nous venons de faire la revue des principaux facteurs dominants de la vie sud-est européenne dans son ensemble à l'époque concernée, facteurs qui se sont vigoureusement imposés à la pensée historiographique. Toutefois, durant cette longue étape historique, la dynamique intérieure de la société des diverses régions sud-est européenne allait déterminer elle aussi, suivant une direction particularisante, l'évolution des historiographies nationales, ainsi que le jeu de leur rôle social, divers d'un peuple à l'autre, d'un siècle à l'autre. Afin d'imaginer un peu l'importance de la question, mentionnons, par exemple, les pays roumains à propos desquels l'on serait en droit de parler de la naissance d'une historiographie visant à consolider au point de vue idéologique le régime nobiliaire, d'un courant idéologique fait pour propager l'idéologie d'une monarchie avec des penchants absolutistes, phénomènes culturels déterminés par la spécificité de la vie sociale et politique roumaine²⁶. Les choses ne vont pas

²³ C. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée, 1570—1646*, 2^e éd, rév. et compl. Thessalonique, 1967, p. 24—25.

²⁴ Tudor Vianu, *Die Rezeption der Antike in der rumänischen Literatur*, in *Renaissance und Humanismus im Mittel- und Osteuropa*, Berlin, Akademie Verlag, 1962, Band I, p. 328—334 et la version roumaine dans le volume *Studii de literatură universală și comparată*, București, Edit. Academiei, 1961, p. 559—563 ; M. Berza, *Cultura roumaine et culture européenne*, p. 23 ; la question est aussi traitée dans le chapitre introductif de Petru Vaida, *Diminuire Cantemir și umanismul*, București, Edit. Mnéerva, 1972, p. 38—42. V. Cândea, *L'humanisme roumaine*, Sibiu, 1972, 25 p. et *Rațiunea dominantă*, p. 9—31. Voir aussi Al. Dușu, *Umanismul român și cultura europeană*, București, Edit. Mnéerva, 1974, p. 6—20.

²⁵ J. Radonić, *Štampanje i škole uinske knjižice u Italiji i južnoslovenskim zemljama u XVII veku*, Beograd, 1949, 147 p. ; Nadežda Dragova, *op. cit.*, p. 127—141 ; B. Penev, *op. cit.*, p. 197—234.

²⁶ E. Stănescu, *Essai sur l'évolution de la pensée politique roumaine dans la littérature historique du Moyen Âge*, in *Nouvelles Études d'Histoire*, Bucarest, Edit. Academiei, 1960, vol. II, p. 271—304 ; Idem, L'étude introductive au volume *Croniciari munteni*, București, Edit.

de même quand il s'agit de l'historiographie bulgare de l'époque, qui est l'expression d'une société dépourvue, du fait de la conquête ottomane, d'une classe dirigeante nobiliaire. Et les comparaisons de ce genre peuvent se multiplier à l'appui de l'idée d'unité et de diversité dans les expressions du rôle social de l'historiographie sud-est européenne dans l'intervalle des XVI^e — XVIII^e siècles.

3.1. La troisième direction dans laquelle il convient d'aiguiller ce débat est celle de *l'étude du message qu'apporte l'historiographie* de l'époque en question *quant à son sens social, à l'intention idéologique sous le signe de laquelle le texte s'adresse au public*. Dans ce domaine, les possibilités de discussion et d'étude sont particulièrement riches. Aussi, en ce qui suit, ne nous arrêterons-nous que sur quelques aspects plus importants et d'ordre général. Ils montrent tout autant de voies de recherches réalisées ou susceptibles d'être réalisées.

Le sentiment clairement formulé ou impliqué par le texte du rôle social des écrits historiques est l'une des constantes de l'historiographie sud-est européenne à cette période, constante manifestée diversement par chaque écrivain, par chaque époque, et qui mérite un examen approprié. Généralement, ce sentiment trouve son expression dans les Préfaces (« Predoslovii »)²⁷ des textes respectifs, ainsi que dans les paragraphes consacrés par l'auteur à la théorisation de la science historique. Là, comme de juste, les lieux communs, les formules topiques de la rhétorique antique tiennent une place de choix. Mais l'originalité des écrivains se laisse saisir en étudiant la procédure de leur choix parmi les topiques traditionnelles et en tâchant de préciser leur fonctionnement particulier dans le cas de chaque auteur. On considérerait en général la fonction sociale de l'histoire au point de vue de sa force morale-éducative, l'histoire était une « *magistra vitae* » offrant au lecteur des modèles dignes d'être suivis. Par conséquent, une recherche ayant en vue toute la zone sud-est européenne et portant sur ces formules topiques, en remontant aussi à leur origine (antiquité par le filière byzantine ou par celle de l'humanisme occidental, littérature biblique ou patristique) et en procédant également à l'examen de leur fonction dans des contextes socio-politique donnés, serait du plus haut intérêt. On pourrait également se pencher sur l'évolution de la conscience de l'historien par rapport au rôle social de son œuvre dans les limites-mêmes de l'époque concernée. Si, par exemple, dans l'historiographie roumaine, pour le chroniqueur Macaire le but social de son œuvre est d'ordre éducatif, dans l'esprit de la piété, en présentant à ses lecteurs le plan divin tel qu'il se manifeste dans l'histoire²⁸, chez Grigore Ureche la finalité de l'histoire est conçue dans l'esprit de l'humanisme chrétien comme un moyen d'élever l'homme, grâce à l'instruction, au-dessus des « fauves et des bêtes muettes et sans intelligence »²⁹.

pt. literatură, 1961; Mem, *Un istoric idealizant politic în erul mediu (Miron Costin și problema reginului boieresc)* în *Omagiul lui Petre Constantinescu-Iași*, București, Edit. Academiei, 1965, p. 311—316; Florin Constantiniu, *Sensibilitate barocă și regim nobiliar (Considerații preliminare)*, « RESEE », XVII (1979), 2, p. 321, 329

²⁷ P. Teodor, *Evoluția gândirii istorice românești*, p. 9, 15—17, 23—25, 31, 36—41.

²⁸ *Cronicile slavo-române din sec. XV — XVI*, publiées par Ioan Bogdan, édition revue et complétée par P. P. Panaitescu, București, Edit. Academiei, 1959, p. 90—91.

²⁹ Grigore Ureche, *Letopiseful Țării Moldovei*, édité par P. P. Panaitescu, București, ESPLA, 1955, p. 57.

Chez Démètre Cantemir, toutefois, aux arguments traditionnels s'ajoute la justification animée d'un certain pathos pour le progrès de son propre peuple par la connaissance de l'histoire³⁰. Toute l'historiographie du XVIII^e siècle sera pénétrée de cet esprit militant national. Peut-être que l'expression la plus dramatique de ce sentiment du rôle national de l'historiographie se retrouve-t-elle, justement par contraste avec le bas degré d'érudition de l'écrivain respectif, chez le bulgare Paisij de Chilandar³¹.

3.2. Un autre aspect susceptible d'un examen plus poussé est celui du caractère différencié de l'œuvre historiographique en rapport avec son public. Toutes les historiographies du Sud-Est européen foisonnent d'exemples en ce sens vu la position typique des lettrés de cette zone, que les circonstances ont poussés à devenir les guides de leurs propres compatriotes, tout en étant aussi les porte-parole face à un public indéniablement plus cultivé et dont il fallait en outre capter l'appui : le public « européen ». Ce fut le cas d'un Démètre Cantemir, d'un Miron Costin et aussi celui des « histoires » de Michel le Brave. Lorsque un seul et même écrivain se doit d'adresser à des milieux divers son œuvre, le rôle social de celle-ci sera déterminant pour sa structure : chaque milieu aura l'œuvre qui lui convient. L'adaptation de l'écrivain à son public dans cette étape de l'histoire de l'historiographie sud-est européenne demanderait une étude plus poussée.

3.3. Leur engagement et les conséquences de cet engagement pour ce qui est de la méthode de recherche et d'exposition représentent un trait commun de toutes les historiographies du Sud-Est européen. Si, dans le cas des autres zones européennes, on peut déjà parler à l'époque concernée d'aspiration vers une historiographie parfaitement détachée des contingences³² — bien que la chose soit toutefois illusoire —, de ce que peuvent être les buts concrets de l'histoire, la question ne saurait guère se poser de la même façon quand il s'agit du Sud-Est de l'Europe. C'est que, dans son cas, si l'on évoque la science, la vérité, la méthode rationnelle d'investigation, cette évocation, pour la plupart des cas est, en fait, subordonnée à un but historique concret, défendu en leur nom. Nous avons affaire à une historiographie vouée à la démonstration d'aspirations légitimes et non à une contemplation philosophique, même quand les aspirations respectives sont celles d'une classe particulière et de ce fait nécessairement limitées. Car dans notre zone, les circonstances — comme Miron Costin le remarquait à juste titre — n'ont pas toujours été propices au genre d'écrit auquel « la pensée libre et sans troubles est nécessaire ».

L'un des aspects extrêmes d'une telle situation trouve parfois expression dans la transgression et la corruption des normes de l'écrit historiographique concordant avec les canons scientifiques du temps, lesdits canons étant enfreints, bien que connus par les écrivains respectifs, sous

³⁰ Petru Vaida, *op. cit.*, p. 89—96.

³¹ Paisij Hilendarski, *Istoriya slovenobolgarskava*, éd. Bonio S. Angelov, Sofia, 1961, p. 46 ; Hristo Hristov, *Paisij Hilendarski i lălgarskoto vărăždane*, in *Paisij Hilendarski i negovata epoka*.

³² Eduard Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*, München, Berlin, 1936, p. 381—410 ; J. W. Thompson, *A history of historical writing*, vol II, New York, 1942, chap. XXXVII, *The age of erudition (1600—1750)*.

la poussée de la passion démonstrative, de « l'engagement » dans un évident but social. Par exemple, bien que sachant que la meilleure façon d'écrire l'histoire c'est de présenter le témoignage des sources, éloquentes par elles-mêmes, Jovan Rajić n'hésite pas d'omettre sciemment toutes celles défavorables aux Serbes, comme les sources byzantines entre autres³³, se limitant presque toujours aux sources internes, auxquelles il accorde toujours une priorité. Le faux historique se range lui aussi dans cette même catégorie et les exemples les plus éloquents à cet égard sont ceux fournis par les généalogies imaginaires appelées à légitimer des aspirations dynastiques³⁴. Écartés pendant longtemps en raison de leur nature fantaisiste, ces faux doivent quand même rester un objet d'étude, et même du plus haut intérêt, à titre de pièces représentatives de l'histoire des mentalités et des idées, ainsi que des tendances politiques du temps.

Si la fonction sociale de l'écrit historique s'exerce le plus souvent par l'opération historiographique du rétablissement de la vérité avec preuves à l'appui, on peut néanmoins relever à l'époque concernée l'écllosion de quelques formes supérieures de pensée historique, elles aussi mises au service du message social de l'œuvre respective. Nous pensons à ces écrivains dotés d'un degré de formation supérieure qui font appel aux lois de l'histoire, telles l'idée de l'évolution cyclique ou celle de la croissance et du déclin des royaumes³⁵, dans le but de démontrer soit la chute inévitable de l'Empire ottoman, soit l'expansion inexorable du tsarat russe. Mais en général l'historiographie de cette période reste sous la coupe d'une vision médiévale, théologique et dynastique, quand elle s'attache à présenter et légitimer les faits d'histoire³⁶.

3.4. La typologie des écrits historiques s'organise en rapport avec la fonction sociale de l'œuvre historiographique. Ainsi que les chroniques moldaves ou serbes le prouvent, le seul acte de systématisation de la tradition historiographique dans ses formes les plus simples (annales, généalogies) revêt une fonction idéologique précise, bien que moins évidente. Destinée à un « large public », adaptée au contexte de la Turcocratie et plus tard soumise à l'influence de la propagande russe, la chronique byzantine représente la forme adéquate de l'instruction dans le domaine de l'histoire universelle conformément à l'esprit de la tradition médiévale, à l'esprit impérial, conventionnel et chrétien orthodoxe³⁷. Personnelle,

³³ N. Radojčić, *Srpski istoričar Jovan Rajić*, Beograd, 1952, p. 93—160.

³⁴ Voir, par exemple, A. Pippidi, « *Fables, bagatelles et impertinences* ». *Autour de certaines généalogies byzantines des XVI^e — XVIII^e siècles*, in *Études byzantines et postbyzantines*, I, publiés par les soins de Engen Stănescu et N. S. Tanașoca, București, Edit. Academiei, 1979, p. 269—305 et dans *Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne*, București—Paris, 1980, p. 253—294.

³⁵ Virgil Cândea, *Intellectualul sud-est european în secolul al XVII-lea*, loc. cit., p. 322—323; P. Teodor, *op. cit.*, XXIII—XXIV; M. Romanescu, *Cantemir, Montesquieu și Marsigli*, in *In amintirea lui Constantin Gurescu*, București, 1944, p. 413—434; Al. Zub, *Sur la causalité historique dans l'œuvre de Démètre Cantemir*, « Dacoromania », Freiburg, II, 1974, p. 172—186; Idem, *Early Enlightenment and Causality in Dimitrie Cantemir*, in *Enlightenment and Romanian Society*, edited by Pompiliu Teodor, Cluj-Napoca, Edit. Dacia, 1980; voir aussi Constantin Cantacuzino, *Istoria Țării Românești*, in *Cronicari munteni*, éd. cit., vol. I, p. 63.

³⁶ Virgil Cândea, *Intellectualul sud-est european în secolul al XVII-lea*, p. 325.

³⁷ P. Cernovodeanu, *op. cit.*, I, p. 685—694; Idem, *Vision de Byzance dans les chronographes et autres textes historiques roumains des XVII^e et XVIII^e siècles*, in *Actes du XIV^e Congrès International des études byzantines*, Bucarest, 6—12 septembre 1971, II, Bucarest, Edit. Academiei, 1975, publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, p. 529—534.

même quand elle se sert, selon l'esprit de l'époque, de formes topiques et de citations de la littérature byzantine, la chronique de cour a pour but d'imposer une certaine vision de l'histoire contemporaine, de caractère dynastique, à un milieu réduit composé des gens instruits de la Cour. Plus libre d'expression, plus originale aussi et proche de la réalité vécue est la chronique de parti, s'adressant à un public assez large — de là, son enveloppe linguistique, nationale, « vulgaire »³⁸.

3.5. L'époque qui nous occupe comprend une mutation enregistrée par la pensée historique sud-est européenne, mutation réalisée suivant des modalités diverses quant à leurs formes, mais unitaires par leur essence. Il s'agit de l'affirmation du principe national en tant qu'idée maîtresse de la synthèse historique. Progressivement, le principe religieux et confessionnel est refoulé au second plan, sinon renié tout à fait. Les historiens tâchent de mettre en lumière les liens d'une solidarité fondée sur l'origine ethnique et la langue — dans le cas des Slaves³⁹ et des Roumains. Et, par rapport au passé, ils tâchent de proclamer avec fierté une ascendance « noble », serait-elle païenne, de leur propre nation — comme dans le cas de l'hellénisme des Grecs⁴⁰ ou de la romanité des Roumains⁴¹. Il s'agit d'un processus complexe, qui implique souvent des contradictions et des oscillations, mais qui, une fois achevé sur la fin de l'époque dont nous nous occupons ici au sein des milieux cultivés, de l'élite intellectuelle du Sud-Est européen, va constituer le point de départ de l'historiographie nationale du XIX^e siècle, de caractère nettement militant et modelleur de l'esprit publique.

4.1. *La réception du message historiographique* par la société respective, *le rôle social-effectif* des écrits historiques sont, en tant que thème d'étude, le complément indispensable des trois directions proposées à notre débat. Il convient de constater d'emblée que cet aspect du rôle social de l'historiographie du Sud-Est européen aux XVI^e — XVIII^e siècles, aspect essentiel s'il en fut, reste réservé aux études à venir. Tâchons d'en dégager ici les lignes directrices, destinées à retenir l'attention.

Il semble que la première serait celle de l'étude de la diffusion de l'œuvre historiographique au sein de la société à laquelle elle s'adresse. Donc, il s'agit d'étudier la diffusion des manuscrits, en tenant compte de leur itinéraire social, en identifiant leurs copistes et en interprétant, du même point de vue social leurs interventions dans le texte ou marginales.

³⁸ Voir, par exemple, Al. Dușu, *Sinteză și originalitate în cultura română, (1650—1848)*, București, 1972, p. 83—84; V. Cîndea, *Intellectualul sud-est european în secolul al XVII-lea*, p. 321—322.

³⁹ M. Orbini, *Il regno degli slavi*, Pessaro, 1601, p. 170, „*Dall'unità del parlare si prova la unità della nazione*”, N. Radojčić, *Srpska istorija Mavra Orbunija*, posobna izdanja S.A.N.U., CLII, Beograd, 1950, voir aussi l'étude introductive de l'édition récente bulgare, Sofia, 1983, p. 11; et J. Rajić invoque des motifs semblables pour son *Istorija raznih slovenskih narodov naipače Bolgar, Horvatov i Serbov*, I—III, 1794, IV, 1795, v. le chap. III de l'ouvrage de N. Radojčić, p. 80—81.

⁴⁰ B. Knós, *op. cit.*, p. 566—580; Ap. Vakalopoulos, *Byzantinism and Hellenism. Remarks on the racial origin and the intellectual continuity of the Greek nation*, « *Balkan Studies* », 9 (1968) 1, p. 101—126; Xydīs Stephen, *Medieval Origins of Modern Greek Nationalism* « *Balkan Studies* », 9 (1968), 1, p. 1—20.

⁴¹ A. Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, București, Edit. Academiei, 1977; version roumaine, București, 1973.

A part ce qui a été déjà réalisé en ce sens ⁴², il reste à faire toute une œuvre de difficile et minutieuse investigation.

Les résultats d'une telle opération s'avèrent souvent étonnants, voire déconcertants. Fréquents sont les cas d'œuvres historiographiques fondamentales, conçues dans des buts nettement éducatifs et instructifs, à l'échelle d'un vaste rôle social, qui n'ont touché ce but que bien plus tard, après plusieurs générations. Mentionnons en ce sens l'œuvre historique de Démètre Cantemir, celle de Georges Brancovitch ou encore celle de Ion Budai-Deleanu.

4.2. Plus facile et plus riche en résultats est l'étude des publications historiographiques dans la perspective si en vogue de nos jours de la sociologie du livre, domaine où l'on note des contributions remarquables ⁴³.

L'écho des écrits historiographiques dans les ouvrages de facture culturelle contemporains ou à une étape immédiatement ultérieure dans le cas d'autres domaines de la création intellectuelle représente également une modalité d'évaluer le rôle social de l'historiographie. Et, dans le même ordre d'idées, éloquentes peuvent se révéler certains arguments historiques empruntés des œuvres historiographiques par des documents de nature diplomatique ou politique.

4.3. A défaut d'autres données, la destinée même de quelques-uns des historiens les plus passionnés de la période étudiée a sa propre éloquence en ce qui concerne la force de l'impact social des idées dont ils se sont faits protagonistes. Un Jurj Križanić, pendant longtemps exilé en Sibérie ⁴⁴, un Georges Brancovitch ⁴⁵, décédé dans une prison autrichienne, pour ne point parler d'un Miron Costin, victime des luttes politiques de son siècle, sont seulement trois de nombreux exemples qu'on pourrait évoquer ici.

Également expressive pour ce qui est de leur écho social est la destinée des livres, considérée sous son aspect culturel : les polémiques ⁴⁶, même les comptes rendus qu'ils suscitent sont toujours éloquentes à ce propos.

Conçues comme un plaidoyer en faveur d'une sociologie de l'historiographie à l'instar de celle déjà pratiquée pendant les dernières décennies dans le domaine de la littérature, les pages du présent exposé n'ont eu d'autre but que de tâcher de voir dans quelle mesure serait possible une telle recherche et quelle pourrait être sa direction. Il en résulte que pour la réaliser d'autres activités scientifiques préliminaires sont nécessaires, des activités menées avec les moyens traditionnels d'ordre philologique, en mettant aussi à profit la critique des sources, l'histoire des idées et l'histoire générale, la biographie et la bibliographie, ainsi que l'histoire du livre

⁴² G. Stempel, *Copiști de manuscrise românești pînă la 1800*, I, București, 1959.

⁴³ Voir pour les questions générales, Traian Herseni, *Sociologia literaturii. Cîteva puncte de reper*, București, Edit. Univers, 1973. Voir également les remarquables contributions de Al. Dușu pour la période dont nous nous occupons.

⁴⁴ *Život i djelo Jurja Križanića*, « Zbornik radova », Zagreb, 1974.

⁴⁵ J. Radomč. *Đurađ II Branković « Despot Hrika »*, Cetinje, 1955.

⁴⁶ Voir, par exemple, l'attitude critique de Miron Costin et de I. Neculce au sujet des interpolateurs de la chronique de Grigore Ureche, I. Neculce, *op. cit.*, p. 157, ou la critique de l'œuvre de J. Rajić, in « Allgemeine Zeitung von Jahre 1797 », Jena und Leipzig, IV, n° 369, p. 449—456 ; n° 370, p. 457—463 ; n° 371, p. 465—470 ; n° 372, p. 473—478, l'auteur probable J. Christian Engel, apud N. Radojčić, *op. cit.*, p. 156.

manuscrit et imprimé et de sa diffusion. Les chercheurs de l'historiographie sud-est européenne aux XVI^e — XVIII^e siècles n'ont pas encore épuisé son exploration par ces moyens, ce qui doit retarder sans doute l'accomplissement des études de l'envergure préconisée. Toutefois, nous pensons avoir réussi à prouver que par l'abondance et la place privilégiée de l'historiographie dans la vie spirituelle de la société sud-est européenne, elle représentera toujours un champ d'investigations sociologiques du plus haut intérêt. Cela, certes, à condition de ne jamais perdre de vue le trait le plus frappant de cette société, qui est son unité dans la diversité, à l'exclusion de l'isolationnisme et d'un nationalisme obtus.

THEMES IN SOUTHEAST EUROPEAN HISTORIOGRAPHY*

ALEXANDRU ZUB

Until recently, Southeastern Europe, more often referred to as the Balkans, sometimes both names being used together, was known as an exceedingly troubled, insecure, shapeless area. "The tinder box" of Europe was not a simple metaphor, but a finding issuing from the data of history, mainly of the modern one. As, for a number of centuries, ever since a new balance on the continent has been sought, following the presumptive disappearance of one of the old competitors for hegemony, the Carpathian-Balkan area had not ceased to raise problems, and at the beginning of the 19th century, Talleyrand felt justified to note that the weight of European diplomacy had moved to the Lower Danube. At least for a period, this remark will hold true. In a dramatic century, the Serbs, the Greeks, the Romanians, the Bulgarians, the Albanians, emerged one after another from the "quiet" of the Ottoman Empire. But before the Empire of the Sultans had been forced to become the modern Turkey of today, the successor states found themselves caught in a cobweb of conflicts, and the 20th century made its start with a series of Balkanic crises which somehow prefaced the first world conflagration. Such a state of affairs could not but have its mark on the historiography of the area, often confined to some themes of national flavour. Romanticism being surpassed in the inter-war period, it was only then that stress was laid on a faithful restitution of facts. "The glorious past" becomes susceptible of criticism, the documentary spirit prevails. It is a "positive" reaction, encompassing large areas and relatively synchronic with Western historiography, as a result of the previous accumulations and the endeavour for synthesis. Local research stimulated the study of the area and was stimulated in its turn by the synthesis obtained through this study. The sense of the movement is bivalent: while it suggests new problems, it inspires it with a new spirit. The two registers or levels commented upon, from this perspective, differ as regards the local (national) phenomenon and the Southeast European one, which transcends it¹, as regards the somewhat analytical function of historiography in the former case and the synthetic one in the latter², that is they communicate with each other, revealing

* Paper elaborated for the "Third World Congress for Soviet and East European Studies", October 30 – November 4, 1985, Washington D.C.

¹ Denis Zakythinos, *Etat actuel des études du sud-est européen (objets, méthodes, sources, instruments de travail, place dans les sciences humaines)*, in *Actes du 1^{er} Congrès international des études du sud-est européen*, t. I, Athènes, 1972, p. 18.

² Mihai Berza, *Etudes du Sud-Est européen, leur rôle et leur place dans l'ensemble des sciences humaines*, in RESEE, XIII, 1975, 1, p. 6.

a legitimate interdependence. It is to this latter register (level) especially that we will refer here with a view to the thematic structure of Southeast European historiography.

To attempt a systematization of the themes of a zonal historiography is to make a *sui generis* balance sheet, which can only be summary and altogether provisional. This remark is so much the more valid for South-eastern Europe, a geopolitical and cultural area whose complexity is unanimously recognized. In other forms (mostly methodological), such balance sheets have been made, especially in review editorials or on the occasion of some gatherings of specialists, less in collective volumes. A balance sheet is necessary at any time, but the difficulty of making it increases as the domain itself revolves and becomes more complicated.

As far as Southeast European historiography is concerned — need we say it? — the difficulty is ever greater, since we are talking here about a “subcontinent” whose microzones are unequally developed from this point of view. At the level of generality implied by our essay we can, naturally, only suggest a certain systematization of the problems, starting from available working tools and from systematizations already undertaken.

To begin with, we reiterate the fact that historiography, as a subjective approach, is consubstantial with history as an objective unfolding. It is not only a product, an emanation of real history, but a component part thereof, one which intensifies it significantly. This remark, accepted even by those who, with H. Gouthier, insist upon the distinction between history-reality and history-knowledge³, is the great theme of any historiography: history is inseparable from the historian⁴.

In this case, the connection appears to be so much the more legitimate because it is the matter of a space which witnessed the birth, in the old Hellas, of the prototype of historiography itself, a space which assisted then, along the centuries, at decisive events, worth recording. Quite recently, intending to pay homage to the activity of a great specialist in the history of this area, Hugh Seton-Watson, the London historians dedicated him a conference with the subject: *History and Historians in Central and Southeastern Europe*. I attempted then (July, 1983) to define for the European Southeast the relationship between the geopolitical concept and the historiographic reflex⁵, starting from the very idea, borne out by facts, that writings about history have played here a prominent part in the shaping of the consciousness of the peoples about themselves as well as of a certain collective consciousness at Southeast European level, the latter being quite obvious in historical writings at the beginning of our century. To follow historiography in a close connection with history becomes in this case a necessity of method and a way of deepening knowledge. Pierre Chaunu's remark that “nothing is more revealing for the deep reality of a collective thinking than the history of history”⁶ is fully

³ Apud. *L'histoire et ses méthodes*, éd. par Ch. Samaran, Paris, 1961, p. 1469.

⁴ *Ibidem*, p. 1467.

⁵ See *De la istoria critică la criticism*, București, 1985, p. 233–249: *Un concept integrator : Europa Sud-Orientală*.

⁶ Pierre Chaunu, *L'histoire sérielle, bilan et perspective*, in *Revue historique*, 1970(2), p. 301.

borne out in the case of Southeastern Europe. A complex, polymorphous contradictory world, but nevertheless unitary in its great diversity, is reflected in the respective historiography. Too complex, of course, for one to be able to at least sketch here its guiding thematic lines, it however still entails yet untapped resources. A whole "doctrine body" has nonetheless been created, in the last century, from this area, a vast experience is now made available for research⁷. It comes especially from within this area, but it has gained substantially through the contribution of specialists from abroad in sufficient number today for initiating most ambitious programs, reviews, congresses, etc. At the level of the present communication system and cultural interferences, no area of the world can isolate itself from the rest, nor can it develop quite autarchically. Not even Albania with all its appearances of geopolitical isolation. It has long been realized how insidious and finally inextricable the penetrations and assimilations can be in this space⁸.

The major problems of historiography are encountered in each microzone. It is only the nuances, accents, strategies of research that differ. How can one conveniently encompass all of them? The ground appears to be insecure, polymorphous, fluctuating. To take up a position *above* it all, at a sufficient height in order to integrate the whole, becomes necessary. From above, the structures of this world reveal their lines of strength more clearly. But the vantage points change the perspective to the extent that Constantinople and Sarajevo will give a different view. At Munich, for instance, the European Southeast appears more extensive than at Bucharest. The perspective changes and the historian is obliged to always take into account the angles of refraction. There may be no ideal point, but it can be admitted that one may have advantages over another. We should imagine eventually a travelling historian, who covers as vast a space as possible, in all directions, subjecting everything to scrutiny, observing, questioning, integrating. Always valid, such a conduct is more necessary in an area like this, inexhaustible in the analytic suggestions it offers. Who is, however, the person to practically assume it? At the beginning of our century, a distinguished historian. R. W. Seton-Watson, the father of the already-mentioned homonymous historian, chose *Scotus Viator* (the "travelling Scot") for a pseudonym, for the very reason that he understood his profession to be that of a cognitive pilgrimage, as a continuous travel in the areas subjected to exploration. It is to him that we owe one of the most pertinent analysis on the theme of the role played by historians in Central and Southeastern Europe⁹. In the same period, N. Iorga made a norm of conduct out of the unmediated contact with the vestiges of the civilizations he was going to write about, being one of the great traveller-historians of this century¹⁰. A traveller not for the sake of picturesque descriptions, but for facilitating a better knowledge about

⁷ Mihai Berza, *op. cit.*, p. 5.

⁸ N. Iorga, *Hotare și spații naționale*, Vălenii de Munte, 1938, p. 144–148.

⁹ R. W. Seton-Watson, *The historians as political force in Central Europe*, London, 1922.

¹⁰ Barbu Theodorescu, *Nicolae Iorga*, București, 1968, p. 64–70, 109–117, 179–197, 290–313; Alexandre Elian, *Nicolas Iorga et le Sud-Est européen*, in *AIÉSEE, Bulletin*, IX, 1971, 1–2, p. 12–21.

the past. What resulted from this was a personal way of exploring history by an *à rebours* movement toward the origin of the phenomena and another one in the opposite direction, along the trend of evolution, toward the present time¹¹.

We cannot insist. Let us confine ourselves to a few reflections of a general nature. A "spectral analysis" of the Southeast European historiographic phenomenon, analysis to be always wished for, would involve not only historical studies, but also the results produced in many connected fields, without which historiography would remain considerably impoverished. The pluridisciplinary character of Southeast European Studies cannot be overemphasised, which means that any inquiry should take into account the multitude of languages involved, the complexity of the informational and of the problem field, the scope of local traditions, the duty of the permanent integration into a wider horizon of world history¹². These are requirements which define the polythematic spectrum of historiography, a discipline now open to all the horizons of knowledge, so much the more complex as it concerns itself with an ancient humanity such as the Carpatian-Balkan now in discussion. The approach is necessarily a panoramic one and implies a double connection: horizontally, thematic; vertically, diachronical, evolutive. In either direction, it is not possible to arrive at a correct assessment as to series of facts and events without distancing oneself from the old clichés and one-sided, interpretations, like the ones that see in the European Southeast only "imperial borderlands", "the tinder box" of the continent or a simple "peasant belt of Europe". Such clichés still persist here and there. If we had a "radiography" of opinions asserted about the European Southeast, it would probably be disconcerting, suggesting a space with uncertain borderlines, polymorphous (*Mischzone*) and contradictory, a space which eludes any rigorous definition.

Nevertheless, the efforts of specialists, convergent and lasting, have led to meaningful clarifications. Already at the beginning of our century N. Iorga had tried to embrace the entire area, identifying elements of unity, parallelisms, permanences and to place at the disposal of Southeast European studies a special institute¹³. For the first time, it would seem, there was a shift of emphasis from the disconcerting polymorphism of the area to what was its deep-going connection, a common factor: the institutions¹⁴. While social history was gaining ground in the West, the study of the European Southeast began to profit from an institutional network, meant to back up convergent efforts. In 1930, the *Südost-Institut* was founded in Munich, in 1934 a *Balkanische Institute* in Belgrade, each with its own review, while Iorga's *Institute* had been issuing its own publication. A more rigorous program began to take shape¹⁵. Soon, another *Institute* would be set up in Bucharest, led by Victor Papacostea, whose extremely valuable contributions to the defining of the program of South-

¹¹ Cf. Al. Zub, N. Iorga et la méthode régressive dans l'historiographie, in *Revue roumaine d'histoire*, IX, 1981, 4, 765-772.

¹² Mihai Berza, *op. cit.*, p. 10.

¹³ Alexandre Elian, *op. cit.*

¹⁴ N. Iorga, *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*, Paris, 1929.

¹⁵ P. Skok, M. Budimir. *Bul et signification des études balkaniques*, Belgrad, 1934.

east European studies is known¹⁶. The watchword of the new stage, perfectly valid today, is comparativism¹⁷. It will be the element of method apt to structure the efforts in this domain after the last world war, when the organizational structure of Southeast European studies was sensibly complicated, acquiring at the same time a wider extension. Today, there is almost no academic center of some importance which has not also developed such preoccupation. An international association, sponsored by UNESCO, seeks to assure them a certain unity¹⁸, and a special bibliographic collection tries to systematize, selectively, current information¹⁹. Zonal catalogues show an increased interest in the European Southeast, be it only part of that Eastern European space²⁰, in which Sovietology has an obvious preeminence. Political détente, as much as it was possible to achieve after the 1960s, has had as a direct consequence academic reunions and more active exchanges of opinion, and consequently a reduction of the differences of inquire. The "oecumenical" community of historians has undergone, as K. Erdmann put it, a process of levelling, in the sense of surpassing reductionism of an ideological, racial, religious, etc. type²¹. Compared among them, the studies produced in East and in West at some intervals of time, for instance in the 1950s and 1970s respectively denote indeed a remarkable similarity as regards the investigation system, the language, etc. The thematic options have also been affected by this nearness. An analytic study on the doctoral dissertations in the last decades having as their theme the European Southeast could strengthen this remark. It would first of all show up to what point Russia and the Soviet Union monopolize the research potentialities²², and what mutations have taken place in the investigations undertaken in one area or another about the same space. German historiography was always interested in this

¹⁶ Em. Turczynski, *Das Balkan-Institut in Bukarest und die Zeitschrift „Balcania“ 1938—1918*, in *Sudost-Forschungen*, XXI, 1962, p. 412—419; Nicolae-Șerban Tanașoca, *Victor Papacostea: note pentru un portret*, in Victor Papacostea, *Civilizație românească și civilizație balcanică*. București, 1983, p. 5—40.

¹⁷ Victor Papacostea, *La Péninsule Balkanique et le problème des études comparées*, in *Balkanica*, I, 1938, p. III—VIII (repr. in *Civilizație românească și civilizație balcanică*, 1983, p. 345—357).

¹⁸ *Association Internationale d'études du Sud-Est européen (AIESEE) Bulletin*, Bucarest, I, 1963.

¹⁹ *Bibliographie d'études balkaniques*, Sofia, 17 vol. cf. *Repertoire d'études balkaniques 1966—1975*, vol. I, *Histoire*. Sofia 1983.

²⁰ P. Hercely, *Southeastern Europe. A guide to basic publications*. Chicago—London, 1969; F. J. Epstein (ed.), *The American bibliography of Russian and East European studies for 1966*. Bloomington, 1972; *Bibliographie des études balkaniques en Tchécoslovaquie 1945—1965*, Prague, 1966; Ivan Đorbovsky, a.o., *Bibliografie československé balkanistiky za léta 1956—1968*. Brno, 1970; Virgil Cândea, *Les études sud-est européennes en Roumanie*, Bucarest, 1966; R. J. Kerner, *Slavic Europe: a selected bibliography in the western European languages*, New York, 1969; *Russia, the USSR, and Eastern Europe. A bibliographic guide to English Language Publications. 1964—1974* by Stephen M Horak, Littleton, Colorado, 1978; Gertrud-Krallert-Satter u.a., *Sudosteuropa-Bibliographie*, I—VI, 1945—1975, München, 1968—1980.

²¹ Karl Erdmann, *La communauté oecuménique des historiens*, in *XV^e Congrès international des Sciences historiques*, Actes, IV (1), Bucarest, 1982, p. 21—30.

²² J. J. Dossick, *Doctoral dissertations on Russia, the Soviet Union, and Eastern Europe accepted by American, Canadian and British Universities, 1965—1973*, in *Slav. Rev.*, 1966, 4, p. 716—717; 1967, 4, p. 705—712; 1969, 4, p. 699—703; 1971, 4, p. 927—941; 1972, 4, p. 951—966; 1973, 4, p. 866—881, etc.

part of the continent, which explains why *Südosteuropaforschung* has, for half a century acquired a considerable extension, the accent being more and more shifted toward contemporary history, and lately also toward more sophisticated methodological studies, the European Southeast being looked upon as a case apart in the system studies²³.

The great diversity of inquiries brings considerable profit to historiography of the area in the German universities²⁴, as well as in the Austrian ones²⁵, while doctoral dissertations give account of the new emphases in research²⁶. They deserve being put in relation with other projects, resulting from the internal logic of the domain, but also from the pressures of the present²⁷. It could be seen from the research programs of the last years, such as the one carried out by *Österreichisches Ost- und Südosteuropa Institut*, that teaching, formative preoccupations are doubled by a multi-lateral research, aiming at an ever vaster horizon²⁸. Great works of cartography are under way. *Atlas der Donauländer*, edited by Josef Breyer, is hailed, among others, as a monumental work. Bibliographies, lexicons, didactic syntheses (like *Südosteuropa — Handbuch*) belong to the same category of working tools. One has to add the studies of economy, law, statistics, arts, to say nothing of history proper, whose thematic spectrum is ever extensible. Preoccupations of a bibliographic and systematizing nature hold of course a special place.

A "spectral analysis" of the area, understood in wider limits, is what Georges Castellan and his collaborators try to obtain at the *Centre d'étude des civilisations de l'Europe Centrale et du Sud-Est*, a name which should be remembered for the vision it implies and for the laying of an ever firmer emphasis on the idea of civilization²⁹, an accent which can also be recognized in the Italian studies³⁰. The same accent, doubled by the

²³ Oskar Arweiler, *Aspekte und Probleme der Osteuropaforschung seit 1945*, in *Osteuropa*, Stuttgart, 30, Jg., 1980, 8–9, p. 680–682.

²⁴ Em. Turczynski, *Deutsche Beiträge zur Geschichte und Landeskunde Südosteuropas*, in *East European Quarterly*, I, 1968, 4, p. 297–340; idem, *Geschichte Südosteuropas. Bilanz einer Dekade (1969–1979)*, in *Osteuropa*, 1980, 8–9, p. 725–743; K.-D. Grothusen *Die Südosteuropa-Forschung der Bundesrepublik Deutschland*, in *Balcenia*, II, 1971, p. 428–432; idem, *Die historische Südosteuropaforschung in der B. R. Deutschland*, in *Südosteuropa-Mitteilungen*, 10. Jg., 1979, 2, p. 34–43; idem, *Südosteuropaforschung in der Bundesrepublik Deutschland und Österreich*, Hamburg, 1979.

²⁵ F. H. Schmidt, *Wiener Slawentumsforschung 1810–1918*, in *Ost-Panorama*, 1967, 3, p. 6–8.

²⁶ A. Scherer, *Südosteuropa-Dissertation 1918–1960. Eine Bibliographie deutscher, österreichischer und schweizerischer Hochschulschriften*, Graz/Wien/Köln, W. Bohlau, 1968, 221 p.; Gerhard Teich, *Deutsche Hochschulschriften über Südosteuropa*, in *Mitteilungen der SOG*, 1969, 1–2, p. 68–69; Horst Haselsteiner, *Einige Schwerpunkte der Universitären Südosteuropaforschungen in Österreich*, in *Conférence internationale des balkanologues*, Belgrad, 1984, p. 31–41; R. G. Plaschka, *Tätigkeitsbericht des Österreichischen Ost- und Südosteuropa Instituts 1984*, in *Österr. Osthefte*, Wien, 27, 1985, 1, p. 61–77.

²⁷ K.-D. Grothusen (ed.), *Symposium des wissenschaftlichen Beirates der Südosteuropa-Gesellschaft am 25/26. Juni 1971 in München. Ergebnisse und Pläne der Südosteuropa-Forschung in der B. R. Deutschland und Österreich*, München SOG, 1972, 194 p.

²⁸ *Österr. Osthefte*, 1985, 1, p. 73–77.

²⁹ G. Castellan, *Avant-propos*, in *Cahier (du) Centre d'études des civilisations de l'Europe Centrale et du Sud-Est*, Paris, 1, 1983, p. 8.

³⁰ A. Tambora, *Gli studi di storia dell'Europa Orientale in Italia nell'ultimo ventennio*, in *La storiografia italiana negli ultimi vent'anni*, Milano, 1970, p. 991–1043.

interest in structures and political evolutions, can be observed in American historiography³¹.

Many historians approach the European Southeast from the perspective of the deep changes which took place in Russia in 1917 and especially after 1945. Research thus often acquires a dynamic, spectacular character, being evidently coloured by the political attitude of the researchers. The European Southeast has become, from this point of view an annex of Russian and Soviet Studies. But there is also a perspective from within, one which changes the accents and makes of Southeast Europe an interesting space. What particularly interests us are the very processes which take place in the area, in other words current history, history in march, and only incidentally the diachronic dimension, the becoming in time. How can, however, the current processes be understood without theoretical dimensions? One thing attracts more and more attention, namely that the great changes after World War II had initially produced a sudden levelling of structures, but there have been lately particularizations worthy of interest, in which the traditions of each microzone have had their say. It is an incentive for the study of the specificity stemming from the history itself of the zone.

The broadening of the thematic spectrum of research stands in legitimate relationship with the institutional expansion of the last decades, an expansion which is reflected in the results of historiography³². In the German area, for instance, the respective studies had stagnated until about the 1960s, when the change of generation facilitated more courageous approaches and a progressive "scientific character" of the domain, although it is a matter of a highly complex chronotopic zone, which has as yet only partially resumed its connections with western science. Projects coming at achieving balance sheets and quasi-periodical colloquia have brought the results to light. A quantitative analysis will reveal that medieval studies have benefitted from closer contacts between specialists, that Russia's history has aroused interest mainly for the 19th century and sovietology for the early phase.

More modest appear to be the studies proper on the European Southeast. Discussions about method are rare, the impulses for renovation likewise, the historiography of the area showing a certain conservatism partially explainable through the Austrian tradition (C. Jireček, F. Miklosich, V. Jagić, F. Kaindl, P. Valjavec, etc.) of the domain. Attempts (A. Schmans) to form a mixed working group, under the aegis of *AIESEE* and *UNESCO*, do not appear to have produced results. Some progress has, however, been achieved, in the sense that, in the last years, one could see taking shape a clearer inclination toward comparative analyses and toward the broadening of the thematic spectrum, the old conventional options being thus surpassed and the related disciplines being more efficiently made use of. The autonomous status of Southeast European studies has been consolidated in the great academic centers, without existing resources — in the opinion of Hans Mommsen — having been

³¹ Cf. Stephen-Fischer-Galati, *New approaches to the study of Southeastern European History in the United States of America*, in *RESEF*, 1970, 1, p. 133–134.

³² Albrecht-Mattiny, *Osteuropäische Geschichte und Zeitgeschichte*, in *Osteuropa*, 1980, 8–9, p. 706–710.

wholly turned to account³³. Old interpretative models still enjoy an excessive credit, especially in the traditional centers, the new investigations being looked upon with suspicion. Methodological contaminations are, however, current, and the history of ideas and mentalities a leading domain today, has made striking progress, giving nuance to the old inquiries about nations and cultural interferences. The exogenous theory regarding the birth of nations, a theory starting from "imperial impulses" (Matthias Bernath)³⁴, is now opposed by explanations of endogenous nature, which take into account first of all the internal evolutions, those gradual and prolonged accumulations, on the basis of which only external impulses could produce the respective mutations. Endogenous explanations, in a comparative spirit, are offered by Em. Turczynski, who studies the situation for the Greeks, the Serbs, the Romanians³⁵, while some Romanian historians (Alexandru Dușu, a.o.) seek to go deeper into the phenomenon through the history of ideas, more exactly through comparative cultural history³⁶. The endeavour to surpass the nationalist perspective in favor of a more comprehensive integration is quite positive. The stress is laid on economic-social structures and on culture, that is on more stable elements than the political impulses, be they external or autochthonous. The process of modernization, researched from multiple points of view, appears in almost all the programs. Other studies deal with the spiritual history of the area and dwell on the inextricable interferences produced in the course of time. The studies of political, diplomatic, economic, cultural strategy also hold a prominent place in the agregate of South-east European historiography.

The present geopolitical structure of the world has serious repercussions on the thematic field, determining options and accents. With or without their will, the historians in the area choose their themes in relation to the exigency of the environment and unfrequently they even meet those exigencies half way. A scrutiny of various programs, under this aspect, would certainly be useful, whether referring to congresses, colloquia, dedicatory and thematic volumes or vaster programs, undertaken institutionally. Soon after the war, G. I. Brătianu tackled, for instance, the problem of peace in history. The theme has meanwhile become a favorite one, defining as it does a fruitful direction of research, just like the one regarding woman's condition in history, both of them being sometimes exploited demagogically. The interest in the history of science³⁷ is also part of the exigencies of the contemporary world.

³³ Em. Turczynski, *Geschichte Sudosteuropas*, loc. cit., Leiden, Brill., 1972.

³⁴ Matthias Bernath, *Habsburg und die Anfänge der Rumanische Nationsbildung*.

³⁵ Em. Turczynski, *Die deutsch-griechischen Kulturbeziehungen bis zur Berufung König Ottos*, München, 1959, *Konfession und Nation Zur Frühgeschichte der serbischen und rumänischen Nationalbildung*, Düsseldorf, Verlag Schwann, 1976; *Von der Aufklärung zum Frühliberalismus, Politische Trägergruppen und deren Förderungskatalog in Rumänien*, München · R Oldenbourg, 1985.

³⁶ Alexandru Dușu, *Sutezã si originalitate în cultura română (1650—1818)*, București, 1972; *Romanian Humanists and European Culture. A contribution to comparative cultural history*, Bucharest, 1977; *European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture*, Bucharest, 1981.

³⁷ Șt. Bălan, *The development of research of the history of science and technology in Romania*, in *Noesis*, Bucharest, VIII, 1981, p. 183—194.

We can not dwell as much as we would on the new themes imposed in one discipline or another in the field of Southeast European historiography. But one should bear in mind the "challenging" rôle of some approaches, conceived intentionally to stimulate discussion and the renewal of the domain, in an age of fecund renewing of historical sciences in general. The interest in mentalities, ideas, attitudes, images, cultural interferences, etc. defines this process³⁸, often accompanied as well by a salutary increase of professionalism. It has become a necessity to separate historiography as much as possible from ideological discourse, to free it from political determinations. It could be seen, in the case of an analysis concerning the *Junimea* society, what conclusions are imposed by the dissociation of political discourse from the cultural one³⁹, as well as by an examination of the relationship between man, state, society⁴⁰. It could also be seen how useful it is to approach culture on "levels"⁴¹ and how careful we must be in the case of intellectual communication to distinguish between stereotypes and new images⁴². The dialectic of tradition and innovation has imposed itself as an important theme, ever brought back into the sphere of debates and nourished by a new sensitivity⁴³. A symposium on the cultural relations between Greeks and Bulgarians (1978) reveals this very sensitivity as regards the range of problems. The older interest in Hellenic culture and in its contribution to the Bulgarian Renaissance (V. Beševliev), in collective wisdom (D. Loukatos, A. Ničev etc.) analogically considered, is completed with relatively new themes, such as the typology and morphology of the study about the popular habitat in the Balkans (N. C. Moutsopoulos), the development of civic consciousness (T. Krestanov), etc.⁴⁴

The theme of Southeast European historicism, being systematically researched at the University of Köln, is yet another instance of the preferences of historiography in the area and it is certainly connected with the phenomenon of national revival at the end of the 18th century. *Megalidea* and the whole regenerative process in Southeastern Europe forms the core of many studies, just as much as the "tragic lesson" of the Ottoman rule, in relation to which, especially, the national movements took shape in this space. The historical past, evoked as a justification or having a sense of justice, appears here as an argument, and its reconstruction becomes vital in political programs. The memory of former injustices prevails and often deforms, casting an affective shadow on the past.

³⁸ Cf. S. Z. Pach, *New avenues in Eastern European history*, in *Canadian Slavonic papers*, 1968, 1, p. 3-18

³⁹ Sorin Alexandrescu, *Junimea discurs politic și discurs cultural*, in *Libra lămurilor românești oferite la Willem Noormann*, éd. par I. P. Culișanu, Groningen, 1983, p. 57-72.

⁴⁰ *Man, State, and Society in East European history*, ed. by S. Fischer-Galati, London/New York, 1970: *Stat, societate, națiune*, vol. ed. by N. Edroiu, A. Răduțiu, P. Teodor, Cluj-Napoca, 1982.

⁴¹ Robert Mandrou, *Cultures ou niveaux culturels dans les sociétés d'Ancien Régime*, in *RESEE*, X, 1972, 3, p. 415-422

⁴² Alexandru Duțu, *Stereotipuri și imagini noi în comunicarea intelectuală din sec. XVIII*, in *Revista de istorie*, București, XXXVIII, 1985, 3, p. 254-263

⁴³ *Traditions et innovations dans la culture de pays du Sud-est européen* (Colloque tenu les 11 et 12 septembre 1967 à Bucarest), éd. par Sandu Răpeanu et Circașa Grecescu, Bucarest, 1969, 151 p.

⁴⁴ *Cultural relations between Greeks and Bulgarians*, Thessaloniky, 1980.

Perhaps nowhere else does the heritage of the past weigh more heavily than in this corner of the world, which could give the brilliant Greek culture and thus essentially influenced world cultural life. The discovery of Byzantine heritage in the 18th century and later had the effect of enhancing national pride, sometimes even exacerbating it⁴⁵. Blocking as it did the real access to the "alterity", ethnocentrism practised in the area proved to be a source of isolation, provincialism and intolerance. Great efforts had to be made for reducing the question of historical rights to reasonable proportions⁴⁶. The Byzantine heritage and the common sufferings under the oppression of the Ottoman Empire had the effect of eventually being a binder, a bridge apt to unify particularist views. For Hellenism is not historically reducible to Greece, but comprises a larger area, with prolonged reverberations in time and space, just as Latin culture did not remain without echoes in the Slavic world⁴⁷. An area of convergences of civilizations⁴⁸, the area under discussion has, however, a common cultural substratum, of Byzantine extraction, on which different specific cultures have been grafted. Ch. Diehl had formerly identified "Byzantine forms and Balkan realities", while N. Iorga had set up an entire explicative system on the idea of Byzantine survivals in the Carpathian-Danubian space⁴⁹. The idea has a wide currency today, promoting new and subtler approaches concerning men of culture, the élite, the diffusion of the texts in the area. We follow the books, but their study can not be confined in the relationship between the author and the work; it includes more and more the receiving factor, the environment in which the work circulates and "challenges". A whole aesthetics of reception has these last years won its right to exist⁵⁰, which only confirms intuitions historians had had long ago. The complicated acculturation problems⁵¹ lend to historiographic analyses unpredictable nuances and invite to a redefinition of the relationship with the alterity.

History reveals a common heritage and a common destiny inviting to a better acquaintance of the European South-east Area. Some of them are general, others peculiar. A more attentive analysis of the last ones would reveal that the recurrence of some themes has an ethnopsychological substratum. A sociologist remarked that "nobody searches but what he needs; the happiness interests only the unhappy man, as well as the riches the poor"⁵². On the contrary, the avoidance of other themes, imposed by local prejudices and taboos, is not less significant. In both directions, as well as in others, the research can bring forward interesting results.

⁴⁵ Cf Richard Clogg, *The Greeks and their past*, London (SSEES), 1983.

⁴⁶ N. Iorga, *Hotare și spații naționale*, Vălenii de Munte, 1938, p. 10–11.

⁴⁷ J. Matl, *Die kulturgeschichtliche Wirkung und Leistung der Latinität bei den Slaven*, in *Wiener. Slav. Jahrbuch*, XVI, 1970, 37–53.

⁴⁸ Em. Condurachi, R. Theodorescu, *Europa de Est, arie de convergență a civilizațiilor*, in *Revista de istorie*, XXXIV, 1981, 1, p. 5–35.

⁴⁹ N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935.

⁵⁰ Hans Robert Jauss, *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, München, 1977.

⁵¹ Th. Papadopoulos, *Acculturation problems in the Balkan Peninsula*, in *Actes du I^{er} Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, 1969, p. 751–759.

⁵² M. Rulea, *Etnic și estetic*, in *Scrieri din trecut*, București, 1957, p. 204.

LA SCULPTURE EN PIERRE À ISTROS (II) (III^e – I^{er} SIÈCLES)

MARIA ALEXANDRESCU VIANU

Nos informations sur le public local et ses goûts, manifestés par les commandes dont sont chargés les artistes, commencent à se préciser au III^e siècle. Les statues honorifiques, chaque fois, font l'objet d'une commande officielle, à la suite d'une « décision du Conseil et du Peuple ». La proposition d'accorder cet honneur était faite par un membre de l'Assemblée ou par l'un des archontes (ISM, I, 12) et, une fois la décision prise, elle était mise en application sous la surveillance des ἡγῆμῶνες (ISM, I, 19). Aux III^e–I^{er} siècles, les actions qui pouvaient attirer à un citoyen la récompense d'une statue en bronze étaient soit des prêts d'argent pour l'approvisionnement de la cité — un secours dont celle-ci semble avoir éprouvé un besoin de plus en plus fréquent —, soit l'accomplissement d'une mission diplomatique auprès d'une autre ville grecque ou auprès d'un chef barbare, soit enfin l'exercice d'un sacerdoce dispendieux.

Deux inscriptions nous renseignent sur l'érection de certains temples aux frais de personnes privées. Dans un premier cas, au début du III^e siècle¹, Peisistratos, fils de Mnecistratos le Thasien, a bâti le temple de Théos Megas (ISM, I, 145). Au cours du même siècle, un temple a été dédié aux Muses par Diogène, père d'un autre Diogène illustre par sa générosité (ISM, I, 1), d'une famille qui a mérité ainsi le sacerdoce héréditaire de ces divinités. Ces exemples de citoyens qui ne reculent pas devant la dépense à laquelle les aura obligés la construction d'un sanctuaire suggèrent que les statues de dieux, destinées à orner les temples, étaient encore exécutées aux frais des notables de la cité, comme nous avons vu que c'était déjà le cas au IV^e siècle. Athénagoras, fils de Théodotos, au terme de son sacerdoce, fait élever une statue d'Aphrodite ou offre seulement la base décorée de cette statue, laquelle se trouvait placée dans le vestibule du temple de la déesse (ISM, I, 113). On connaît aussi le nom du donateur d'une statue d'Aphrodite *Pontia*, Apollonios, fils de Metrobios (ISM, I, 173).

L'édification de plusieurs monuments importants à Istros évoque l'image d'une vie urbaine sans déclin, malgré les fréquentes difficultés économiques, causées par les épreuves qui ont marqué l'existence politique de la cité au cours de cette époque. Il s'agit d'abord de l'expédition d'Ataias, ensuite de l'ascendant pris par le royaume macédonien sur les villes pontiques, ce qui n'a pas tardé à les assujettir à Lysimaque pour une

¹ D. M. Pippidi, ISM, I, 145.

période qui prend fin en 281, puis de la guerre contre Byzance, Istros s'étant alliée à Callatis pour tenter de dominer le port de Tomis (vers 260), et finalement des attaques des Bastarnes et des Thraces dont il est fait mention dans le décret d'Agathoclès (ISM, I, 15). Pourtant, la cité n'a pas cessé pendant ces deux siècles de s'enrichir de nouveaux temples, avec leurs statues de dieux, — le temple hellénistique d'Aphrodite est le plus beau que l'on ait encore découvert à Istros — et les statues honorifiques se multiplient dans l'*agora*, vraisemblablement groupées autour d'une statue allégorique du *Démos* qui est attestée par le décret en honneur de Dionysios, fils de Strouthion (ISM, I, 19).

A ce propos, rappelons que la personnification du « Peuple » faisait l'objet d'un culte répandu dans le monde grec². Les villes pontiques où il est signalé sont, avec Istros, Mesambria (IGB, I², 320) et le Chersonèse Taurique (IPE, I², 352 = Syll.³, 709). On peut se faire une idée de l'aspect de cette statue histrienne en regardant d'autres pièces de sculpture découvertes ailleurs ou des monnaies à l'image du *Démos*. Le « Peuple » était figuré habituellement comme un vieillard barbu, vêtu d'un *chimation*, selon un type iconographique connu dès le IV^e siècle³. Il existait aussi un autre type iconographique, créé à Athènes par le peintre Parrhasios, lequel, au cours du troisième quart du V^e siècle, a donné au *Démos* le visage d'un jeune homme. Celui-ci, après avoir représenté le type du citoyen athénien, prêtera ses traits au *genius populi* romain⁴. Un troisième type iconographique est visible sur le relief n° 2107 du Musée National d'Athènes et sur la stèle de l'*agora* athénienne où l'on a gravé le décret contre les tyrans, les deux pièces datant du troisième quart de IV^e siècle : c'est une figure semblable à celle de Zeus, âgé, avec la barbe et les cheveux bouclés, drapé d'un *chimation*, le buste découvert, siégeant sur un trône⁵. Le nombre de représentations du *Démos* dans l'art majeur augmente sensiblement au milieu du IV^e siècle⁶. Les types iconographiques du *Démos* sont athéniens d'origine, même lorsque l'œuvre est exécutée dans un style local, comme c'est le cas d'une stèle du *Héraion* de Samos⁷. Pour l'emplacement des statues exigées par ce culte civique dans l'*agora*, on a une preuve dans l'exemple fourni par un décret des années 306/5 — 301 av.n.è. qui décernait à Démétrios Poliorcète l'honneur d'une statue équestre dans l'*agora* d'Athènes, à côté de la statue de *Démokratia*⁸.

C'est seulement à l'époque hellénistique qu'on parvient à reconnaître des séries typologiques permettant de classer le matériel sculptural d'Istros, à partir desquelles on peut supposer l'existence d'ateliers spécialisés qui poursuivent la tradition de certains travaux. Pour commencer,

² L. Robert, *Laodicée du Lycos*, p. 321 ; idem, *Monnaies grecques, types, légende, magistats et géographie*, Genève—Paris, 1967, p. 13 ; *Ant. Class.*, 1916, pp. 425—427.

³ F. W. Hamdorf, *Griechische Kulturpersonifikationen der vorhellenistischen Zeit*, 1964, pp. 30 et suiv. ; A. Giuliano, *AS Atene*, 37—38, 1958—1960, pp. 399 et suiv. ; Uta Kron, *Demos, Pnyx und Nymphenhugel*, *AM*, 94, 1979, pp. 51 et suiv.

⁴ Uta Kron, *l.c.*, p. 59 et note 51.

⁵ *Ibid.*, pp. 60 et suiv.

⁶ Uta Kron cite plusieurs œuvres de ce genre : ainsi, *Démos* et Zeus, les statues colossales de Léocharès au Pirée.

⁷ R. Horn, *Samos*, XII, 1972 pp. 125 et suiv., n° 102, pl. 67, suppl. 3.

⁸ *Agora*, III, n° 696 ; Olga Pelagia, *A Colossal Statue of a Personification from the Agora of Athens*, *Hespera*, 51, 1982, p. 112.

nous avons dressé une liste des divinités mentionnées à Istros au III^e et au II^e siècle, ce qui nous aidera à mettre de l'ordre dans le matériel susceptible d'être étudié.

Aphrodite	ISM, I, 113, 119
Aphrodite <i>Pontia</i>	ISM, I, 173
Apollon <i>Ietros</i>	ISM, I, 34, 54, 63
Apollon <i>Pholeuterios</i>	ISM, I, 105
Artémis	ISM, I, 172, 243, 256, 266 (les trois derniers cas en raison de la lecture proposée par Luigi Moretti, <i>Studii clasice</i> , 24, 1986, pp. 73—74)
Asklépios	ISM, I, 124
Les Cabires	ISM, I, 19
Déméter	ISM, I, 120
Les Dioscures	ISM, I, 112 = SGR, I, 70
Dionysos <i>Bassareus</i> (?)	ISM, I, 111
Hermès Agoraios	ISM, I, 175, 176
Les Moires	ISM, I, 114
Les Muses	ISM, I, 1
Les Nymphes (?)	ISM, I, 107
<i>Théos Megas</i>	ISM, I, 145
Zeus <i>Polieus</i>	ISM, I, 8, 54

L'intention d'introduire le culte de Sarapis dans la cité au III^e siècle nous est connue par l'inscription (ISM, I, 5) qui se rapporte à la décision d'envoyer à Chalcédoine une délégation pour consulter la volonté du dieu à ce sujet. La date de cette tentative a pu surprendre et, effectivement, D. M. Pippidi rappelle que le culte de Sarapis n'a pénétré à Athènes et à Délos qu'au II^e siècle. Cependant, les progrès récents des recherches ont établi qu'Istros entretenait au III^e siècle des relations avec l'Égypte ptolémaïque, soit directement, soit par l'intermédiaire de Sinope. Les autres villes du nord de la Mer Noire avaient également des rapports avec l'Égypte⁹. D'ailleurs Istros ne constitue pas une exception, même si l'on considère le monde grec dans son ensemble. Rhodes adopte le culte officiel de Sarapis au III^e siècle¹⁰: la fameuse statue de Bryaxis en porte témoignage. Les inscriptions n'apportent pas de preuve que le culte du dieu égyptien ait été alors accueilli dans notre cité et force nous est de constater qu'on n'a pas pu identifier des images de Sarapis parmi les statues viriles mutilées dont on a découvert les vestiges à Istros. Devrait-on, pour autant, conclure à l'échec de l'introduction de ce culte? Il suffit de citer l'exemple de Délos où Sarapis deviendra l'une des principales divinités

⁹ Les importations d'objets égyptiens dans le nord de la Mer Noire se concentrent à Olbia: des vases de type Hadra, à figures noires et polychromes, datant du III^e siècle. I. G. Šurgaya, VDI, 1965, 4, pp. 136 et suiv.; idem, KS, 103, 1965, pp. 42 et suiv.; idem, VDI, 1972, 3, pp. 17 et suiv.; amphores pseudo-panathénaïques, V. Blavatský, *Istorija antičnoj ras-pisnoj keramiki*, Moscou, 1953, p. 276. Il existe même une production locale olbienne qui imite les vases de fabrication égyptienne, Šurgaya, VDI, 1972, 3, pp. 17 et suiv. On remarque aussi des influences de l'école alexandrine de sculpture du III^e siècle dans l'art olbien: c'est le cas des trois têtes de marbre découvertes par B. V. Farmakovski dans les fouilles de 1902—1903, qui représentent Asklépios, Hygieia et Eros, cf. O. Waldhaer, *Die antiken Skulpturen in der Ermitage*, I, Berlin, 1931, p. 162, pl. 107, fig. 47.

¹⁰ *Lindos*. II, coll. 198—200; J. Mareadé, *Au Musée de Délos*, p. 477, n. 5.

de la ville, sans qu'on y trouve plus d'une seule statuette entière représentant ce dieu¹¹ et un fragment miniatéral de coiffure à *kalathos*¹². Dans l'absence de représentations de Sarapis à Istros, il existe par contre quelques fragments de terres-cuites égyptiennes figurant Isis.

Enfin, la liste des divinités mentionnées dans les inscriptions ne comprend pas Hélios, quoique son culte ait eu dans la vie de la cité une importance dont témoigne la tête colossale d'une statue (fig. 1). Le dieu est également figuré sur les monnaies histriennes, vers 200 av.n.è., selon la chronologie de B. Pick, ou pendant une période située par C. Preda entre la seconde moitié du III^e siècle et le milieu du II^e¹³. Il serait peut-être possible de reconnaître une influence religieuse rhodienne à Istros au cours du III^e siècle. Cette influence expliquerait l'essai d'introduire le culte de Sarapis, lequel avait été accueilli dans l'île plus tôt que dans le reste du monde hellénique, ainsi que le culte de Hélios, divinité tutélaire de Rhodes. Quant à l'encadrement typologique et stylistique de la pièce trouvée à Istros, de dimensions deux fois au-dessus des normales, son attribution par Gabriella Bordenache à une influence rhodienne, artistique aussi bien que religieuse¹⁴, n'a pu résoudre complètement la question. Il existe des rapports typologiques entre la tête d'Istros et l'iconographie d'Alexandre le Grand à laquelle se rattachent les portraits princiers du III^e siècle — début du II^e, ce qui veut dire que la pièce qui nous intéresse appartient au style baroque hellénistique. Elle offre des analogies assez strictes avec un portrait du *Dodékathéon* de Délos, A 4184¹⁵, et avec un autre, toujours de provenance délienne, conservé au Musée National d'Athènes, MN 429¹⁶. Tous ces portraits se distinguent par des traits communs : yeux largement ouverts, au regard dirigé en haut, aux orbites profondes, fortement soulignées d'ombre, front triangulaire, couronné d'une *anastolé*, cheveux bouclés tombant en désordre sur les tempes, joues pleines, la bouche entrouverte formant un trou d'ombre. L'inclinaison de la tête sur l'épaule gauche, caractéristique pour les deux portraits princiers inspirés de l'image traditionnelle d'Alexandre, n'est pas discernable sur la pièce d'Istros. Une influence de la sculpture rhodienne ne nous semble pas certaine dans le cas de cette pièce. Le style auquel celle-ci se rattache s'est répandu dans toute la Grèce orientale et insulaire, grâce aux maîtres de formation attique. Si, au III^e siècle, ce sont des maîtres athéniens qui ont introduit ce style, celui-ci a connu au II^e siècle une diffusion à travers d'autres maîtres, formés dans un milieu atticisant, mais sans rapport direct avec les ateliers de l'Attique¹⁷. Le type baroque de Hélios, tel qu'il s'est transmis par les monnaies rhodiennes et par le colosse du Musée de Rhodes¹⁸, peut être étudié sur une autre pièce significative : la tête d'Apollon de Vicarello. Dans une étude récente, Laura Fabbrini a montré que l'école attique manifestait déjà à partir du milieu

¹¹ A 1990.

¹² A 5850.

¹³ *Histria*, III, p. 40.

¹⁴ G. Bordenache, *Dacia*, N. S., 5, 1961, pp. 195—197, fig. 9.

¹⁵ J. Marcadé, *op. cit.*, pp. 265 et suiv., pl. LXXIII.

¹⁶ *Ibid.*, pl. LXXIII.

¹⁷ *Ibid.*, p. 268.

¹⁸ L. Laurenzi, *Memorie Rodi*, 3, 1938, 21, pl. 23—25 ; Lippold, *Griechische Plastik*, 323 ; G. Neumann, AA 1977, pp. 86 et suiv., surtout p. 88, fig. 1—3.



Fig. 1. Hélios.



Fig. 2. Cybèle, Musée d'Histria, inv. S 205.



Fig. 3. Cybèle, Musée d'Histria, inv. S 4.



Fig. 4. Cybèle, Musée d'Histria, inv. S 5.

du IV^e siècle un intérêt pour l'expression physique d'une émotion pathétique¹⁹.

Une autre divinité absente des inscriptions histriennes d'époque hellénistique est Cybèle, la Grande Déesse, dont le culte est attesté à Istros dès l'époque archaïque²⁰. Plusieurs statuettes hellénistiques constituent autant de témoignages de l'existence de ce culte. Deux de ces statuettes, S 205²¹ (fig. 2) et S 4²² (fig. 3), datent probablement de la première moitié du III^e siècle, ainsi que le prouve la comparaison avec le relief des Moïres, que son inscription permet de dater du même siècle. D'autres statuettes de Cybèle appartiennent au II^e et au I^{er} siècle (fig. 4). Leur modèle se retrouve dans la Cybèle du Pirée²³. Elles présentent des analogies avec les édicules à Cybèle du Musée National d'Athènes et surtout avec un relief en ronde-bosse du même musée, représentant Cybèle assise sur son trône²⁴.

Également emprunté à l'iconographie de Cybèle est le type statuaire des Moïres dans un édicule provenant du temple d'Aphrodite, dont la dédicace porte le nom de Glykeia, fille de Dionysios et femme de Théophilos, fils de Théodotos (fig. 10). Des ex votos semblables, dédiés aux Moïres, se retrouvent à Tyras et à Pantikapaion, sur la côte septentrionale de la Mer Noire²⁵. Ils offrent l'évidence d'un même type iconographique, formé sous l'influence de l'art attique (voir le costume des déesses et la forme de l'édicule), mais répandu seulement dans le bassin du Pont Euxin. Pourtant, il faudrait chercher, à la suite d'une suggestion de Gabriella Bordenache, si les représentations pontiques des Moïres ne peuvent fournir des indices pour l'identification d'autres pièces, dans le reste du monde grec. Ainsi, par exemple, le relief de Delphes où l'on voit dans le registre supérieur trois figures féminines assises à une table ne serait-il pas un monument de ce même culte?²⁶

L'édicule des Moïres a été découvert parmi les décombres du temple hellénistique d'Aphrodite. La présence ici de cet ex voto s'explique par le rapport qu'il y a entre les Moïres et le cycle mythologique d'Aphrodite.

Les fouilles faites dans le temple de la déesse ont également mis à jour une base de marbre portant l'inscription déjà citée d'Athénagoras, fils de Théodotos. S'il s'agit du même Théodotos qui est mentionné dans la dédicace aux Moïres, cet Athénagoras serait le frère de Théophilos, personnage dont la femme, Glykeia, manifestait aussi sa piété pour les Moïres. Ceci s'accorde parfaitement avec la situation, attestée par plusieurs exemples, d'une famille fidèle à un groupe de divinités tutélaires.

¹⁹ Romische Mitteilungen, 1, 1983, p. 18.

²⁰ M. Alexandrescu Vianu, Dacia, N. S., 24, 1980, pp. 261 et suiv.

²¹ G. Bordenache, SGR, I, 41.

²² *Ibid.*, 42.

²³ K. Blumel, *Die Klassische Skulpturen der Staatlichen Museen zu Berlin*, Berlin, 1966, n° 94, pl. 128. Le rapport entre cette œuvre et la statue sculptée par Agorakritos pour le Métron d'Athènes a été mis en doute par G. Despintis, Συμβολή στη μελέτη του έργου του Ἀγορακρίτου Athènes, 1971, pp. 111 et suiv.

²⁴ Svoronos, pl. CXVII : 1549, 1542, 1545 ; pl. CXVI 1546.

²⁵ M. M. Kobylina, SA, 1971, 3, pp. 250–256.

²⁶ M. A. Zadgoun, *Fouilles de Delphes*, IV, fasc. 6, *Sculpture, Reliefs*, pp. 31 et suiv., nos 8–9, fig. 24.

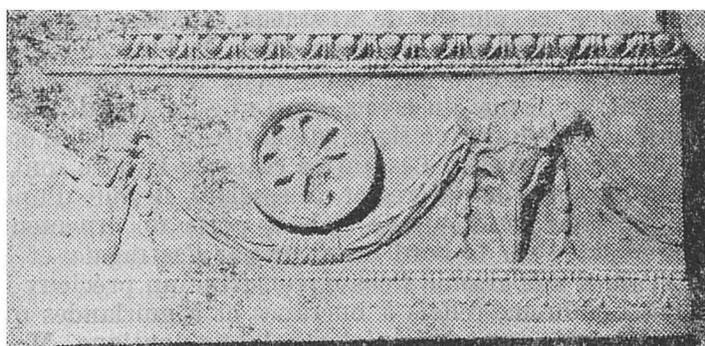
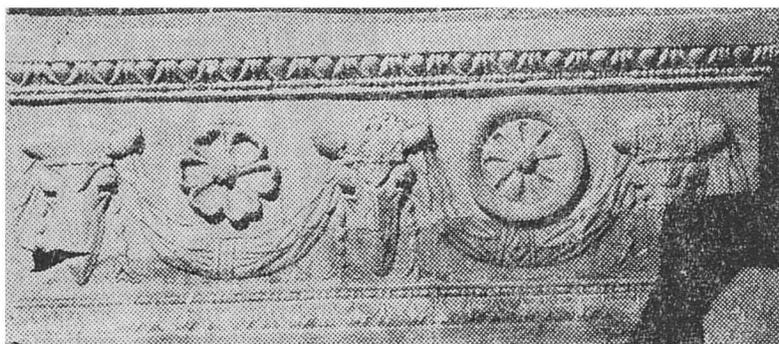
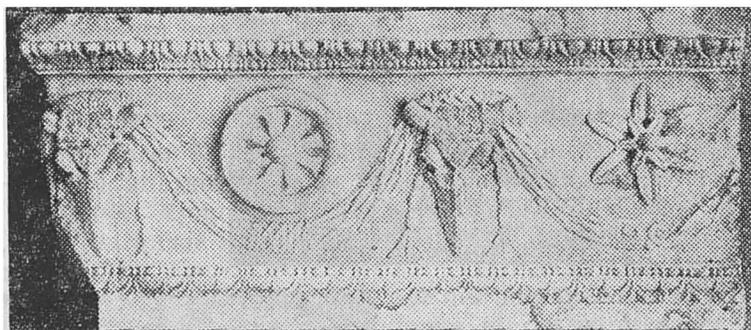
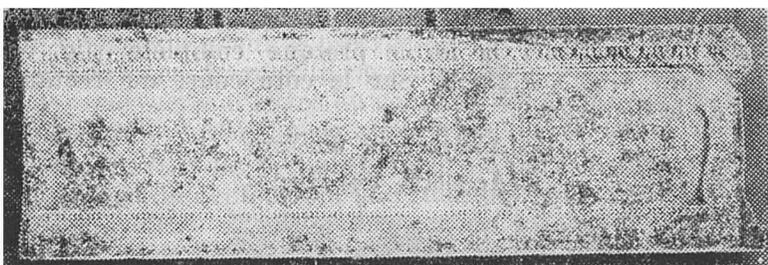


Fig. 5-8. Base d'une statue d'Aphrodite.

La base est constituée de cinq pièces qui se rattachent entre elles, permettant d'en restituer la forme presque complète (fig. 5–8). Ses dimensions sont $0,93 \times 1,23$ m. Sur le côté court du rectangle on lit la formule de la dédicace :

Ἀθηναγόρας Θεοδότη
Ἀφροδίτη ἱερησάμενος

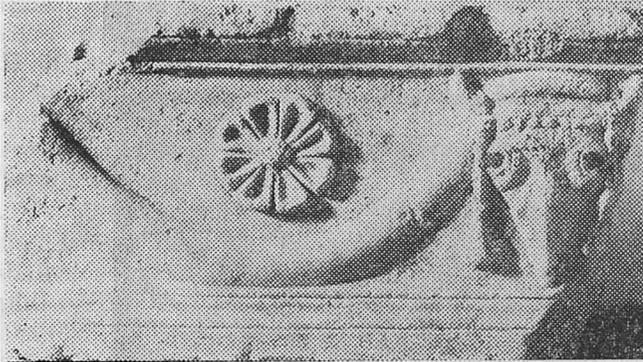


Fig. 9. Base à bucranes et guirlandes (SGR, I, 283).

Fig. 10. Moire, édicule, Musée d'Histoire Nationale, Bucarest.



Sur le bord supérieur, l'anathyrose des plaques indique qu'elles étaient surmontées par une corniche de couronnement sur laquelle était probablement posée la plinthe de la statue. La base est splendidement décorée. Sur la face antérieure, des deux côtés de l'inscription, on observe des cavités où devaient être enchassées deux statuette en relief, d'un matériel différent. La forme du creux, ainsi que l'a signalé Gabriella Bordenache, permet de deviner une figure de la déesse à gauche et, peut-être, à droite, celle d'un adorateur. Les autres côtés de la base sont décorés de bucranes, de guirlandes, de patères et de rosettes, le tout d'une exécution remarquable. Le bord supérieur de la base porte un ornement d'oves et d'astragales, remplacé sur le bord inférieur par l'astragale et le *kymation* ionien. Le travail, d'une grande finesse, constitue un précieux indice pour la datation des nombreux reliefs à bucranes et à guirlandes qui se trouvent à Istros et dans le reste de la région balkano-pontique. Moins décorés, mais toujours soigneusement exécutés, dans un marbre de bonne qualité, d'autres fragments ornés de bucranes et de guirlandes doivent également

appartenir à des bases de statues, celle portant la dédicace d'Athénagoras n'étant que la pièce la mieux conservée de cette catégorie.

Du nombre de ces fragments, nous choisirons seulement deux, découverts dans la zone sacrée d'Istros au cours de deux campagnes successives de fouilles, en 1956 et 1957, mais appartenant à la même pièce ²⁷.

Cette base, ayant les bords supérieur et inférieur ornés d'un profil, est décorée de bucranes entourés d'une guirlande sans feuilles. Le bucrane décharné, aux orbites caves, au contour du crâne doublé et serpenté, se révèle d'un modèle légèrement différent de celui qu'on a imité pour la base dédiée par Athénagoras. Autre différence, la patère qui se trouve au-dessus de l'une des guirlandes contient une rosette finement incisée. La ligne médiane du bucrane est indiquée ici comme sur la base au nom d'Athénagoras, mais on ne retrouve plus l'indication des fosses nasales. Ces différences de détail n'impliquent pas un grand décalage chronologique, les deux œuvres étant à peu près contemporaines.

On peut placer à la même époque les fragments S 190 (fig. 14), A 107 — celui-ci ayant conservé son bord supérieur décoré d'oves et d'astragales — et A 106. Ajoutons encore à cette série une pièce importante, SGR, I, 281, qui forme l'un des côtés complets d'une base d'un mètre de longueur.

Une autre série est caractérisée par des bucranes aux orbites proéminentes, portant des guirlandes cordonnées et des patères, les fragments qui la constituent pouvant être datés un peu plus tard que les précédents (fig. 9 : SGR I, 283). Des trous de crampon aux extrémités du bord supérieur sont une indication que ces fragments étaient rattachés aux autres côtés d'une base ayant presque les mêmes dimensions que celle dédiée par Athénagoras.

Le grand nombre de fragments retrouvés nous amène à conclure qu'il existait à Istros, dans la première moitié du III^e siècle, des ateliers spécialisés dans l'exécution de ces bases de statues à bucranes et à guirlandes. Lorsque les pièces étaient de grandes dimensions, elles étaient rattachées par des crampons. Pour les pièces plus petites, les côtés étaient taillés dans le même bloc que l'une des deux faces (voir par exemple S 197). Certaines pièces, qui se distinguent par la grandeur des bucranes et par la longueur des guirlandes, ont pu servir de frises pour des édifices de moindre taille — édicules ou autels —, mais la grande majorité, 19 fragments, représente des bases de statues.

Les premiers ornements à guirlandes supportées par des bucranes font leur apparition au début du III^e siècle av.n.è., en Grèce orientale. On les aperçoit déjà sur la frise du temple de Déméter à Pergame ²⁸. Les bucranes décharnés, avec des rubans perlés attachés à leurs cornes, soutiennent des guirlandes longues et minces, formées de feuilles de laurier qui pointent hors du faisceau serré de la guirlande. Au-dessus des guirlandes sont représentées des patères à *omphalos*. Les guirlandes à bucranes qui figurent sur les autels, de forme cylindrique, de l'*Archokrateion* de Lindos ²⁹ diffèrent du point de vue typologique de celles de Pergame, malgré

²⁷ SGR, I, 280 a et b.

²⁸ AM, 1910, p. 382, pl. XX — XXI.

²⁹ Lindos, III, 2, 1960, pp. 500 et suiv., pl. XIII, 16.

leur proximité dans le temps. Les bucranes sont charnus, les guirlandes épaisses, fortement mises en relief, aux feuilles nouées dans un faisceau serré. Cependant, un type moins éloigné du premier se retrouve sur une colonnette funéraire publiée par Giulio Jacopi³⁰. Le bucrane décharné, aux orbites proéminentes, au mufle triangulaire, ayant la nervure médiane indiquée, ressemble aux exemplaires d'Istros. Ceux-ci présentent également des analogies avec le bucrane conservé sur un fragment architectural de l'*Arsinoéion* de Samothrace³¹. Il est donc permis de conclure que les bases istriennes à guirlandes sont contemporaines des plus anciens exemplaires que l'on ait signalé jusqu'à présent dans le monde grec. C'est un type d'ornement qui a dû avoir une grande vogue dans la région pontique.

En effet, à Callatis, on a découvert un fragment de bucrane presque identique à ceux d'Istros³². Ces bucranes se retrouvent à la même époque sur un autel (?) de Chersonèse³³ et la série peut être complétée par deux autres pièces provenant de la même ville du nord de la Mer Noire³⁴. A l'intérieur du territoire habité par les Thraces, le même motif apparaît dans la peinture d'un tombeau récemment fouillé en Bulgarie, à Svestari, au-dessus de l'entrée de la chambre funéraire³⁵.

Si l'on s'accordera à admettre que la majorité des pièces à bucranes d'Istros appartiennent à des bases de statues, ainsi que nous l'avons supposé, on doit convenir en toute honnêteté que nous ignorons presque toujours le sujet et l'aspect de ces statues. Dans un seul cas, celui de la base dédiée par Athénagoras, on sait qu'il s'agissait d'une statue d'Aphrodite. La forme de cette base, plus longue que large et portant l'inscription gravée sur l'un de ses côtés courts, suggère une profondeur de la scène qui pourrait permettre d'identifier le type iconographique de la statue. Il existe au moins deux types dans l'iconographie d'Aphrodite auxquels cette situation autorise de penser. L'un est l'Aphrodite *Pontia*, ainsi nommée par E. Paribeni³⁶. La déesse prend appui sur sa jambe droite, la jambe gauche étant portée en avant. Son manteau retombe de l'épaule, couvrant la partie inférieure du corps, mais laissant le ventre à découvert et formant des plis droits le long du corps, autour du bras gauche. La présence de ce type statuaire à Istros est attestée par deux statuettes, dont l'une d'époque romaine, tandis que l'autre serait peut-être hellénistique. L'autre type auquel convient un développement en profondeur est l'Aphrodite qui détache sa sandale.

Parmi les fragments de sculpture trop mutilés pour avoir attiré l'attention jusqu'à présent, notons deux pièces de marbre, couvertes d'une patine orangée, qui ont été découvertes à des dates différentes, mais qui semblent appartenir à la même statue, de grandeur nature ou de dimen-

³⁰ Clara Rodos, V, 2, 1932, n° 33, fig. 12-13.

³¹ Karl Lehmann-Hartleben, *A Guide to the Excavation and the Museum*², 1960, fig. 12; Conze, Hauscr, Benndorf, *Arch. Untersuchungen aus Samothrake*, I, 1875, pl. LXIII; II, 1880, pl. XXXIV, XXXVIII, XL.

³² G. Bordenach, *Dacia, N.S.*, 4, 1960, p. 492, fig. 3.

³³ I. P. Pičikian, *Malaya Aziya - Severnoe Pričernomor'e*, Moscou, 1984, pp. 197 et suiv.

³⁴ *Antičnaja skulptura Heronesesa*, éd S. N. Bibikova, n° 532, fig. 210, et n° 533, fig. 211.

³⁵ Maria Čičikova, *Izkustvo (Sofia)*, 4, 1983, pp. 18 et suiv.

³⁶ Enrico Paribeni, *Catalogo delle sculture di Cirene*, Rome, 1959, p. 194, cat. 242.

sions supérieures aux normales : S 116 et S 260 (fig. 11). L'un des fragments provient de la partie droite du drapage qui retombait au-dessous du ventre. On reconnaît encore un peu de la chair nue, au bord du gros pli formé par le manteau qui, tout en enveloppant les hanches, découvrait largement le ventre et tombait ensuite en plis minces, taillés en échelle, moulés au corps pour suggérer la transparence du tissu. La ligne de ces plis court en arrière, oblique, indiquant un mouvement de la jambe gauche en avant. Le poids du corps portait sur la jambe droite. Quant au second fragment, dans un mauvais état de conservation, il est possible d'y reconnaître le même style et la même technique. On ne peut préciser suffisamment de quel endroit de la statue il provient, mais il était placé à la jonction du corps et du manteau. Le type iconographique de la statue est difficile à déterminer. Ce qui est certain c'est que la déesse était représentée à demi nue. Les dimensions conviennent à une statue de culte de l'époque hellénistique.

Toujours au sujet d'Aphrodite à Istros, relevons encore l'existence d'autres pièces de la même époque dont la signification confirme le développement pris par ce culte. Par exemple, la tête d'un *éros*, S 74³⁷ (fig. 12), datée du III^e siècle par Gabriella Bordenache et pouvant être encadrée dans la série des *éros* de Lysippe, un torse nu d'Aphrodite du type « détachant sa sandale » (fig. 13), ce qui est prouvé par la position du corps — penché en avant —, et un fragment dont l'attribution à cette catégorie de monuments est probable, sans être pleinement justifiée.

Il s'agit de la tête d'un dauphin, garnie d'une partie de l'aile gauche, sur un support haut de 9 cm. (fig. 14). Le dauphin peut avoir appartenu à une statue de Poseïdon, mais ce poisson est également un acolyte d'Aphrodite. On pourrait donc accepter l'hypothèse que la statue représentait la déesse détachant sa sandale et appuyant son pied sur le corps arqué du dauphin, lequel était figuré la tête en bas³⁸.

La statuette d'un hermaphrodite (fig. 15) est un autre témoignage du culte d'Aphrodite. Les hermaphrodites sont souvent, à l'époque hellénistique, associés aux *éros* dans le cortège de la déesse. L'iconographie d'Hermaphrodite se rapproche de celle de Priape, cette dernière divinité étant

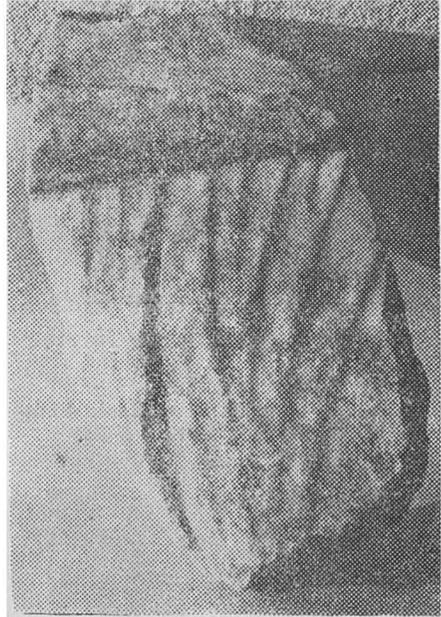


Fig. 11. Musée d'Histria, inv. S 116.

³⁷ G. Bordenache, SGR, I, 73.

³⁸ Voir la statuette de Délos A 1790 publiée par J. Marcadé, *Au Musée de Délos*.



Fig. 12. Éros, Musée d'Histria, inv. S 74.



Fig. 13. Musée d'Histria, inv. S 71.



Fig. 14. Musée d'Histria, inv. S 235.



Fig. 15. Musée d'Histria, inv. S 26.

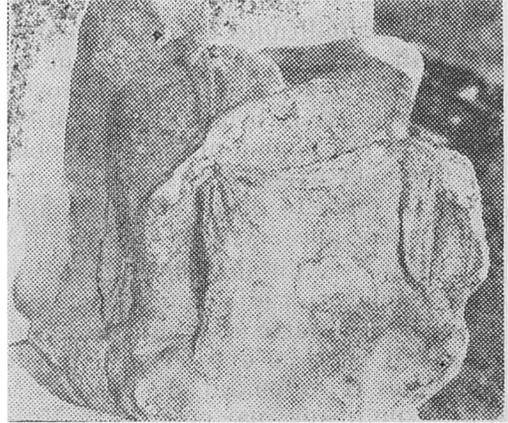


Fig. 16—17. Nymphe, Musée d'Ilistria.



Fig. 18. Terpsichore.

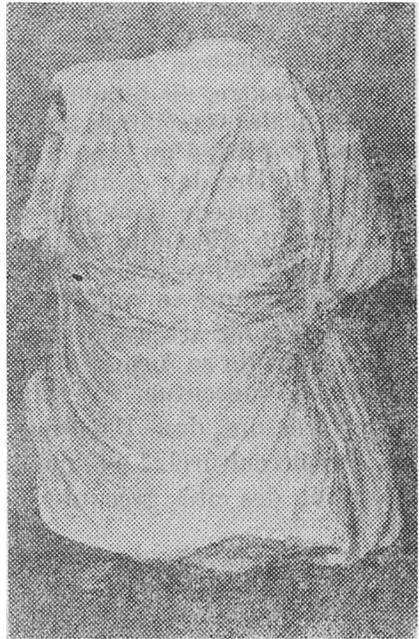


Fig. 19. Musée d'Ilistria, inv. S 11.

représentée avec une barbe et des seins volumineux ³⁹. La pièce d'Istros présente des affinités très remarquables avec deux statuette de Délos, S 3856 et A 4016 ⁴⁰.

Les similitudes entre l'iconographie d'Aphrodite et celle des Nymphes ont fait que les attributions ne sont pas toujours certaines. C'est le cas d'une belle statuette d'Istros (fig. 16—17), malheureusement très détériorée par la brûlure, qui représente une figure féminine nue, dont le manteau est abandonné sur le rocher sur lequel elle repose. Le travail est finement exécuté, le moelleux du corps et du mince tissu contrastant avec la rugosité de la pierre. Selon Gabriella Bordenache, on devrait y reconnaître une Nymphe plutôt qu'Aphrodite elle-même ⁴¹.

Dans sa publication qui demeure un ouvrage essentiel, Gabriella Bordenache a étudié une statuette de Terpsichore (fig. 18), d'un type créé par un maître anonyme de Rhodes, vers le milieu du II^e siècle. Cette pièce fait partie d'une série à laquelle il faut ajouter deux fragments de statuettes représentant des Muses. L'un d'eux, S 11 (fig. 19), témoigne d'un type inspiré par celui de la Muse qui se trouve au centre sur la base de Praxitèle à Mantinée, tandis que l'autre — il ne subsiste que la jambe gauche d'un personnage féminin assis sur un rocher — laisse deviner un modèle dont dérive l'une des Muses du groupe de Frankfort ⁴².

En nous apprêtant à clore notre énumération des pièces caractéristiques pour l'art statuaire d'Istros vers la fin de l'époque hellénistique, nous rappellerons enfin la dizaine de fragments de frises étroites qui représentent le *Dodékathéon* dans la manière des ateliers néo-attiques (fig. 20—21). On y observe une succession de divinités assises à grande distance l'une de l'autre, se détachant sur un fond neutre, dans des attitudes qui rappellent des types statuaires plus anciens, classiques ou hellénistiques ⁴³ : un Zeus en pied, d'un type créé au cours de la seconde moitié du V^e siècle (le Zeus de Dresde), et un autre assis, qui s'inspire des œuvres de Phidias, Apollon Citharède dans une variante datant du IV^e siècle, une Artémis hellénistique d'époque tardive, Athéna et une Muse qui s'accorde au schéma praxitélien présent sur la base de Mantinée. De telles frises dans le style néo-attique se trouvent aussi à Tomis ⁴⁴ et à Callatis ⁴⁵.

Une *koïné* artistique des villes grecques du littoral de la Dobroudja est en train de se former à partir de la fin du II^e — début du I^{er} siècle et elle va s'accroître à l'époque romaine. Il est impossible de ne pas songer à ce qui, dans l'histoire politique contemporaine, a pu favoriser ce phénomène culturel. Le règne de Mithridate, pendant lequel une véritable fédération des cités grecques de la Mer Noire s'est constituée sous la pro-

³⁹ Idem, *Etudes deliennes*, BCH, Suppl. I, 1973, p. 343. Cf. M. Delcourt, *Hémaprodite*, 1958 (non vidi).

⁴⁰ J. Marcadé, *Au Musée de Délos*, pl. XLVIII.

⁴¹ G. Bordenache, SGR, I, n^o 82.

⁴² *Antike Plastik in Liebighaus*, Frankfurt am Main, 1973, fig. 60—61.

⁴³ G. Bordenache, SGR, I, n^{os} 293—296 ; idem, *Dacia*, N.S., 5, 1960, p. 201, fig. 16—20.

⁴⁴ Gr. Florescu, *Dacia*, 7—8, 1941 ; V. Canarache, *Muzeul arheologic din Constanța*, p. 69.

⁴⁵ Th. Sauciuc-Săvcanu, *Callatis I*, *Dacia*, I, 1924, pp. 124 et suiv., fig. 32—33.

tection du roi du Pont, marque l'origine d'une union qui allait durer plusieurs siècles ⁴⁶.

Vers la moitié du I^{er} siècle av.n.è. une solution de continuité se produit dans l'art histrien, provoquée par les destructions successives de la ville, dont l'une est due à l'attaque des Gètes de Byrebistas. Ensuite, la vie reprendra son cours, tandis que la ville sera reconstruite, assez rapidement puisque le temple d'Auguste s'élève du vivant de l'empereur.

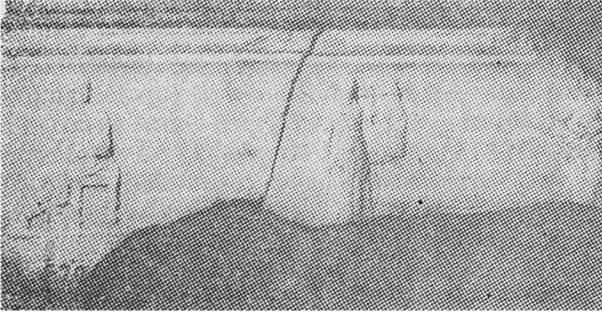


Fig. 20. SGR, I, 293.

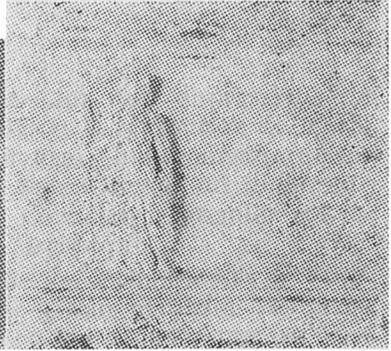


Fig. 21. SGR, I, 295.

Cette fois, la cité revient à la vie dans l'ombre toujours plus vaste de la puissance et de l'exemple de Rome. Combien Istros avait déjà, au I^{er} siècle av.n.è., reçu des influences et des éléments de la civilisation romaine, c'est une question à laquelle l'art de la sculpture en pierre, ou ce qui en subsiste, ne permet pas de répondre. Cependant, d'autres catégories de matériaux archéologiques apportent la preuve d'un changement assez profond dans le goût et dans la vie quotidienne ⁴⁷.

⁴⁶ D. M. Pippidi, *Les relations politiques des cités de la côte occidentale de l'Euxin à l'époque hellénistique*, in *Parerga*, Bucarest, 1984, pp. 165 et suiv.

⁴⁷ P. Alexandrescu, *Histria VII* (à paraître).

L' «ITINÉRAIRE» DE COCHELET — UN ANCIEN ÉCRIT FRANÇAIS, PEU CONNU, SUR LES ROUMAINS

N ISAR

Parmi les écrits sur les Roumains contenant des impressions de voyage et qui se situent dans la décennie précédant la révolution de 1848, se trouve aussi un ouvrage moins connu, il est vrai plus modeste que les ouvrages de Colson ou de Vaillant. Cet écrit appartient à un diplomate français jouissant d'une certaine réputation, A. Cochelet, le premier consul français à Bucarest à l'époque du Règlement Organique.

Il s'agit d'une brochure intitulée *Itinéraire des Principautés de Valachie et de Moldavie*¹, dont nous savons que le grand historien N. Iorga l'a vainement cherchée², son existence lui ayant été signalée par un écrit de Stanislas Bellanger³. C'est un ouvrage que la bibliographie franco-roumaine de 1935, d'Alexandru et Hélène Rally, n'avait également pas enregistré et que nous trouvons néanmoins aujourd'hui dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

A la date de son arrivée à Bucarest — en 1834 — son auteur, Adrien-Louis Cochelet était un homme avec une riche expérience et d'anciens états de service dans la diplomatie. Né en 1788, il avait accompli, pendant sa jeunesse, d'importantes missions diplomatiques auprès de Napoléon ; puis, après une période de disgrâce, il remplit, entre autres, la fonction de consul au Brésil et au Mexique. En janvier 1833, il était envoyé en mission à Lisbonne, d'où il a été nommé consul général dans les Principautés Roumaines. Ainsi que nous le verrons, il continuera sa carrière diplomatique, étant nommé après la cessation de sa mission à Bucarest, comme consul général en Egypte, pendant la crise bien connue turco-égyptienne, quand il soutiendra, au nom de son gouvernement, Méhémet-Ali⁴.

La nomination de Cochelet dans la qualité de consul général de France à Bucarest, à la fin de l'année 1834, après l'achèvement de la mission de Lagan et le voyage dans les Principautés fait peu de temps avant par

¹ Le sous-titre de l'ouvrage est : « Extrait d'un journal de voyage fait en 1834 et 1835 par M. Cochelet, ancien agent et consul de France en Valachie et en Moldavie, pour servir à l'itinéraire de ces deux principautés ». L'année de l'impression n'est pas mentionnée sur la page de titre, mais peut être déduite du contenu, ainsi que nous le verrons plus loin.

² Voir N. Iorga, *Istoria românilor prin călători* (L'histoire des Roumains par des voyages), II^e édition, t. III, Bucarest, 1929, p. 221.

³ Cf. Stanislas Bellanger, *Le (l) Keroutza. Voyage en Moldavie*, t. II, Paris, 1846, p. 311.

⁴ Cf. G. Vapereau, *Dictionnaire universel des contemporains*, édition 1861, Paris, Hachette, p. 401—402.

Bois-le-Compte⁵, avaient lieu dans un contexte politique particulièrement important : récemment, l'administration étrangère dans les Principautés avait cessé, les troupes étrangères avaient été retirées et on avait inauguré les règnes, conformément au Règlement Organique, d'Alexandre Ghica en Valachie et de Mihail Stourdza en Moldavie. La mission de Cochelet, ainsi que celle de ses successeurs, devait stimuler le développement des relations entre la France et les Principautés⁶ et les impressions de voyage auxquelles nous nous rapportons — publiées plusieurs années plus tard, en 1842 à Paris — sont un témoignage évident des bonnes intentions du nouveau consul, de sa capacité de compréhension des réalités roumaines. Le récit de « l'itinéraire », de son arrivée à Bucarest, puis de son déplacement en Moldavie, occasionne à Cochelet des observations intéressantes relatives aux états de choses dans les Principautés et la nécessité du développement des relations entre les deux peuples.

Après le passage par l'Allemagne, la Hongrie et la Transylvanie, il part vers la Valachie de Sibiu, le 11 décembre 1834, par Turnu Roșu ; de Ciineni, il arrivera au monastère d'Argeș, où il sera chaleureusement accueilli par le prier, l'évêque se trouvant alors à Bucarest. Il admire le monastère, en rappelant, en passant, son ancienneté. A partir d'ici il ira à Pitești, où il sera accueilli par le préfet de la ville et hébergé dans sa maison ; la fille de l'hôte, connaissant le français, faisait l'office d'interprète.

De Pitești il partira vers Bucarest. « Le pays que je venais de parcourir en Valachie au milieu de l'hiver était triste... Les hommes, couverts d'un feutre brun fabriqué dans le pays, étaient agiles, bien constitués ; ils avaient presque tous leurs poitrines nues, malgré la rigueur de la saison. Les femmes et les enfants se montraient rares »⁷. Mais le soir, à l'entrée de Bucarest, un vrai spectacle l'attendra. La multitude des calèches, se déplaçant d'une direction à l'autre, l'impressionne : On aurait pu se croire dans une grande capitale de l'Europe, si le contraste de luxe et de la misère n'avait été trop choquant »⁸. Ici, à Bucarest, il se rend à la maison consulaire française, où les affaires étaient gérées par Alfred Mimaut, le vice-consul de Jassy. Il fait une visite au prince régnant Alexandru Ghica et puis donne une réception au consulat, recevant tous les grands dignitaires du pays. « Mais ce qui m'étonna au dernier point — note-t-il — ce fut de les entendre s'exprimer en bon français et parler de la France comme s'ils y avaient tous été. Je me féliciterai d'être le représentant de mon pays chez un peuple où j'aurais de si fréquentes occasions de m'entretenir dans la langue de mon pays de tout ce qui fait battre le cœur quand on est loin de sa patrie »⁹.

Environ une année après son arrivée à Bucarest, Cochelet se rend à Jassy, pour visiter le prince régnant de Moldavie, auprès duquel il était aussi accrédité, afin d'assurer les intérêts commerciaux de la France. Il part de Bucarest le 13 septembre 1835 (callendrier julien), par Călărași,

⁵ Voir les rapports bien connus avec des impressions de voyage de celui-ci dans Hurmuzaki, *Documente* (Documents) vol. XVII, p. 328—403.

⁶ Sur sa mission, voir aussi les appréciations de N. Iorga, *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, Paris, 1918, p. 162.

⁷ M. Cochelet, *Itinéraire des Principautés de Valachie et de Moldavie*, p. 6.

⁸ *Ibidem*, p. 7.

⁹ *Ibidem*, p. 8.

vers Brăila. Il avait prié Alexandru Ghica de lui épargner les réceptions officielles sur le parcours « mais je ne pus me dérober à l'hospitalité bienveillante des Valaques, qui saisissent toutes les occasions de bien recevoir les étrangers et surtout un consul »¹⁰. À Călărași il doit accepter les services du préfet de la ville, qui lui parle de certains projets édilitaires. Puis, il continue son voyage vers Brăila : « J'avais traversé de vastes plaines qui paraissaient d'une grande fertilité, et qui étaient couvertes de fleurs des champs, mais où il n'y avait d'autres habitations que les maisons de poste ... »¹¹. Sur le chemin de Călărași à Brăila une impression désagréable lui est causée par les groupes des esclaves tziganes : « Il faut espérer que la philanthropie européenne, qui poursuit l'œuvre de l'abolition de l'esclavage des noirs, songera un jour à l'esclavage de cigans ... »¹².

À Brăila il est attendu par le préfet de la ville, Slătineanu, le neveu de Gheorghe Filipescu, le plus haut dignitaire de la Valachie, qu'il avait déjà connu à Bucarest¹³. On lui présente des projets de développement de la ville, qui, de 800 âmes en 1830, avait atteint le chiffre de 6 000. Parmi les 384 navires étrangers qui étaient entrés à Brăila en 1833, il observe qu'aucun n'avait été français ; or, pour Marseille, on pouvait faire un franc commerce avec les produits de Brăila, au lieu de ceux d'Odessa. Et les observations du consul dans ce contexte regardent l'ensemble des perspectives du développement des relations entre les deux pays. « La Valachie, — note-t-il — qui est un des plus fertiles pays d'Europe, abonde en toutes espèces de grains, mais particulièrement en blé de Turquie, en froment, en millet et en orge »¹⁴.

Il observait entre autres, qu'en Valachie il y a cinq millions de moutons, surtout dans les départements de Ialomitza, Ilfov, Teleorman ainsi qu'en Olténie et que leur laine aurait pu être achetée par les commerçants français à des prix très convenables. Il attire aussi l'attention sur les productions très riches de céréales et les forêts superbes, qui offraient le bois de la meilleure qualité pour les constructions, les mines de charbon, et de fer, etc. Et se rapportant aux intérêts commerciaux de la France il note : « Elles nous offrent donc tous les éléments d'un vaste commerce d'exportation qui offrirait de grands bénéfices »¹⁵. Ainsi qu'il le notait, le commerce d'importation de la Valachie des vêtements, parfums, bijoux, etc., pouvait intéresser les commerçants français. « D'après les renseignements que j'ai pris à Ibraïl, j'acquis la certitude que le commerce d'exportation et d'importation de la France avec la Valachie était encore à créer et que notre navigation y était nulle »¹⁶.

De Brăila, en Valachie, il passe à Galatzi, en Moldavie, où il est accueilli par l'agent français, Sachetti. Ici également, dans le port de Moldavie, il cueille des données sur le développement de la ville qui comp-

¹⁰ *Ibidem*, p. 9.

¹¹ *Ibidem*, p. 10.

¹² *Ibidem*, p. 11.

¹³ Le préfet de Brăila a fait au voyageur français une impression toute particulière, car il note : « Il était impossible d'être plus européen civilisé et plus agréable. Il était animé des meilleurs intentions pour la prospérité de la ville ». Cf. *Ibidem*, p. 12.

¹⁴ *Ibidem*, p. 13.

¹⁵ *Ibidem*, p. 14.

¹⁶ *Ibidem*, p. 15.

taît alors 18 000 âmes. Pour souligner le développement de la ville, dans des notes rédigées quelques années plus tard, il indique des chiffres relatifs au nombre des navires étrangers entrés dans le port pendant les années 1837—1838, en comparaison avec les années précédentes. Mais, tout comme à Braïla, il constate l'inexistence du commerce français ; à l'exception de l'agent français Sachetti, qui était aussi commerçant, il n'y avait à Galatzi aucune maison de commerce française, quoiqu'il y eût de grandes possibilités de faire ce commerce, la Moldavie ayant, de même que la Valachie, de grandes richesses¹⁷.

De Galatzi, la suite de Cochelet, avec un arrêt à Tecuci et puis à Birlad, avance vers Jassy, où elle arrive le 20 septembre, calendrier julien. Dans la capitale de la Moldavie, il descend dans la maison du consulat géré par Blanc-Duclos. Ainsi qu'à son arrivée à Bucarest, il fait une visite de protocole au prince régnant et après il reçoit les boyards. La ville lui fait une bonne impression ; il visite, entre autres, le séminaire de Socola et le manoir de Stînca de Nicolas Rosetti Roznovanu, le bien connu boyard moldave de culture française¹⁸.

Sur la société moldave et son penchant pour la culture française, il note : « La société de Jassy, quoique moins francisée que celle de Bucarest, parce que les Moldaves fréquentent moins nos collèges que les Valaques, se distingue comme celle-ci par son goût très prononcé pour nos modes. Notre librairie y trouvait un grand débouché. Les livres qui ont rapport à l'éducation de la jeunesse sont surtout recherchés. Il faut dire aussi que nos romans sont lus avec avidité »¹⁹. Ainsi que Cochelet le mentionne, à Jassy il y avait trois pensionnats français, deux pour les filles, un pour les garçons, mais ils se maintenaient difficilement, n'étant pas aidés par les boyards qui préféraient des précepteurs français dans leurs propres maisons ou envoyaient leurs fils à l'étranger, pour y faire leurs études. C'est la même situation qu'à Bucarest, mais où, quand même, selon l'opinion de l'observateur, l'étude de la langue et l'intérêt pour la culture française étaient mieux consolidés par la place importante qu'on leur conférait dans le cadre du Collège « Sf. Sava », fréquenté alors par un nombre d'environ 500 élèves. « Il n'y a aucune ville de l'Europe — constate-t-il, se référant à Bucarest — même à Varsovie et à Peterbourg, où la langue française, qui est partout celle de la bonne compagnie, soit d'un usage aussi général qu'à Bucarest »²⁰.

Cochelet part le 7 octobre de Jassy, où il prenait connaissance, entre autres, des projets de développement de la ville, pour rentrer à Bucarest, parcourant une distance de 96 lieues françaises, passant par Focșani et Rîmnice. Terminant le récit de son « itinéraire », le consul français réaffirmait sa conviction relative aux grandes possibilités de commerce de la France en ces lieux, surtout dans des conditions où, à l'avenir, on aurait

¹⁷ Cf. *Ibidem*, p. 16—21.

¹⁸ Voir, entre autres, N. Isar, *Les relations de N. Rosetti-Roznovanu avec les érudits français et la culture française*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », t. XVIII, n° 4, 1979, p. 699—717.

¹⁹ M. Cochelet, *op. cit.*, p. 21.

²⁰ *Ibidem*, p. 22.

mis en pratique la construction d'un canal de Rassoava à Kustendji, vers la Mer Noire ²¹.

En concluant, il affirmait, en même temps, sa confiance dans le développement ultérieur des deux principautés qu'il avait visitées : « La Valachie et la Moldavie ont donc, dans leur organisation politique actuelle, malgré son imperfection, dans l'esprit national des hautes classes et dans l'intelligence du peuple, une garantie de civilisation, d'ordre et de prospérité qui doit réagir sur tous les intérêts matériels des deux principautés, et leur ouvrir par l'agriculture et le commerce des sources abondantes de richesses » ²². Quant à sa mission diplomatique, il note avec satisfaction : « Pendant un séjour de trois années à Bucarest, j'éprouverai à cet égard les plus douces jouissances. Je me rappellerai toujours cette mission qui m'a laissé les souvenirs les plus agréables, et de vrais amis » ²³.



Corroborées avec ses rapports diplomatiques de la période de son séjour à Bucarest ²⁴, les données que nous offre l'ouvrage de Cochelet témoignent, elles aussi, de l'esprit de compréhension avec lequel le diplomate français voulait remplir la mission confiée par son gouvernement, entre autres, en établissant, dès le début, les meilleurs rapports personnels possibles avec le prince régnant Alexandru Ghica. Malheureusement, sa mission à Bucarest sera de courte durée ; bientôt, après la conclusion de son voyage en Moldavie, en 1836, relaté dans son écrit, il rentra à Paris, et puis, l'année suivante, il recevait, officiellement, une autre mission diplomatique, en Egypte, Chateaugiron étant nommé à sa place. En tout cas, le prince régnant Al. Ghica regrettera le départ de Cochelet, d'autant plus qu'il entrera en conflit avec le nouveau consul.

Avant d'avoir fait la connaissance du nouveau consul, dans une lettre du 28 juillet 1836, occasionnée par l'annonce du retour de Cochelet en France — lettre que nous publions dans l'annexe n° 1 —, le prince régnant Al. Ghica exprimait sa satisfaction pour les bons rapports personnels établis avec le diplomate français, avec lequel il restera en correspondance. À cette occasion, il assurait le diplomate français qu'il agira dans le sens désiré à cette date par le gouvernement français, pour contribuer au développement des relations entre la France et l'Empire Ottoman.

À son tour, le diplomate français, en même temps avec son assignation à sa nouvelle mission diplomatique, exprimait, dans sa lettre du 29 mai 1837 adressée à Al. Ghica, son regret pour sa séparation de la société bucarestoise, en l'assurant qu'il gardera un vif souvenir du peuple roumain. Il soulignait ici, entre autres, que seulement l'état précaire de la santé de sa femme l'avait déterminé à opter pour sa mission en Egypte, car, autrement, il serait resté longtemps à Bucarest (voir l'annexe n° 2).

²¹ *Ibidem*, p. 24.

²² *Ibidem*, p. 26. Dans la note d'ici, il se réfère à la récente élection de Gheorghe Bibescu comme prince en Valachie. Par conséquent, la publication de l'ouvrage n'aurait pu avoir lieu qu'à la fin de l'année 1842 au plus tôt ; en tout cas, comme nous l'avons vu, l'ouvrage de 1844 de Bellanger y renvoyait.

²³ *Ibidem*, p. 8.

²⁴ Voir ses rapports diplomatiques pour l'intervalle 8 janvier 1835 — 25 juillet 1836 dans Hurmuzaki, *Documente* (Documents), vol. XVII, p. 447—642, où nous trouvons des appréciations et impressions intéressantes sur les Roumains, qui méritent toute notre attention.

Dans une autre lettre datant du commencement de l'année 1838 et que nous publions également (annexe n° 3), s'adressant à Al. Ghica, le diplomate français revient sur ses bonnes impressions à l'égard de la société roumaine (« une société toute française », écrit-il) et il informe le prince régnant roumain qu'il avait déjà eu plusieurs occasions de parler à Méhémet Ali de la Valachie et de son prince. Cochelet s'intéressait entre autres dans cette lettre sur Gh. Bibescu, le future prince régnant, qu'il avait connu à Paris et qui lui avait fait une bonne impression ; de même, il priait le prince régnant « comme une grâce personnelle », de continuer à aider un de ses compatriotes, établi à Bucarest, et qu'il connaissait bien, M. Coulin, autrement un personnage obscure, qui se trouvait à cette date dans une situation familiale difficile.

Enfin, dans cette lettre, le diplomate français se réfère à « l'affaire Marsilli »²⁵ qui avait conduit à un conflit entre le prince régnant et le nouveau consul Chateaugiron, à l'aggravation, à un moment donné, des relations roumano-françaises et exprimait l'espoir que ce moment critique sera dépassé, ce qui, comme on le sait, se produira bientôt.

ANNEXE N° 1

Le 28 juillet 1836
Bucarest, n° 38

À Mr. Cochelet, agent consul général
de France dans les Principautés de
Valachie et Moldavie

Monsieur l'Agent,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez faite l'honneur de m'adresser le 6 août nouv. st. pour me faire part du congé que vous venez d'obtenir pour vous rendre en France, et de la désignation de Mr. Mimaud pour gérer le Consulat Général en votre absence. Les regrets que j'éprouve de voir s'interrompre les relations que vous avez entretenues avec moi, et que les qualités qui vous distinguent avaient rendues si agréables et si faciles, ne sont tempérés que par l'espoir flatteur de pouvoir bientôt les renouer à Votre prompt retour ; c'est le vœu sincère de mon cœur. Vous pouvez emporter l'assurance Mr. l'Agent, que tant que je serais à la tête de l'Administration, le Gouvernement du Roi me trouvera toujours animé du désir de resserrer de plus en plus les liens d'amitié qui unissent la France à l'Empire Ottoman, et que, je ne négligerai rien pour procurer à Mr. Mimaud toutes les facilités possibles pour le maintien des garanties que les traités assurent aux personnes et aux intérêts des Français établis en Valachie. Je désirerais voir des relations plus suivies d'établir entre la France et ce pays le Traité d'Andrinople et le Règlement Organique tant que l'esprit n'en sera point fané — ce à quoi je veillerai en tant qu'il sera en moi — ont répandu sur cette Principauté des germes.

²⁵ Le fond de l'incident déclenché en novembre 1837, est le suivant : le docteur Marsilli, l'français établi depuis beaucoup d'années à Bucarest, avait été réclaté au nouveau consul par un compatriote, Tavernier, qu'il pratiquait la médecine sans diplôme. Se laissant influencer, comme ne s'était pas laissé influencer son prédécesseur, Chateaugiron donne des dispositions que Marsilli soit enlevé de sa demeure. Parce que celui-ci était marié avec une femme autochtone et avait renié sa qualité de ressortissant étranger sous protection consulaire, le cas est porté à la connaissance du prince régnant, qui, évidemment, apprécie comme illégale la mesure prise par le consul. Le conflit cessa, dans l'intérêt de deux parties, en mars 1838, — presque immédiatement après la lettre de Cochelet à laquelle nous nous rapportons ici — le consul Chateaugiron recevant des dispositions de la part de son gouvernement que le nom de Marsilli soit rayé de la liste des ressortissants étrangers (Cf. I. C. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul Organic* (Les règnes roumains sous le Règlement Organique), Bucarest 1915, p. 54—66).

de prospérité. Je m'efforcerais toujours de les faire fructifier et j'aurai toujours à cœur que les sujets de S. M. le Roi des Français viennent y participer.

Veuillez bien agréer, Mr. l'Agent et Consul Général, les assurances des sentiments de ma profonde estime et de ma très haute considération.

/A. Ghica/ *

ANNEXE N° 2

Paris, le 28 mai 1837

Princee,

Votre Altesse connaît déjà ma nouvelle mission. Quelle que soit son importance je ne l'ai acceptée qu'en regrettant vivement celle de Bucharest. L'estime et la confiance que Votre Altesse n'a pas cessé de me témoigner resteront gravées dans mon souvenir. J'ose espérer qu'Elle me fera parvenir quelque fois de ses nouvelles à Alexandrie, par l'entremise de Son Agent de Constantinople. Elle doit penser que j'apprendrais toujours, avec le plus grand plaisir, que Sa situation et Sa santé sont bonnes.

Si j'avais pu entrevoir l'espérance de pouvoir conduire ma femme à Bucharest et si je n'avais pas craint pour elle le climat trop rigoureux en hiver, j'aurais facilement renoncé aux grands avantages du poste d'Égypte et j'aurais probablement été fixé longtemps auprès de Votre Altesse. mais les médecins me font espérer que je pourrai conduire ma femme à Alexandrie par le moyen des bateaux à vapeur qui me permettent de l'y conduire de Paris, sans presque toucher la terre. Ils supposent aussi que le climat sera favorable à sa santé. Toutes les autres considérations disparaissent devant celles-là. Dans ce moment, mon seul désir et de pouvoir aller moi-même installer ma femme ou à Nice, ou à Rome, ou à Naples. Dieu veuille que mes vœux soient exaucés.

Je prie Votre Altesse, Princee, de me conserver ses bontés et d'agréer l'hommage de mon respectueux attachement,

M. Cochelet **

ANNEXE N° 3

À Son Altesse le Princee Régnant de la Valachie, Alexandre Ghica

Princee,

J'ai reçu la lettre que votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 janvier dernier. Je suis profondément touché des témoignages d'intérêt et de bienveillance que vous voulez bien me continuer. L'assurance que vous me donnez qu'aucun Agent français ne pourra jamais me remplacer auprès de Vous est infiniment flatteuse pour moi, mais je crains que Votre Altesse en m'exprimant ses regrets de mon changement de destination n'ait été trop préoccupée des contrariétés que l'affaire Marsill a dû Lui donner. Je n'ai su qu'imparfaitement par les journaux le commencement et la fin de cette affaire. Elle m'a vivement peiné, parce que l'intérêt que j'ai pris et que je prendrai sans cesse à la Valachie, me fera toujours désirer qu'aucun mariage ne vienne obscurcir des relations que Votre Altesse doit chercher à ménager dans la position si délicate et si difficile souvent où Elle se trouve placée.

Mon séjour en Égypte n'a fait qu'accroître mes regrets d'avoir quitté la Valachie où je serais certainement resté longtemps si j'avais eu l'espérance de pouvoir y conduire ma femme.

* Voir Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, Dép. manuscrits, Archives Al Ghica, Aete III, f. 245, copie

** Voir Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, Dép. manuscrits, Archives Al Ghica, Aete III, f. 307, original.

Malgré la réception brillante qui m'a été faite dans ce pays, malgré l'importance et les avantages de ma mission, malgré le vif intérêt de mes relations avec Méhémet-Ali, je ne peux pas m'empêcher de jeter ma pensée en arrière et de répéter sans cesse ces rapports pleins de bonté et de confiance que j'avais avec votre Altesse, ceux que j'entretenais avec votre société toute française, et ces témoignages de considération que les indigènes et mes nationaux rendaient à mes longs services. Ici, après la jouissance que l'on éprouve de vivre sous un ciel magnifique et dans un pays plein de souvenirs il n'y a d'autre intérêt que celui qui s'attache au chef si remarquable qui le gouverne. Il n'y a aucune relation avec les personnages importants, et par conséquent aucun de ces liens de société qui font que l'on apprend à se connaître et à s'estimer. La vie se concentre dans les affaires : hors de là, elle est triste et monotone.

J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler à Méhémet-Ali de vous et de la Valachie. Ce que je lui en ai dit a paru vivement l'intéresser. Votre portrait que vous m'avez donné est en face du sien dans un salon. Les deux plus grands feudataires de la Porte sont ainsi en présence.

J'ai vu dans un journal qu'il avait eu un grand tremblement de terre à Bucharest et cependant votre lettre du 28 janvier qui est postérieure à ces événements, ne m'en dit rien ce qui me fait supposer que le mal n'a pas été grand.

J'ai appris avec plaisir que vous avez rattaché à votre administration quelques hommes dont les services pouvaient vous être utiles. J'aurais bien désiré savoir si Mr. Bibesco avait repris ses fonctions de Secrétaire d'État des Affaires Étrangères. J'ai appris à le connaître à Paris par une fréquentation suivie. Vous ne pouvez pas avoir près de vous un ministre plus sûr, plus dévoué, plus loyal et plus capable.

On m'a écrit de Paris une nouvelle qui me ferait la plus grande peine si elle était vraie. C'est que votre Altesse aurait retiré sa confiance à Mr. Coulin ; je n'en crois rien, mais s'il en est ainsi, je la prie de la lui rendre, car je connais assez le pays pour être assuré, Prince, que vous ne pouvez jamais la donner à quelqu'un qui en soit plus digne et qui la mérite autant, par sa discrétion et sa probité. Il y aura eu sans doute quelque intrigue pour le perdre dans votre esprit. Mr. Coulin est un de ces Français jetés depuis longtemps à l'étranger, dont le caractère s'est toujours conservé pur et honorable. Il est resté pauvre quand il aurait pu, comme d'autres, s'enrichir. Votre Altesse a le cœur trop bon et trop haut placé pour briser l'existence d'un père de famille, sans motifs graves et je ne pourrai jamais supposer qu'il y en ait sur Mr. Coulin après l'avoir eu si longtemps dans mon intimité. Je lui demande donc comme une grâce personnelle de vouloir bien lui continuer votre bienveillance.

J'espère, Prince, que vous avez repris avec Mr. le Marquis de Chateaugiron les rapports de confiance qui ne peuvent jamais, comme vous le dites vous-même, cesser d'exister entre vous et le Représentant de la France. La société de Mr. de Chateaugiron, homme très instruit et aimable, doit être pour vous une grande ressource dans les moments d'isolement où je vous surprénais quelquefois ; c'est ordinairement après une petite guerre que les parties belligérantes se rapprochent et s'estiment davantage. Si elle continuait je demanderais qu'on m'envoyât signer la paix, et j'espère que vous ne me la refuseriez pas.

Je voudrais, Prince, pouvoir vous être utile à quelque chose dans ce pays des anciennes merveilles et des merveilles nouvelles. Veuillez me donner vos ordres. Je serai trop heureux de les exécuter et de vous donner ainsi une nouvelle preuve de mes sentiments dévoués et respectueux.

M. Cochelet ***

*** Voir Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, Dép. manuscrits, Archives A1. Ghîcea, Acte III, f. 393, copie.

L'ACTIVITÉ LITTÉRAIRE ET PHILANTHROPIQUE DE MIHAIL KIFALOV

PIRIN BOIADGIEV
(Silistra)

A la mémoire de Victor Papacostea

Il serait faux d'affirmer que le nom et l'œuvre de Mihail Kifalov ne soient pas connus en Roumanie, en Roumanie même davantage qu'en Bulgarie. Ce furent sa contribution au développement de l'hygiène et de la prophylaxie en Valachie de même que ses précisions concernant la terminologie médicale roumaine que les savants roumains ont surtout étudiées et discutées. Son nom est inséré dans le répertoire des médecins praticiens des Principautés roumaines¹, bien qu'on ne sache pas « s'il était médecin et s'il avait réellement pratiqué la médecine »². Et pourtant, il reste encore, dans une grande mesure, un inconnu en tant qu'écrivain, homme politique et philanthrope.

Quoiqu'il eût ajouté à son nom un toponyme « Teteveuce », en guise de titre nobiliaire, quoique la famille Kifalov eût fourni, pendant deux siècles, de nombreux intellectuels, quoiqu'il existât des traditions de famille concernant le lettré et le philanthrope Mihail Kifalov — qui n'avait jamais interrompu ses rapports avec sa ville natale — ces traditions sont erronées, non concluantes. On peut déduire sa date de naissance de son acte de décès³. Il meurt le 31 décembre 1867, à Bucarest, à l'âge de 84 ans — donc il est né en 1783. Quant à l'activité déployée avant 1825, lorsqu'il est mentionné comme fonctionnant en qualité d'interprète près le Conseil supérieur de Kichinev — on n'en peut rien affirmer avec précision. A quel moment a-t-il quitté sa terre natale, où a-t-il fait ses études — ce sont là des questions auxquelles on ne peut répondre que par des suppositions. Il avait beaucoup de raisons pour prendre en 1801, au plus tard, le chemin de l'émigration, quittant Teteven dévasté par les « Kirdjalis ».⁴ Nous ne possédons aucune source pertinente attestant qu'il aurait suivi

¹ V. Manolu, *Aportul rusesc la combaterca holerei în țara noastră în prima jumătate a sec. al XIX-lea*. (Cu privire la activitatea de popularizare a lui Mihail Chifalov). *Contribuțiuni la studiul legăturilor medicale româno-ruse* (L'apport russe à la lutte contre le choléra dans notre pays pendant la première moitié du XIX^e siècle. (Coup d'œil sur l'activité de popularisation de Mihail Kifalov). Contribution à l'étude des rapports médicaux roumano-russes). București, 1942, p. 93—103.

² V. Gomoiu, *Repertor de medici, farmaciști, veterinari (personalul sanitar din finuturile românești)*. (Répertoire des médecins, pharmaciens, vétérinaires — le personnel sanitaire des pays roumains), t. 1, Brăila, 1938, p. 225.

³ Les Archives d'État. Registres des actes d'état civil pour l'année 1868. — Décès. Com. de Bucarest, sect. Rouge, I Circ., N^o 4.

⁴ N. Žeev, *Iz istorijata na tetevenskata emigracija v Rumanija prez Vazraždanele*. (De l'histoire de l'émigration de Tétévène en Roumanie pendant la Renaissance bulgare). Teteven, Sofia, 1977, p. 42—47.

les cours de l'Académie princière de Bucarest ; il fit en tout cas ses études de base en langue hellène et le grec sera pour lui, toute sa vie durant, la langue dans laquelle il préférerait s'exprimer par écrit. En 1825 il est interprète, traduisant du et en grec, russe, roumain, bulgare et ture et il sera utilisé dans cette qualité par le Ministère des finances de la Valachie, jusqu'à sa retraite. Où a-t-il appris toutes ces langues, quelles études a-t-il fait et où — personne n'est en mesure de la préciser⁵. Une chose reste pourtant incontestable : c'est qu'il n'avait pas de formation universitaire et qu'il n'avait fréquenté aucune école de médecine. Ses pérégrinations pendant les années d'apprentissage, les pays où il a vécu, les événements auxquels il a pris part, la conjoncture politique — tout cela à la fois, a fait de lui un polyglotte, lui permettant d'embrasser le métier de traducteur. Les livres qu'il a traduits ne furent que la continuation et la réalisation sur d'autres plans, de ses obligations professionnelles et de ses convictions civiques.

Après la retraite de l'administration russe et l'avènement des princes réglementaires en avril 1834, il restera en Valachie, avec d'autres fonctionnaires russes, continuant son métier d'interprète près le département de la trésorerie, tout en conservant la citoyenneté russe⁶. Il est enregistré dans la catagraphie de 1834 dans les termes suivants : « Faubourg des négociants, 522 (n° de la maison) ... Mihalake Kifalov (bojar), bulgare. Safta, femme »⁷. En 1845 il est nommé, par décision princière, interprète pour la langue russe près le Secrétariat d'Etat, succédant à Pavel Macedonski⁸. En 1852 il possédait à Bucarest deux maisons, l'une à proximité de l'église Oțetari, l'autre sur « le pont » de Colțea où il habitait. Il louait la première maison ainsi que les deux caves et la remise située dans la cour de son logement⁹.

Ses revenus annuels, provenant des loyers montaient à 10 000 lei. Il ne faisait pas de commerce. En 1850 il touche, du fonds des céréales, une gratification de 3000 piastres et en 1851, 2200 piastres¹⁰. En 1852, il est omis, par négligence, de la liste des fonctionnaires de la trésorerie auxquels on payait des gratifications. L'erreur est rectifiée par ordre spécial et on lui reconnaît les mérites d'un « fonctionnaire qui avait déposé des efforts fructueux et un dévouement constant », rendant à l'Etat des services exceptionnels¹¹. En 1854 le peintre Gh. Tattarescu fait son portrait, la poitrine couverte de décorations, assis près d'une fenêtre qui laisse voir un coin de son jardin où il aimait se reposer à l'ombre.

⁵ Il ne figure non plus dans la liste incomplète des élèves de l'Académie Princière de Bucarest — (voir A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et Iassy et leurs professeurs*, Thessaloniki, 1972, p. 269—271), ni parmi les anciens élèves des écoles russes (voir K. A. Poglubko, *za da badat polezni na naroda si* (Pour être utiles à leur peuple) Sofia, 1976, p. 27.

⁶ Les Archives d'État, Bucarest, f. trésorerie, dos. 1487/1825, f. 1 T 2 (Communiqué par G. Petkov).

⁷ St. Romanski, *Balgarite v Vlasko i Moldova. Documenti* (Les Bulgares en Valachie et en Moldavie, Documents), Sofia, 1930 p. 554—555.

⁸ « Buletin. Gazeta Administrativă » (Bulletin. La Gazette Administrative), București, 1845, XIV, p. 213.

⁹ « Vestitorul românesc » (L'Annuaire roumain), București, 1852, n° du 19 février

¹⁰ N. Iorga, *Mărturie istorice privitoare la viața și domnia lui Știrbei-Vodă* (Témoignages historiques sur la vie et le règne du prince Stirbei). București, 1905, p. 89—90

¹¹ Les Archives d'Etat, Bucarest, trésorerie, dos. 1487/1852 f. 1, lv. 2

Lorsque Naiden Gerov vint lui rendre visite, en Mai 1846, ce fut dans ce jardin que Kifalov le reçut.

Il meurt à Bucarest, dans sa demeure de la rue de Craiova n° 18, seul, sans famille, sans héritiers.

Malgré sa modeste position sociale, il reste une personnalité marquante de l'émigration bulgare à Bucarest et même en Valachie, ayant souvent été l'initiateur de certaines actions politiques, économiques, culturelles et philanthropiques qui concrétisaient la doctrine pragmatique d'un homme politique.

Il devient écrivain et folkloriste se rendant compte que la littérature ne se limite pas à refléter la voie de la renaissance d'un peuple, mais qu'elle la marque et l'oriente. Son activité politique est attachée à quelques-unes des initiatives importantes de l'émigration bulgare du deuxième quart du XIX^e siècle — les efforts de créer des institutions bulgares à caractère politique, culturel, économique, parmi lesquelles on peut mentionner : la création d'une région autonome bulgare dans l'Empire Ottoman, la publication de journaux et de livres, la fondation de typographies et de papeteries, de librairies etc. Et entre 1854 et 1867, tous ses efforts vont converger vers le but suprême de sa vie — la fondation à Tîrnovo, en Bulgarie, d'un hôpital moderne et d'une école centrale.

En tant qu'homme politique, il traduit et fait circuler, en version bulgare, le premier document turc qui promet des droits égaux aux chrétiens de l'empire ottoman, de même qu'un ouvrage de Venelin, traitant des voies du développement de la littérature bulgare moderne ; il agit toujours en homme politique lorsqu'il traduit du russe en roumain deux livres comprenant des instructions pour combattre les épidémies du choléra qui ravageaient les Principautés roumaines, ou lorsqu'il rédige un recueil d'extraits des traités russo-turcs se rapportant à la Valachie ou à la Moldavie, de même que lorsqu'il traduit en bulgare et en grec un chapitre extrait de « L'histoire des divers peuples slaves, notamment des bulgares, croates et serbes ».

LES ÉCRITES EN ROUMAIN ET BULGARE

Ses obligations de fonctionnaire roumain, les possibilités qu'il a de publier dans des périodiques roumains, sa conscience politique, l'ont déterminé à devenir aussi un écrivain de langue roumaine. Il débute en 1833, dans « *Curierul românesc* », publiant un article de Narkit Struskan, traduit du russe, portant sur l'historique et le statut de l'église anglicane, et intitulé « Sur la dispute religieuse en Angleterre ». Un autre article, toujours traduit du russe, sur le jugement de Ponce Pilate, sera publié dans le numéro de Pâques 1847 de la gazette « *Vestitorul românesc* ». En 1852, il rédige une brochure « La description d'une méthode économique pour faire cuire les biscuits », l'offrant au département des cultes et de l'instruction en vue de sa publication¹².

Il s'impose surtout par deux ouvrages du domaine de l'hygiène et de la prophylaxie et par un autre du domaine de la diplomatie. Il traduit du russe et publie en 1842 les « Conseils contre le choléra » et en

¹² N. Žceev, *op. cit.*, p. 54.

1847 « Les nouveaux conseils contre le choléra » — édition améliorée et amplifiée du livre de 1842. Mihail Kifalov y réunit diverses recommandations et règles en vue de combattre le choléra, élaborées en Russie en 1830, 1846 et 1847. En voilà quelques appréciations portant sur les qualités scientifiques et linguistiques de la

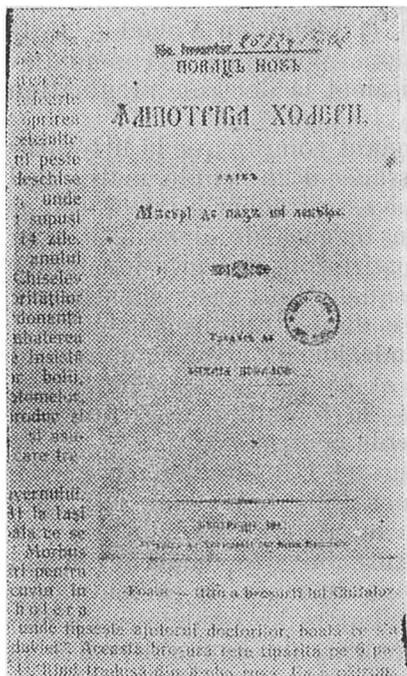


Fig. 1

brochure de Kifalov, glanées dans l'article de V. Manoliu: « Chifalov a offert aux autorités de la Valachie et de la Moldavie, ainsi qu'au grand public roumain, un instrument particulièrement utile pour ces temps-là, supérieur à beaucoup d'autres publications similaires contemporaines. Sa brochure, quoique écrite dans des buts de vulgarisation, constitue aussi un document scientifique intéressant... L'ouvrage de Chifalov occupe une place de marque dans l'histoire de l'évolution de la terminologie médicale roumaine. Mihail Chifalov semble avoir été un écrivain doué. Son style est clair et simple, son roumain est soigné... il évite de faire le pédant qui abuse d'expressions étrangères... »¹³.

L'auteur annonce la parution de la brochure dans « Vestitorul românesc »¹⁴ ainsi que dans une feuille volante envoyée aux préfatures par le département de la trésorerie afin de recruter des abonnés¹⁵.

Les intellectuels roumains se sont toujours intéressés aux documents historiques. Dans les archives des boyards on trouvait fréquemment des manifestes, des proclamations, des lois, des contrats, des accords ou conventions internationales, des traités de paix du temps des guerres russo-turques ou autrichiennes-turques des XVIII^e ou XIX^e siècles. Un seul exemple — le volume de 340 pages, rédigé par Naum Rimniceanu — qui contient, entre autres, des proclamations, des mémorandums, des lettres, des notes de voyage, des mémoires se rapportant aux événements survenus en Valachie entre 1821—1836. Dinicu Golescu a publié à Bouda, en 1826, son « Recueil des traités conclus entre l'Empire très puissant de Russie et la Sublime Porte », mais seulement ceux qui regardent les Principautés de Valachie et de Moldavie, contenant les traités conclus à partir de 1774 jusqu'à la convention d'Akkerman de 1826 et dont « notre Patrie a toujours reçu un nombre important ».

Kifalov était conscient du fait que le peuple roumain devait être tenu au courant de l'importance que ces traités, conclus comme suite des victoires obtenues sur les champs de bataille et des efforts de la diploma-

¹³ V. Manoliu, *op. cit.*, p. 97.

¹⁴ Novembre, 1847, p. 89—90.

¹⁵ Les Archives d'État, dép. de Dolj, Serv. adm. dos 59/1847 f. 16, 17, 18. Communiqué par G. Petkov.

tie, représentaient pour les Principautés Roumaines. L'ouvrage est intitulé « Recueil de traités de paix conclus entre les hautes cours ottomane et russe ainsi que divers autres documents concernant les Principautés de Valachie et de Moldavie ». Traduit en roumain par Mihail Kifalov. Bucarest. Imprimé par la typographie de Joseph Kopainig, 1850. Tous ces documents furent traduits du russe, à l'exception du traité de Balta-Liman. Ne pouvant pas se procurer, cette fois-ci, l'original russe, Kifalov a utilisé la version roumaine publiée en 1849 par Zaharia Caracalechi dans la gazette « Vestitorul românesc ».

Le livre est dédié au prince Stirbei. Dans une lettre adressée au prince il lui offre le fruit de son labeur tout comme dans l'antiquité un sujet d'Artaxerxès avait offert à celui-ci l'eau du fleuve dans le creux de ses deux mains réunies. (Il allait utiliser en 1842 la même image, dans la dédicace d'un autre de ses livres en langue bulgare). Dans l'avant-propos, Kifalov avoue avoir publié cet ouvrage à l'invitation « de nombreuses personnes haut placées de Valachie et de Moldavie, qui s'intéressent à la science » et qui désirent posséder un corpus des traités grâce auxquels ces pays « avaient acquis pas mal de privilèges » pour lesquels « ils tiennent à exprimer leur gratitude, à ces généreux gouvernements ». Le recueil comprend : 1 Le manifeste lancé par Catherine II à la suite du traité de Kutchuk-Kaïnardji et les articles 1, 16 (paragr. 1—10) et 25 de ces traités. 2 L'art. 4 du traité de Iassy, article qui introduit une nouvelle clause concernant les Principautés, reproduite aussi dans l'art. 5 du traité de Bucarest, en 1812. 3 Les pages 16—42 reproduisent in extenso les articles d'un firman émis à Constantinople en 1803 comprenant les divers droits octroyés après 1774 à la Valachie et à la Moldavie par des firmans et des traités russo-ottomans. 4 Le manifeste rédigé par Alexandre I à l'occasion de la paix de Bucarest et les art. 4 et 5 du traité. 5 La manifeste de Nicolas I après la conclusion de la convention d'Akerman en 1826, ainsi que les paragraphes 1—17. 6 Le traité de paix d'Andrinople, art. 2, 3 et 5, ainsi que l'annexe-acte des droits des Principautés, art. 1—9. 7 Le traité de Balta-Liman de 1849, art. 1—6.

À la page 10, Kifalov précise par la note 1, qu'il a choisi en premier lieu les articles et les paragraphes des traités qui renferment des dispositions fondamentales se rapportant directement aux Principautés roumaines. Le « *Hatılumaium* » de 1801 est en réalité un acte interne, mais il fut rédigé de commun accord avec l'ambassadeur russe. Kifalov a intervenu dans la traduction du traité de Balta-Liman faite par Caracalechi, à propos de « certains termes qui ont été rendus par d'autres expressions plus accessibles » mises entre parenthèses. La majorité des explications de Kifalov révèlent un très fin connaisseur du roumain *termenului (sorocului)* — au terme à l'échéance, *ispită (încercare)* — tentation (épreuve), *modificății (îndreptări)* — modifications (améliorations), *bazele (temeiurile)* — les bases (les fondements), *care vor prisustvia (se vor afla)* — qui vont se présenter (qui s'y trouveront), *autocraticești (impărătești)* — autocratiques (impériales), *marșa (cursul) treburilor* — la marche (le cours) des affaires, *o vadă (soroc) de șapte ani* — un terme (un délai) de sept ans. . .

Le recueil fut achevé d'imprimer au début de 1850. Dans « Vestitorul românesc », n° 25 du 28 mars 1850, paraît une annonce précisant

que le recueil peut être acheté dans les librairies pour la somme de « 3 sfantzi » *. Le département de l'intérieur avait envoyé la circulaire n° 8992 du 14 octobre 1849, avec la recommandation d'accorder tout le concours nécessaire en vue de rassembler des abonnements ¹⁶.

L'auteur exprime pourtant son regret de ne pas pouvoir publier la liste des abonnés étant pressé par le terme de parution du livre. En 1852 la gazette de Gh. Bariț « Foaie pentru minte, inimă și literatură » publie dans plusieurs numéros consécutifs des extraits des traités de paix russo-tures de 1774, 1791, 1803, 1812, 1826, 1829, 1849 concernant les Principautés Roumaines, textes qui avaient été puisés dans le recueil de Kifalov.

En 1900 V. A. Ureche publie le traité de paix de 1818 utilisant également le texte de Kifalov ¹⁷.

Le savant soviétique G. K. Venediktov ¹⁸ suppose que Mihail Kifalov devait être le traducteur en langue bulgare de la brochure *Instrukcija ob abjazamesjah sel skih prikazov* du général I. N. Inzov, parue en 1821 en russe, bulgare et roumain. La version bulgare n'a pas encore été trouvée. Kifalov qui était également interprète pour le roumain, près le Comité suprême de Kichinev, avait pu tout aussi bien faire la traduction roumaine.

Il entretient d'ailleurs aussi des liaisons avec les publications roumaines en tant qu'écrivain bulgare. En 1839, immédiatement après la proclamation solennelle, à Constantinople, du « hatichérf » (turb. hatt-i-chérf) de Gulhané, avec lequel commence dans l'Empire ottoman l'ère

du Tanzimath, Mihail Kifalov traduit de la gazette de Smyrne « Amalfi » la version grecque et la publie à Bucarest l'accompagnant de deux notes. La note de la page 9 traduite de la gazette de Carcalechi « Cantor de avis » se rapporte à la cérémonie de la proclamation du hatichérf.

En 1842 Kifalov publie à Bucarest une sorte de Codex Miscellanées dont le noyau était constitué par la brochure du savant russe Jurij Iv. Venelin *Les débuts de la littérature bulgare moderne*, 1838. Cette fois-ci le traducteur devient aussi co-auteur, car il ajoute au texte de Venelin de nombreux commentaires, et interpollations. Nous nous arrêtons à ceux qui ont un rapport plus ou moins direct avec les Roumains, la culture et la société

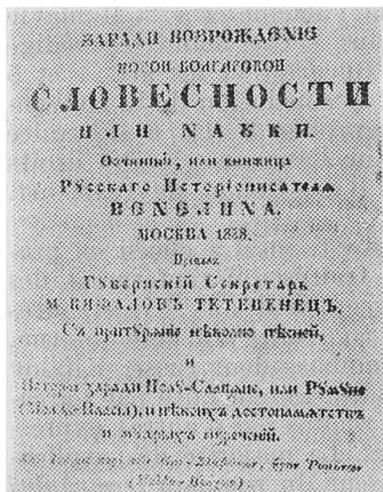


Fig. 2

* sfantz — ancienne monnaie d'argent valant 45 centimes.

¹⁶ Les Archives d'État, dep. de Dolj, dos. 35/1849, f. 59 Communiqué par G. Petkov.

¹⁷ V. A. Ureche, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains) t. XI. București; 1900, p. 938—940.

¹⁸ G. K. Venediktov, *Voprost normalizacii Bolgarskogo literaturnogo jazika v načals XIX* (Le problème de la normalisation de la langue littéraire bulgare au début du XIX^e siècle dans *Slavnskoe i Balkanskoe jazikoznanie*, Moskva, 1979, p. 253—254 et note 30).

roumaines. Juste au verso de la page du titre il a inséré quatre phrases (deux aphorismes et deux proverbes). Le premier proverbe « Sku-pij človek gubi, a nerodivij (NEHARNIJ) tica povecc », n'est que la traduction du proverbe roumain « Leneșul mai mult aleargă, scumpul mai mult păgubește » (qui trop lésine mal profite). Le fait même qu'il essaie d'expliquer entre parenthèses le terme assez peu indiqué pour rendre la notion de « paresseux » prouve qu'il s'agit d'une traduction. Dans la note de la page 48 Kifalov propose aux hommes d'affaires bulgares, une entreprise en même temps lucrative et patriotique, celle de créer, « en Bulgarie ou en Valachie où cela n'existait pas encore » une manufacture de papier.

Dans le titre même du livre, Kifalov précise que l'ouvrage comprend aussi « L'histoire des Roumains (Moldo-Valaques) ». En effet, il traduit en bulgare et en grec le chapitre 10 du I^{er} tome de l'œuvre de Jovan Raić *Istorija raznih slovenskih narodov...* Petersburg, 1795. Etant donné que Raić confondait les ancêtres des Roumains d'aujourd'hui, les Gètes, avec les Goths qui, à leur tour, selon la méthode philologique de l'historiographie slave de ces temps-là¹⁹ étaient des Slaves, les Roumains étaient considérés, eux-aussi, à moitié Slaves. Mais l'idée de l'unité ethnique des Roumains des diverses contrées avait toujours été attachée à la conscience de leur origine latine commune. Cette traduction était donc inutile, saugrenue même. C'est pourquoi I. Heliade Rădulescu dans « Curierul românesc » de 1842, page 352, col. II, après l'annonce publiée par Kifalov concernant la parution du livre, précise dans son commentaire de la rubrique littéraire que le terme de « demislaves » n'a pas été inventé par Kifalov, mais qu'il appartient à Raić. Gh. Bariț reproduit dans « Foaia pentru minte, inimă și literatură » la note de Heliade en la commentant : « Les Roumains doivent éviter le risque d'une confusion, faisant la distinction entre religion et nationalité ».

À la page 148-149 le traducteur donne des détails sur Trajan et la conquête de la Dacie, pris dans Venelin *Drevnie i minešnie bolgare*, V. 1. pag. 106. À la fin de la traduction de Raić il note que par suite des traités de 1774 et 1829, les Principautés roumaines « jouissent aujourd'hui de l'âge d'or ».

Le livre se termine par un florilège de 5 pages qui nous révèle aussi les dons de versificateur de Mihail Kifalov. Il y traduit une inscription en six vers, gravée sur la fontaine du lion, bâtie par Al. Moruzi dans la cour du Monastère de Golia à Iassy, au début du XIX^e siècle. L'original grec de la poésie a été publié par V. A. Ureche²⁰.

Pour mieux nous rendre compte des rapports de Kifalov avec ses contemporains, nous considérons intéressant de regarder de plus près la liste des abonnés. En tête de la liste se trouvent quelques personnalités du haut clergé. Comme d'habitude, le premier qui figure sur cette liste c'est l'archimandrite Gavril Petrovici de Vratza, supérieur du couvent de Bistritza, avec ses 10 abonnements à tous les livres bulgares édités pendant la cinquième décennie. Suit l'archimandrite Policarp (Cancov), supérieur du couvent de Rimnic, bulgare de la ville d'Hellene, candidat

¹⁹ N. Robinson, *Slavjanskaja istoriografija i Paisij Hilendaiski* (L'historiographie slave et Paisij de Chilandar), Moskva, 1963

²⁰ V. A. Ureche, *ibidem*, p. 68, nota 2.

pour le poste d'évêque²¹. Voilà encore quelques personnalités appartenant à la haute et à la petite noblesse. En tête, le ministre de la justice, Al. Nenciulescu, « fils du bulgare Constantin, homme de confiance des Văcărești »²². Ensuite le ministre des cultes, Constantin Soutzo, devenu en 1850 ministre des finances²³. Le commandant Pavel Makedonski (lui-même interprète pour la langue russe, donc collègue), avec son frère Dimitrie, capitaine des formations balkaniques de l'armée de Tudor Vladimirescu, originaires de Bulgarie²⁴. Le « sluger » * Ștefan Hadji Ioanov et son frère Simeon nés en terre turque. Le trésorier Andrei Deșov, né en 1786, figure sous le nom d'Andreï Teodorov Deșov comme abonné à « Vascobsta geografija za decata » d'Ivan Bogoev (Bogorov). Comme participant au complot de Vasil Vileov, il sera condamné aux travaux forcés dans les salines de Telega²⁵. Le pitar ** Gheorghî Balanov est surnommé « Le dévoué à son peuple » lorsqu'il sera abonné au « Mesecoslov ili kalendar večnij », 1840. Le « pitar » Vasiliî Eleher, originaire de Cernavoda, figure parmi ceux qui avaient signé, en 1828 la nomination d'Aleksandăr Pavlović Neković comme « député du peuple bulgare » près le quartier général de l'armée russe d'opération pendant la guerre russo-turque (1828—1829)²⁶. Donc la majorité des abonnés à l'ouvrage de Kifalov ce sont des Bulgares qui continuent à entretenir des rapports avec les chefs spirituels de l'émigration bulgare de Valachie.

L'ŒUVRE PHILANTHROPIQUE

Les rapports de Kifalov avec la société et les officiels roumains se révèlent de manière éloquentة surtout dans son œuvre philanthropique et celle de fondateur d'établissements de bienfaisance.

Kifalov a fait preuve de beaucoup d'initiative, par écrit, par l'action, par des actes de donation, par la mise en train de l'organisation de certaines institutions économiques, sociales, sanitaires, commerciales, industrielles et culturelles, d'utilité publique, mises au service de l'émigration bulgare de la Valachie, ainsi que de ses compatriotes de l'Empire Ottoman ou des concitoyens de sa ville natale. Nous ne trouvons pas nécessaire de les énumérer tous ici. En tout cas, l'histoire la plus longue, le chemin le plus difficile vers le succès, la tentative la plus retentissante visant de jeter les bases d'une nouvelle œuvre philanthropique — notoire également par la publicité faite par lui-même afin de la rendre populaire — ce fut la fondation de l'hôpital et de l'école centrale de Tirnovo, en Bulgarie.

* intendant général de l'armée

** titre de noblesse

²¹ Patriarh Kiril, *Episkop Polikarp Patarski*, « Godisnik na Duhovnata Akademia » (Annuaire de l'Académie de Théologie), Sofia, 1964, p. 3—38

²² M. Romanescu, *Contribuții la cunoașterea lui Tudor Vladimirescu* (Contributions à la connaissance de Tudor Vladimirescu), « Balcama », V, Bucarest, 1943, p. 13.

²³ O. G. Iecea, *Familiiile boieresti române* (Les familles aristocratiques roumaines), București, 1899, p. 138.

²⁴ A. Marino, *Viața lui Al. Macedonski* (La vie de Al. Macedonski), București, 1966, p. 11.

²⁵ C. N. Velchi, *Mișcările revoluționare de la Brăila din 1841—1843* (Les mouvements révolutionnaires de Braila pendant les années 1841—1843), București, 1958, p. 61, 110, 116, 121.

²⁶ St. Romanski, *op. cit.*, p. 40—43.

Pour la première fois, Kifalov manifestait son intention d'ouvrir un hôpital moderne en Bulgarie, dans une note de sous-sol à la traduction commentée du livre de Venclin, de 1842. A la page 47 il écrit : « ... pourtant jusqu'à présent je n'ai pas entendu qu'il existât quelque part en Bulgarie un hôpital. — Oh ! quelle chose épatante cela aurait été ! »

Au début de 1855 il rend publics les résultats de sa longue méditation et de sa documentation juridique concernant l'acte constitutif d'une fondation ayant pour objectif l'ouverture d'un hôpital à Tîrnovo : *Dusetzapoved a zaveštanie za Tarnovskata v Balgarija bolnica na Gubernskijot sekretar Mihail Kifalov Tetevenec* (Ordre spirituel avec testament concernant l'hôpital de Tîrnovo en Bulgarie), Bucarest, 1855, 32 p., texte en bulgare et en grec sur deux colonnes. « L'ordre spirituel » est en réalité une sorte de testament, adressé au métropolite et aux notables de Tîrnovo, de même qu'à tout le peuple bulgare. Suit une procuration, conférant aux frères Mustakov et à d'autres Bulgares de Bucarest la tâche d'exécuteurs testamentaires ; des lettres y sont jointes, adressées au consulat général russe de Bucarest et au métropolite de la « Hongrovlachie » (Valachie) avec prière de veiller à l'exécution à la lettre de son testament ; le dernier document portant le titre « testament », est de fait, le règlement de fonctionnement du futur hôpital « Cosma et Damien » de Tîrnovo. Tous les documents portent la date du 5 janvier 1855.

La fortune immobilière de Kifalov se composait de deux maisons et de deux magasins qui rapportaient un revenu annuel de 10 000 lei. Après sa mort, ses biens immobilières devaient être vendus, à l'exception des livres et de son portrait qui allaient être envoyés à Tîrnovo. Il laissait un légat de 1 000 lei à l'hôpital « Filantropia » de Bucarest. Les documents de propriété foncière devaient être confiés au consulat russe de Bucarest qui allait prendre soin de l'administration des immeubles par un salarié. Le revenu net annuel devait être divisé en dix parts distribuées de la manière suivante : 7 parts à l'hôpital, 2 parts à l'école de Tîrnovo et une part à l'école de Teteven.

Le testament était rédigé en trois exemplaires en original, l'un restant à Kifalov, un autre déposé au consulat russe et le troisième à l'école de Tîrnovo jusqu'à la fondation de l'hôpital. Le testament avait été imprimé en 3 000 exemplaires qui devaient être expédiés à diverses adresses de « personnes charitables » en Turquie, Autriche, Russie, Valachie, Moldavie, Grèce, Serbie.

En 1857 Kifalov envoie 2 000 exemplaires de son testament à Hristo Popovič de Svišov, pour être diffusés dans toute la Bulgarie, en vue d'une souscription. La gazette « Carigradski vestnik » publie intégralement ces documents dans les n^{os} 373, 374 du mois d'avril 1858.

Le 18 juillet 1859 lors d'une réunion de l'assemblée générale de la communauté bulgare de Bucarest, fut constituée « L'Éphorie bulgare de Bucarest pour l'hôpital Cosma et Damian et l'école St. Cyrille de Tîrnovo, Bulgarie », les éphores étant Hristofor Mustakov, le dr. G. Atanasovici, le dr. P. Protici, G. Vasiliadi ²⁷.

²⁷ Archives historiques bulgares, Narodna Biblioteka Kiril i Metodij, Sofia, fond Dobrodetelna družina, II B, 9278/3. Ce fonds sera mentionné ci-dessous : BIA : NBKM f. DD.

Peu de temps après les élections, Kifalov publie les statuts des deux établissements qui allaient être fondés à Tîrnovo. L'hôpital était destiné aux malades sans distinction de nationalité ou de confession. Les meilleurs élèves de l'école centrale devaient être aidés à continuer leurs études en Europe moyennant des bourses accordées par l'Éphorie. Les éphores devaient être, eux-mêmes, donateurs ; ils devaient ammasser des subsides, construire et entretenir les bâtiments destinés à l'école et à l'hôpital. Dès que le dépôt aurait atteint le chiffre de 1 000 ducats d'or, il était permis de prélever sur le capital pour couvrir les frais de construction.

En 1863 Kifalov publie à Bucarest une nouvelle brochure en bulgare et grec, *Izved za bolnica* (Plan pour un hôpital), comprenant aussi une lettre adressée aux dirigeants de la communauté bulgare de Tîrnovo avec des dispositions concernant l'administration de l'hôpital.

En septembre 1859, les éphores adressent une missive au prince Al. I. Cuza, lui sollicitant une aide bénévole de la part de l'État roumain pour la fondation d'un hôpital et d'une école centrale à Tîrnovo. De son côté, Kifalov lui avait envoyé, lui-aussi, une requête qui fut avisée favorablement par le monarque. Le 23 octobre 1859, le Conseil administratif de Roumanie, tenant compte des rapports commerciaux entre le peuple bulgare et l'État roumain et considérant comme une obligation morale la contribution à l'essor matériel et intellectuel du peuple bulgare, offre une fois pour toutes, à cette fondation une aide de 10 000 lei, pris sur la Caisse centrale des couvents. Signent Ioan Ghica, I. Bălăceanu, G. Crețulescu, I. Cornescu, Al. Goleșcu, Const. Steriade. Le ministre des Cultes et de l'instruction A. G. Goleșcu, envoie un rapport au monarque, qui l'approuve le 2 novembre 1859²⁸. Il annonce ensuite à Mihail Kifalov la solution favorable de sa demande, lui écrivant : « En tenant compte des anciennes liaisons politiques de la Roumanie avec le peuple bulgare et en appréciant l'importance de ces liaisons, nous nous considérons engagés envers notre ancien allié, le peuple bulgare, vu son état politique inférieur, de l'aider à entretenir ses établissements de bienfaisance et d'enseignement²⁹. Et, en effet, dans le budget du Ministère des Cultes et de l'instruction publique pour l'année 1860, sous le paragraphe « Aides accordées aux monastères et aux églises » on prévoit la somme de 10 000 lei pour l'hôpital et l'école de Tîrnovo. Il paraît qu'en 1861 l'éphorie ait entrepris d'autres démarches auprès du gouvernement, de sorte qu'à partir de 1862, la subvention accordée « une fois pour toutes », se transforme en subvention permanente, payée régulièrement en 1862, 1863 et 1864, un ordre de paiement étant émis aussi pour 1865. Il faut souligner que, durant ces années, le gouvernement roumain n'accordait pas de subventions à l'extérieur que pour les chapelles roumaines de Leipzig et de Paris, pour l'église St. Nicolas de Brașov, et en 1864, à peine, pour l'école du monastère roumain du Mont Athos, de même que pour un cours de langue et littérature roumaine à Turin.

²⁸ Dokumenti iz arhivata na Balgarskata dobrodetelna družina v Bukurest (Documents des Archives de la Société philanthropique bulgare de Bucarest) « Učilišten pregled » (Revue scolaire), Sofia, 1907, XII, n° III, p. 243—244.

²⁹ L. Dorosiev, *Našite klasni, sredni i specialni učilišta predi Osvoboždenieto* (Nos écoles secondaires et spéciales avant la libération), Sofia, 1925, p. 38.

Le gouvernement roumain a manifesté, par conséquent, non seulement de la sollicitude et de la générosité envers ces initiatives socio-culturelles bulgares, mais aussi beaucoup de patience et de maîtrise de soi. Car, transformer une aide accordée une fois pour toutes, en aide permanente envers une institution encore inexistente, représente l'expression d'une confiance et d'un désir de rendre service peu communs. Entre temps, le 16 juillet 1860, à la place de Hristofor Muskalov, décédé, fut élu président de l'éphorie, Hristo Gheorghiev et, à partir de 1862, la « Dobrodetelna družina » (La société de bienfaisance) ayant pris l'éphorie sous sa tutelle, se substituait à la communauté bulgare de Bucarest. Pourtant, rien n'avait été fait pour atteindre les objectifs escomptés par l'éphorie. Et ce qui plus est, aucun éphore n'avait versé la moindre petite somme d'argent pour les établissements qui devaient être fondés à Tirnovo. Seul Mihail Kifalov avait offert de ses modestes revenus, une somme initiale de 4800 lei et deux négociants bucarestois Silvester Penov et Kosma Trickov firent des donations postumes léguées par testament.

C'est pour cette raison que le docteur Carol Davilla fut très intrigué lorsque, s'intéressant auprès d'un étudiant bulgare de l'état de l'hôpital de Tirnovo, reçut la réponse que là-bas il n'y avait aucune sorte d'hôpital. D'autre part, Georgi Rakovski, indigné par l'inertie et l'absence totale du sens de la responsabilité de la part des anciens de la « Dobrodetelna družina » qui contrôlaient ou plutôt freinaient l'activité de l'éphorie, a adressé, lui aussi, le 13 juillet 1865 une lettre au Dr. Davilla, à propos de la situation scandaleuse des fonds alloués par le gouvernement roumain pour la construction et l'entretien de l'hôpital³⁰. Alerté, le Ministère des Finances envoie le mandat de 10 000 lei représentant la subvention pour l'année 1865, mais en l'accompagnant de la mention expresse : « Information sera fournie en ce qui concerne l'emploi de l'argent ». Dans la brochure que l'éphorie se voit tenue de publier à peine en 1870, en roumain et en bulgare, sous le titre : « I° Les statuts de l'éphorie bulgare de Bucarest. II° Les comptes pour les années 1861—1870 », il est mentionné par erreur que « la subvention du gouvernement pour l'année 1865 n'a pas été versée » (p. 8), et sur les deux pages suivantes (10—11) il est marqué en majuscules : « N.B. Depuis 1865 le gouvernement roumain a supprimé la subvention annuelle de 10 000 lei qui avait été versée à l'éphorie jusqu'en 1864 inclusivement. Le mandat pour l'année 1865, quoique délivré par l'Etat roumain n'a pas été acquitté par le Ministère des Finances, la subvention ayant cessé; le mandat non payé se trouve en possession de l'Ephorie ». La direction de l'Ephorie, en réalité celle de la Soc. « Dobrodetelna družina » fait preuve de mauvaise foi. Le mandat se trouve,

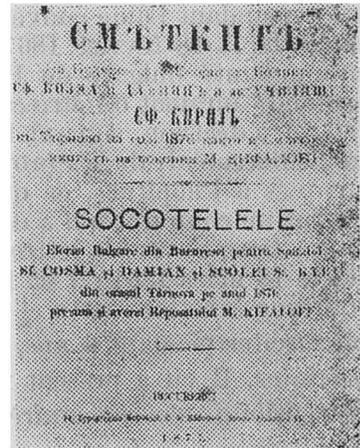


Fig. 3

³⁰ Arhiv. G. S. Rakovski, vol II, Sofia, 1970, p. 102—104.

en effet, dans son archive mais il y est précisé qu'Avram Gheorghiu ne pourra toucher la somme qu'à la condition de préciser ce qu'on avait fait des sommes encaissées les années précédentes³¹. Le Ministère des Cultes et de l'instruction publique a exigé des comptes par écrit de même que des explications concernant le sort et l'usage de la subvention de 40 000 lei versée par le gouvernement roumain pour la fondation et l'entretien de l'école et de l'hôpital de Tirnovo, inexistants pour le moment. L'Éphorie a fourni les informations demandées, à peine le 28 mai 1866 communiquant simplement qu'on avait ammassé la somme de 50 104 lei³², ces documents n'existent pourtant pas dans les archives de l'éphorie. En réalité, l'éphorie avait été active seulement du temps de son premier président, Hristofor Mustakov, lequel malgré tout, ne lui avait légué, même par testament, aucune somme d'argent.

Pour pouvoir combler, du moins partiellement, la perte de la subvention de l'Etat roumain, Mihail Kifalov tente une action de grande envergure parmi la population bulgare de la capitale, grâce à l'amabilité du maire de Bucarest, C. I. Iliescu. Cette action est relatée dans la brochure publiée en 1866 « Correspondance de bienfaisance ou actes de fondation, d'un hôpital et d'une école centrale dans la ville de Tirnovo en Bulgarie » contenant : 1 — la lettre adressée au maire du municipe de Bucarest. 2 — La lettre du 14 janvier 1866 vers les maires des secteurs de la Capitale, les invitant à ramasser des donations pour les fondations de Kifalov. 3 — La lettre du maire vers Kifalov. 4 — La lettre de remerciement de Kifalov pour le concours accordé. Le résultat de cette action se concrétise seulement dans la somme de 3 000 lei, versée par le municipe de Bucarest.

L'attitude du gouvernement roumain envers l'indolence des éphores était pleinement justifiée, mais elle n'a pas eu le don de les déterminer à être plus expéditifs, à faire tout leur possible pour que les fondations de Kifalov ouvrent leurs portes. Et même quelque chose de plus. Lorsque les épithropes de Tirnovo, qui dépendaient de l'éphorie de Bucarest, l'ont mise en face du fait accompli, inaugurant, le 2 janvier 1867 l'hôpital et lui demandant l'aide convenue, l'éphorie les a refusés. Lors d'une réunion tenue le 11/18 février 1867 en présence de l'assistance nombreuse de la communauté bulgare de Bucarest, l'éphorie impose son point de vue : les fonds auraient dû être capitalisés. Kifalov lui-même est obligé d'accepter cette décision, signant le premier le procès-verbal³³, Il offre pourtant immédiatement, de ses propres revenus la somme de 1600 lei, « pour être envoyés à l'hôpital », ce que l'éphorie ne fera que le 9 décembre 1867. Ce fut un coup dur qui a déterminé la fermeture de l'hôpital. Révélatrice, en ce sens, s'avère la lettre que G. Zamfirov adressée de Bucarest à Rakovski le 18 mars 1861 : « M. Kifalov est très affligé que cette œuvre pieuse continue à rester inerte et il ne comprend pas comment cet exemple n'a pu susciter pendant 6 ans, plus de générosité dans les cœurs de ses compatriotes. Il vit à présent retiré, pour ne pas éveiller par sa présence la susceptibilité de ses confrères bulgares. Car il est chagriné que les uns,

³¹ BIA. NBKM, fond Dobrodetelna družina, II B, 9287/124.

³² Arhiv. G. S. Rakovski, vol. II, Sofia, 1970, p. 105, note.

³³ BIA. NBKM, fonds Dobrodetelna družina, II B, 9278/50—51.

par jalousie satanique l'ont qualifié de fou, d'autres l'injurient et d'autres le réprimandent »³⁴.

Peu de temps après, Kifalov meurt, le cœur gros d'amertume.

Ce n'est pas le cas d'insister davantage sur la destinée nonenviable de cette fondation qui s'est épuisée en détournements de fonds et spéculations bancaires. Sa liquidation s'opère le 11 mars 1886, lorsque Evlogi Georgiev envoie au gouvernement bulgare, par la Banque Nationale de Bulgarie, des dons roumains de trésor en valeur de 229 300 leva, sans que l'éphorie eût fait la moindre tentative de faciliter la création de l'école et de l'hôpital.³⁵ C'est pourquoi il n'est pas étonnant que l'Ephorie de la fondation Kifalov soit devenue une cible permanente pour les feuilletons, les caricatures, les couplets satyriques des gazettes de Ljuben Karavelov et de Hristo Botev. Pourtant c'est toujours Karavelov qui a publié le plus bel éloge à la personnalité et à l'œuvre philanthropique de Mihail Kifalov. Une dernière injustice fut faite à cet homme de larges vues humanitaires, lors du centenaire de la fondation de l'hôpital de Tîrnovo, en 1967, lorsqu'on a mentionné seulement le nom... d'un de ses exécuteurs testamentaires.

³⁴ Arhiv G.S. Rakovski, III, Sofia, 1966, p. 298—299.

³⁵ BIA, NBKM, fonds Dobrodetelna družina, II B, 9287/181, 182, 185, 189.

UN RECUEIL D'APOPHTEGMES GRECS DÉDIÉ À CONSTANTIN BRANCOVAN, VOÏVODE DE VALACHIE

MHIAH. CARATAȘU

Érudit, polyglotte, encyclopédiste, Jean Comnène devait léguer à la postérité quantité d'écrits, surtout des traductions, mais aussi quelques œuvres originales. La plupart de ces écrits sont restés en manuscrit, seuls quelques-uns ayant été imprimés. Son principal ouvrage, le plus connu, par ailleurs, est le Guide du St. Mont Athos¹, imprimé par Anthime d'Ibère à Snagov en 1701². L'ouvrage s'avère d'une parfaite utilité pour les pèlerins qui se proposent de visiter les monastères du Mont Athos, ce qui explique son grand succès : il fut traduit dans plusieurs langues et même Bernard Monfaucon, le fondateur de la paléographie grecque, en a donné une version latine, en le faisant figurer dans sa *Palaeographia graeca*, parue à Paris en 1708³.

L'érudit a collaboré avec le Stolnic Constantin Cantacuzène, lors de l'édition à Padoue en 1700 de la première carte de la Valachie⁴. Deux années plus tard, en 1702, il traduit du grec ancien en néogrec l'ouvrage de Théophilacte, archevêque de Bulgarie, « Explication des quatre Évangiles »⁵, qu'il dédie au voïvode Constantin Brancovan. L'ouvrage est resté en manuscrit jusqu'à présent. Plusieurs manuscrits avec les traductions de Jean Comnène d'après des œuvres célèbres font partie des collections manuscrites de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Par exemple, les manuscrits grecs n^{os} 204 et 531 comporte la traduction en grec moderne de *l'Imitatio Christi*, l'œuvre fameuse de Thomas à Kempis⁶. Enfin, le iatrophilosophe Jean Comnène a écrit également des épigrammes, des élégies, des encomions, des épigrammes funéraires dédiés à ses divers protecteurs, sans parler aussi de la riche correspondance qu'il a entretenue avec les différents savants du temps.

Mais auprès des cours princières roumaines ce sont surtout ses écrits parénétiqes et ses maximes et sentences qui ont joui d'une large diffusion, étant particulièrement appréciés. Ces écrits servirent à l'instruction des

¹ Börje Knös, *L'histoire de la littérature néo-grecque*, Uppsala 1962, p. 467 (προσκουνητά-ριον...).

² *Bibliografia veche românească*, vol. 1, p. 273—275, no 81.

³ Bernard de Montfaucon, *Palaeographia graeca*, Paris, 1708, p. 433—509 (Liber Septimus, Descriptio Montis Atho).

⁴ Antonmaria dell'Chiario, *Storia delle moderne rivoluzioni della Vallachia* (éd. N. Iorga), Bucarest, 1914.

⁵ N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor*, p. 204 ; Victor Papacostea, *Manuscripte grecești din arhive străine* ... p. 279.

⁶ Demostene Russo, *Studii și critice*, p. 107 ; C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești*, Bucarest, 1909, p. 185.

enfants princiers, tout en faisant aussi les délices des intellectuels amateurs de lecture et assoiffés de sagesse⁷. Citons en ce sens, à titre d'exemple, le fait que Sebsatos Kiménite, enseignant et directeur de l'Académie princière de Bucarest, s'est occupé de traduire en néogrec les Chapitres parénétiqes d'Agapet, qu'il dédia au prince Constantin Brancovan. Il écrivait dans sa dédicace : ces écrits sont « plus précieux que l'or, l'argent ou les pierreries, car par leur truchement les souverains apprennent quelle est leur véritable mission et s'instruisent comment conduire les destinées de leur pays, conformément à ces préceptes ». Ajoutons encore que cette œuvre d'Agapet a connu une large diffusion aussi bien en Occident que dans le Sud-Est de l'Europe, étant traduite en latin, français, roumain, vieux-slave et néogrec⁸.

Un autre ouvrage de Jean Comnène demeuré en manuscrit est son recueil d'apophthèmes dédié au prince Brancovan. Suivant le lettré César Daponte, dans son Catalogue historique, Jean Comnène a traduit en grec vulgaire une série de maximes formulées par des rois, des généraux, des philosophes et des rhéteurs, qu'il a dédié à Constantin Brancovan le prince de Valachie en 1697⁹. Deux manuscrits grecs des collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (mss. gr. 1044 et 1421) comportent ces maximes. Le premier de ces deux manuscrits est incomplet, lui manquant un certain nombre de feuilles du début, de la fin et de son milieu. Il est daté du XVIII^e siècle et compte 81 feuilles de 17 × 11 cm. Originaire de l'église Bărboiu de Iași, il a été offert à l'Académie Roumaine par D. A. Stourza¹⁰.

Le présent exposé se propose de donner un aperçu du manuscrit grec 1421, conservé en entier. Il débute par la préface dédicatoire adressée au prince Constantin Brancovan. Le manuscrit représente une copie faite au cours de la première moitié du XVIII^e siècle. C'est un ouvrage de 204 feuilles de 15 × 10 cm., avec une reliure ancienne en carton, aux coins et au dos recouvert de cuir. Il a été acheté le 27 juillet 1956, à Lucian Enescu. Le texte est écrit à l'encre noire. Sur sa feuille de titre (f. 1), on peut lire : *Recueil d'apophthèmes, sentences et conseils des rois, généraux, philosophes et rhéteurs, dédié au très pieux prince et seigneur de toute l'Hongrovalachie le sire prince Constantin Brancovan, extraits de divers livres grecs par Jean Comnène, le plus insignifiant entre les docteurs, se trouvant à Bucarest, en l'an de la rédemption . . .* (et, ajouté, après coup, par une autre main : 1775 mars 15). (fig. 1)

Vient, ensuite, la préface dédicatoire (ff. 2—7^v) (fig. 2), puis la liste, suivant un ordre alphabétique, des rois, généraux, philosophes et rhéteurs chez lesquels ces maximes ont été recueillies (ff. 8—13) (fig. 3 a-e) et, en fin de compte, le texte proprement-dit (ff. 14—197^v). Celui-ci se divise comme suit : a) Apophthèmes des rois et généraux très utiles pour la vie (ff. 14—120^v) ; b) Apophthèmes laconiques (ff. 120^v—132^v) etc. Apophthèmes des philosophes et rhéteurs fort utiles (132^v—197^v). Les feuilles

⁷ Alexandru Duțu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971.

⁸ Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Iassy et leurs professeurs*, Thessalonique, 1974, p. 164—165.

⁹ Constantin Erbiceanu, *Cronicarii greci*, Bucarest, 1888, p. 111.

¹⁰ Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești*, t. II, Bucarest, 1940, p. 180.

1^v, 13^v, 198—204^r sont blanches, alors que la feuille 204^r comporte des comptes d'argent.

Dans sa préface dédicatoire, l'érudit iatrophilosophe fait l'éloge des vertus et de la noblesse du prince, dont il rappelle l'ascendance impériale (par sa mère). En même temps, il exprime sa profonde gratitude pour l'aide que le prince lui a accordé dans différentes circonstances, ainsi que pour les bienfaits de toute sorte prodigués aux lettrés de la cour avec lesquels le voïvode s'entretenait sur des questions philosophiques et culturelles témoignant de sa compétence. L'écrivain exalte la sagesse du prince dans le gouvernement de son pays où, par ces temps si durs, règne néanmoins la paix et la sécurité: grâce à la générosité de ce seigneur éclairé maints établissements culturels y ont été fondés, des écoles ainsi que des typographiques pour l'impression des livres roumains et dans des langues étrangères. Bucarest, la capitale du pays est devenu de la sorte une nouvelle Athènes et le prince, par ses entreprises culturelles l'a emporté sur le très savant roi de l'Égypte, Ptolémée, le voïvode de Valachie étant considéré en ces temps si néfastes pour son peuple comme un nouveau Constantin le Grand. C'est pourquoi, poursuit-il « j'ai souhaité vous offrir un modeste don à titre de gratitude et de reconnaissance, en pensant qu'il convient de faire don au prince de ce recueil de maximes ».

Ensuite, l'écrivain explique sa méthode de travail: « J'ai réalisé un petit recueil des divers livres grecs, des mots, des sentences, d'apophèmes, de paradigmes, de conseils propres à une bonne administration, politiques, stratégiques et philosophiques de quelques hommes illustres (rois, généraux, princes, philosophes et rhéteurs), très nécessaires et utiles, traduits dans la langue grecque vulgaire afin d'être compris et en vue de l'utilité générale. Ils sont importants, pleins de sagesse et il convient qu'ils soient entendus et lus par le voïvode ». Pour finir, le lettré ajoute « Je présente à Votre Altesse et la prie d'agréer ce trop modeste don de ma part, de même que le roi Xerxès jadis a accepté une goutte d'eau de la part du pauvre homme, compte tenu non tant de la modestie du don offert que de la valeur qu'il comporte et de la reconnaissance de celui qui le présente ». Cette dédicace s'achève par les souhaits de bonne santé adressés au prince et à sa famille, les vœux de l'auteur pour un règne paisible et de longue durée, pour le bonheur du Pays. Vient ensuite la signature: « Jean Comnène, le plus insignifiant des docteurs ».

Il résulte des recherches effectuées, que nous avons affaire à un manuscrit inédit. Sa publication serait à souhaiter, car il s'agit d'un intéressant recueil de maximes. L'intérêt de l'ouvrage est d'autant plus grand qu'il a été dédié au grand prince roumain par un lettré grec, qui, aussi bien de par sa formation intellectuelle, que de par son activité culturelle développée dans les Principautés danubiennes appartient dans une égale mesure à la culture roumaine.

UN JEUNE BULGARE—BOURSIER DE L'ÉTAT ROUMAIN—DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE

GH. PĂRNUȚĂ

Parmi les écoles qui, au fil des années, ont reçu une aide de la part de la Valachie on peut mentionner aussi celles de Bulgarie. Cette généreuse aide a été matérialisée sous diverses formes parmi lesquelles : subventions annuelles accordées pour la construction, la réparation ou l'entretien des locaux scolaires, paye des enseignants et l'impression — en Valachie — des premiers manuels scolaires en langue bulgare. On connaît les subventions accordées aux écoles de Arnăuțchioi (actuellement Arbanasi près de Tîrnovo), Dragoichioi, Pivatile et Tîrnovo¹. On sait aussi que l'un des premiers livres de lecture bulgares, notamment : *Învățătură la casă-niile ce se citesc peste tot anul* (Commentaire aux prêches à lire durant toute l'année) a été imprimé à Rimnic en 1808 et traduit par Sofronie de Vrața, réfugié en Valachie; ce livre était traduit afin d'être compris par « le bas peuple bulgare ». De même le premier Abécédaire en langue bulgare a été imprimé — par les soins de l'érudit bulgare Petru Beron — à Brașov, en 1824².

Une autre forme d'aide fut celle de la formation — gratuite — dans les écoles roumaines (Les Académies princières de Bucarest et de Iassy, l'École de St.-Georges l'Ancien et celle du monastère Văcărești de Bucarest) de bien des jeunes bulgares, d'un bon nombre d'enseignants dont l'enseignement bulgare avait besoin³. Certains d'entre eux venaient dans

¹ Voir : Arhivele Statului, București (Les Archives de l'État, Bucarest), ms. 7, f. 269 : ms. 26, f. 205 : ms. 47, f. 254 ; ms. 77, f. 270 ; voir aussi : Gh. Părnăuță, *Documents concernant les aides accordées par les Pays Roumains aux écoles grecques de l'étranger*, RESEE, \ 11, 1969, n° 4.

² Virgil Molin, *Cărți școlare tipărite în Țările Românești pentru popoarele învecinate : strbi, bulgari și greci*, (Manuels scolaires imprimés dans les Principautés Danubiennes, destinés aux peuples voisins : Serbes, Bulgares et Grecs) in : *Contribuții la istoria învățămîntului românesc*, București, Editura didactică și pedagogică, 1970, p. 24.

³ Voici quelques noms d'élèves de Bulgarie qui ont fait leurs études dans les écoles des Principautés Roumaines et les localités d'où ils proviennent : d'*Arvanitohori* (Casambas Grigore, Dimitric et Gheorghiu Atanasie); de *Filipopol* (Gheorghiadis Atanasie, Grigore, fils de l'échançon Gheorghe, Hristodulos et Iancu Gheorghic); de *Gabrovo* (Mustacof Hristu); de *Kotel* (Beron Petru et Ibagi Krimcev Anton), de *Rușcuk* (Kyriachidis Teodor, Nicolau Vasile, Savas Marinov et Vaschidovici E.); de *Samakov* (Hristovici Nicolae); de *Silistra* (Gheorghe et Pavlovici Partenie) de *Siștov* (Constantin Alexie, Hagi Ivanovici Hristofor, Ioanu Paraschevas et Pavlovici Hristache); de *Tirnova* (Panait Rasiadis, Panaiot Ioanidis et Piccolo Nicolae); de *Zagora*, (Baniaca Alexandru, Constantinidis Hristodulos, Dimitric, fils de Nicolae, Gheorghe, fils de Ioan et Ioanu Rigas); de *Stara Zagora* (Atanasie, Hristidis, Milnea et Hristidis Sivu); de *Vidin* (Hristofor Hagi Iancovici). Provenus d'autres localités de Bulgarie : Atanasie Ivanov,

notre pays pour connaître les nouvelles méthodes d'enseigner ou pour parachever leurs études. Ainsi Neofit de Rila est envoyé à Bucarest pour étudier la méthode lancastérienne qu'il allait introduire dans l'école de Gabrovo⁴. C'est toujours dans notre pays que Petru Beron a pris connaissance de cette méthode qu'il présente en détail dans la préface de son *Abécédaire* de 1824⁵.

Dans les écoles de Bucarest (surtout celles de St. Georges l'Ancien et Sf. Sava), beaucoup d'enseignants bulgares des écoles de Rusciuk, Șiștov, Vidin, Gabrovo, Filipopol, Sliven, Stara Zagora, Kotel, Tîrnovo, Arbanasi sont venus pour se perfectionner, afin de reprendre ensuite leur activité dans leur propres écoles⁶.

Dans le présent travail nous allons nous occuper du jeune bulgare *Panait Rasiadis* de Tîrnovo, qui a fait ses études en tant que boursier de notre État au Collège de Sf. Sava de Bucarest, pendant la quatrième décennie du XIX^e siècle.

La généreuse aide accordée par la Valachie en vue de sa formation résulte de la requête qu'il a adressée au Conseil d'Administration des Écoles à la fin de ses études, au cours de l'année scolaire 1839—1840, sollicitant la somme d'argent nécessaire lui permettant de rentrer à Tîrnovo. « Il y a cinq années, grâce à la haute protection de Son Altesse Sérénissime, j'ai été moi aussi reçu parmi les écoliers boursiers de l'École Nationale de Sf. Sava pour bénéficier des enseignements dispensés dans cette école », écrit-il. Après avoir exprimé sa reconnaissance pour la « paternelle sollicitude », il prie le Conseil d'Administration des Écoles de lui accorder « la permission » de rentrer dans son pays et de lui « faciliter » le retour comme bon il le jugera.

C'est ici, au Collège de Sf. Sava, qu'il a été formé comme enseignant. Dans ce but, il s'était donné la peine de se montrer digne de « la confiance de ses compatriotes » qui l'attendaient pour qu'il assure les cours de l'école et pour qu'il enseigne aux jeunes de Tîrnovo les connaissances acquises à Bucarest⁷.

Pour qu'il puisse rentrer dans son pays, le Conseil d'Administration des Écoles a proposé au prince régnant de lui accorder la somme de vingt-deux pièces d'or⁸. Par l'ordonnance N^o 387 du 7 juillet 1840, le prince Alexandru Dimitrie Ghica a ajouté aux vingt-deux pièces d'or proposées

Coloni Mihail, Mustacov Ghiță, Mustacov Nichifor, Mustacov Nicolae, Nicolahi, Popovici Andronaki, Popovici Raino, Radu Nicolac, Vogoridi Stefan. (Voir : C. Velichi, *Influențe românești și contribuția emigrației bulgare din Țara Românească la începutul școlii moderne din Bulgaria* (Influences roumaines et contribution de l'émigration bulgare de la Valachie au début de l'enseignement moderne de Bulgarie) in : « Revista de pedagogie », 1963, n^o 3, p. 57—71 ; voir aussi Ariadna Camariano-Cioran, *Academile domnești din București și Iași* (Les Académies princières de Bucarest et de Jassy), București, Editura Academiei 1971, p. 215—223.

⁴ C. Velichi, *op. cit.* p. 58.

⁵ *Bibliografia românească veche*, (La bibliographie roumaine ancienne) IV : București 1944, p. 311.

⁶ Ariadna Camariano-Cioran, *Op. cit.* p. 263.

⁷ Arhivele Statului, București (Les Archives de l'État, Bucarest), M., C. I. P. dbss. 3403/1840, f. 1 (voir l'annexe 1).

⁸ *Ibid.*, f. 2.

encore quinze pièces pour « l'achat de livres » et « de ce qui lui était nécessaire à l'exercice de sa profession »⁹.

Il faut mentionner qu'avant son départ pour Tîrnovo, des habitants de la ville d'Alexandria avaient rencontré Panait Rasiadis et lui avaient demandé d'être professeur à l'école de leur ville, où l'on étudiait aussi la langue bulgare. Mais lui, il les a refusés¹⁰. Ceux-ci ont essayé alors de le retenir comme professeur, en adressant, dès le 2 avril 1840, une requête en ce sens au Prince. Dans leur requête ceux-ci démontrent que « cherchant un jeune homme instruit ayant une bonne éducation » pour « l'école de la ville d'Alexandria », leur choix est tombé sur Panait Rasiadis de Tîrnovo qui « est protégé par Son Altesse même et que grâce à Sa bienveillance il fait ses études dans le Collège de Sf. Sava ». Ils sollicitaient au Prince « de permettre au susnommé (Rasiadis) de répondre au désir des habitants » de cette ville¹¹. Le Prince soumet la requête « à l'étude du Conseil d'Administration des Écoles », qui, certainement, a tenu compte, en tout premier lieu, de la décision de Panait Rasiadis qui désirait appliquer dans l'école de sa ville natale — Tîrnovo — les connaissances acquises à Bucarest.

La présence de ce jeune bulgare, boursier à Bucarest, et l'aide qui lui a été accordée pour ouvrir l'école de Tîrnovo, constituent encore un témoignage de l'aide accordée par la Valachie au développement de l'enseignement de Bulgarie. Il faut mentionner que cette généreuse aide accordée aux pays voisins a continué aussi plus tard. Ainsi, le 12 juin 1861, le Conseil d'Administration de l'école bulgare confirmait avoir reçu la somme de dix mille lei, somme donnée par le gouvernement roumain pour l'hôpital et « l'École Centrale de Bulgarie » de Tîrnovo¹². Ceci prouve que l'ancien boursier de l'État roumain au Collège de Sf. Sava de Bucarest — Panait Rasiadis — avait réussi à faire de l'école de Tîrnovo un vrai centre de l'enseignement bulgare.

ANNEXE 1

Au Très Honoré Conseil d'Administration des Ecoles Nationales

Voilà déjà cinq années depuis que, grâce à la bonté et à la bienveillance de Son Altesse Sérénissime, j'ai été placé comme élève boursier à l'école nationale de Sfintul Sava afin de bénéficier des enseignements dispensés dans cette école

Reconnaissant de la bonté de Son Altesse Sérénissime, je me suis donné la peine de me rendre digne de la confiance de mes compatriotes en profitant de mon mieux de l'enseignement dispensé dans ce collège. Maintenant, rappelé par mes compatriotes pour ouvrir une école dans mon pays, je désire de tout mon cœur de me rendre digne de leur confiance et de faire part aux jeunes de mon pays natal des enseignements acquis.

⁹ *Ibid.* (Annexes 2 et 3).

¹⁰ C. Velichi, *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850)*, București, Editura Academiei, 1970, p. 123

¹¹ Arhivele Statului, București (Les Archives de l'État, Bucarest), M. C.I.P., doss. 3403/, 1840, f. 4; voir aussi C. Velichi, *România și renașterea bulgară (La Roumanie et la renaissance bulgare)*, București, Editura științifică și enciclopedică, 1980, p. 123.

¹² Arhivele Statului, București (Les Archives de l'État Bucarest) M.C.I.P., doss. 414/ 1861, f.1.

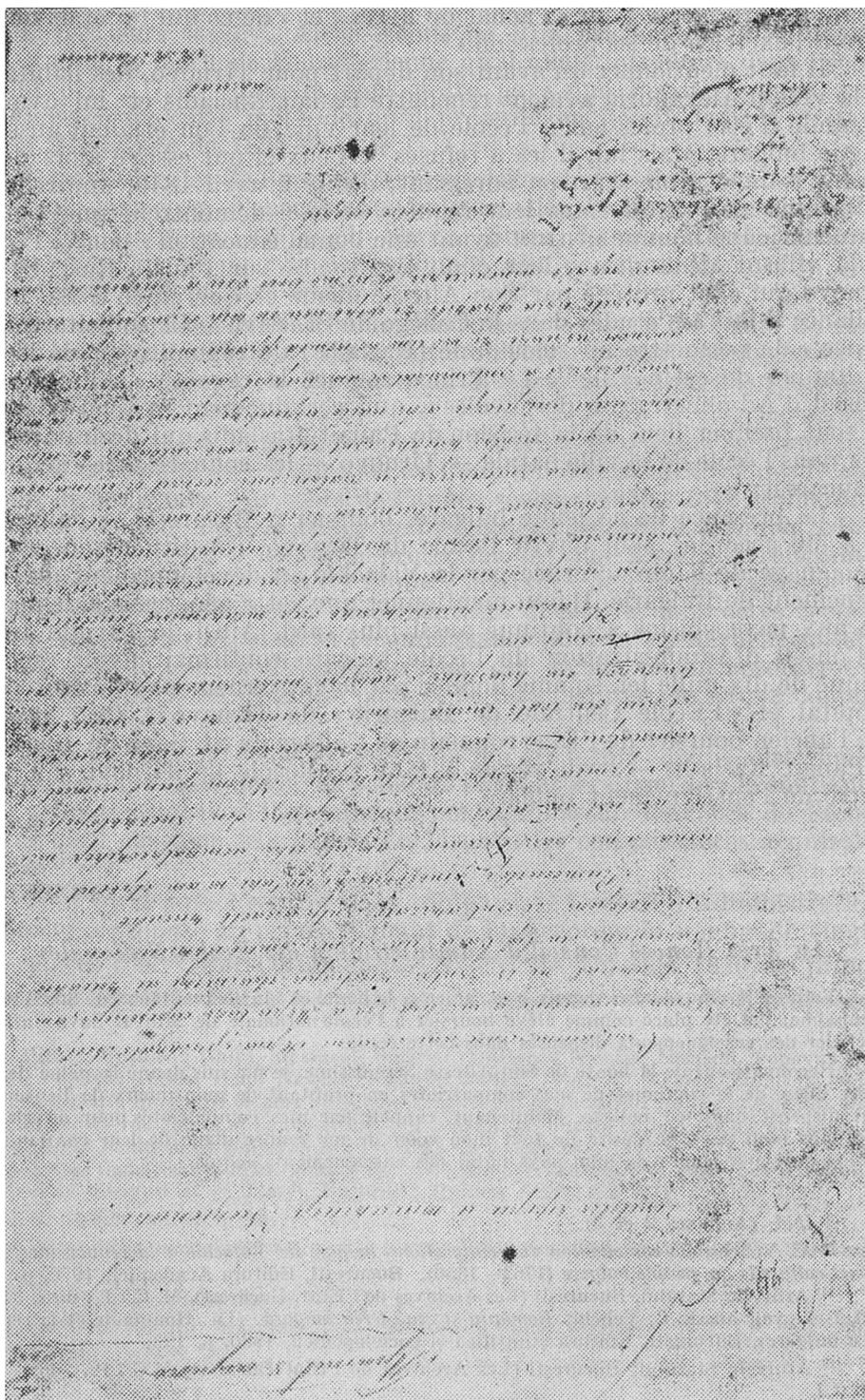


Fig. 1

Profondément reconnaissant, je remercie le Très Honoré Conseil pour la protection qu'il m'a accordée et grâce à laquelle j'ai pu parfaire mes études

Je le prie humblement de permettre et de faciliter — comme il le jugera bon — mon retour dans mon pays. Je suis obligé de rentrer dans mon pays non seulement pour répondre à l'appel qu'on m'a adressé d'ouvrir une école, mais aussi pour des raisons de famille parce que — pour mon malheur — je viens de perdre mes deux parents et je crains que mes frères, qui sont très jeunes et sans protection aucune, ne deviennent la proie de malheur si je ne me charge pas de leur éducation.

Très humblement et profondément reconnaissant
au Très Honoré Conseil d'administration
ss. P. P. Rasiadis

(Résolution): Qu'on lui accorde vingt-deux pièces d'or, pour les frais de voyage et qu'on en fasse un rapport à Son Altesse le Prince.

ss Mihai Ghica
P. Poenaru

N° 293

Reçu le 8 avril 1840

ANNEXE 2

Secrétariat d'État
Année 1840, mois de juin 12
N° 917 Bucarest

Au Très Honoré Conseil d'Administration des Écoles

En soumettant à Son Altesse Sérénissime le Prince, le rapport du Très Honoré Conseil d'Administration portant le N° 343, concernant la décision d'accorder à Dimitrie (sic) Rasiad de Tirnovo, qui a été placé au pensionnat du collège « Sfintul Sava », une aide de vingt-deux pièces d'or sur Casa Școalelor (la Caisse des Écoles) pour couvrir les frais de voyage — parce que celui-ci désire rentrer dans son pays et qu'il n'en a pas les moyens matériels, Son Altesse Sérénissime, par le décret N° 387 qu'il a bien voulu donner, a enjoint au Département des Affaires Ecclésiastiques de lui remettre ces vingt-deux pièces d'or pour couvrir les frais de voyage et de lui accorder encore quinze pièces d'or pour l'achat de livres et de ce qui lui est nécessaire à l'exercice de sa profession. Ce dont le Secrétariat d'État ne manquera pas d'informer le Très Honoré Conseil d'Administration.

Secrétaire d'État
s.s Constandin Cantacuzino
Chef de section
ss C. Petrescu

Le Conseil d'Administration
des Écoles Nationales

À

Son Altesse Sérénissime le Prince

Panaït Rasiad de Tirnovo, étant placé au pensionnat du Collège à partir de la fin de l'année 1833 a suivi les cours avec assiduité et a eu une bonne conduite. Maintenant, le sus-nommé désire retourner dans son pays, et étant donné qu'il n'a pas l'argent nécessaire pour couvrir les frais de son voyage, le Conseil d'administration des Écoles a décidé de lui accorder, comme aide, une somme de vingt-deux pièces d'or impériales.

Le Conseil d'Administration soumet cette haute décision à Votre Altesse Sérénissime afin que, si Votre Altesse la trouve juste, Elle ordonne au Conseil d'administration de lui donner suite.

ss. N. Iliescu

N° 342, mai 25, année 1840

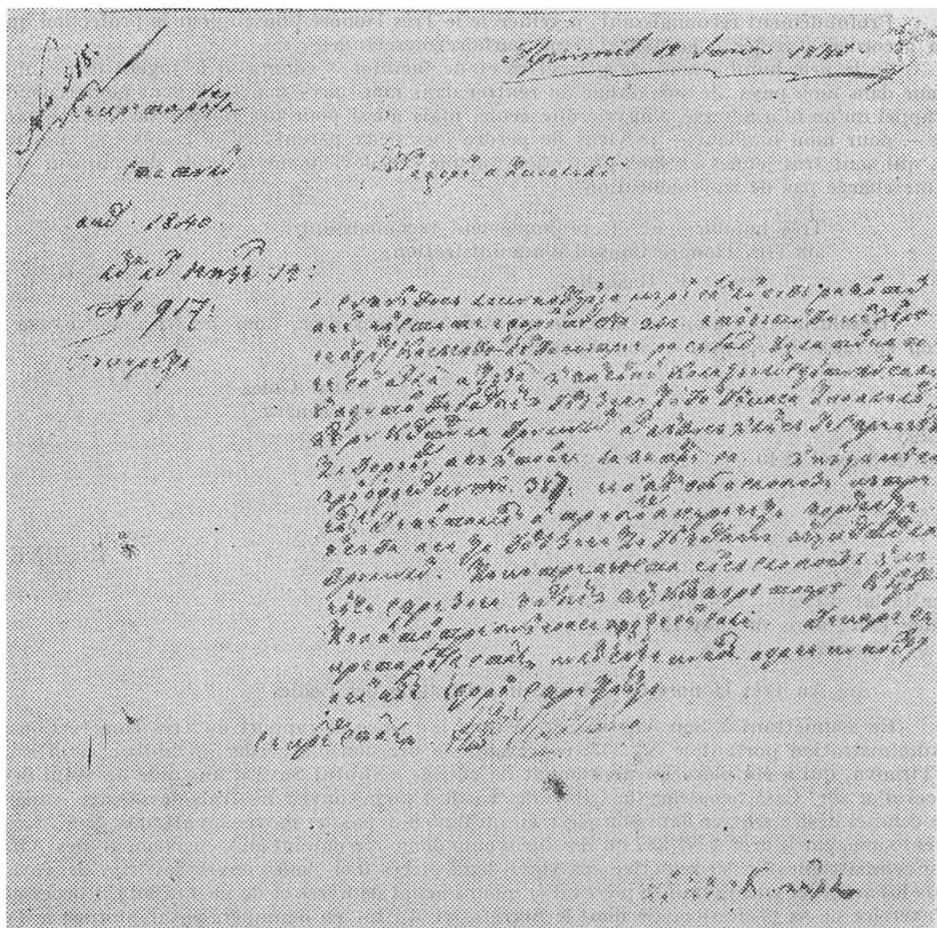


Fig. 2

ANNEXE 3

Nous, Alexandru Dimitrie Ghica voïvode, par le grâce de Dieu prince de Toute la Valachie

Au

Département des Affaires Ecclésiastiques

Vu le rapport qui m'a été présenté par le Conseil d'Administration des Écoles sous le N° 342, par lequel on Nous informe que Panait Rasiadis de Tirnovo, placé comme pensionnaire au Collège de St. Sava à partir de la fin de l'année 1833, a suivi jusqu'à présent les cours avec assiduité, et que désirant maintenant retourner dans son pays, mais n'en ayant pas les moyens nécessaires, le Conseil d'Administration des Écoles a décidé d'accorder au susnommé une aide de vingt-deux pièces d'or impériales,

Nous ordonnons :

De donner au susnommé ces vingt-deux pièces d'or pour les frais du voyage et d'y ajouter encore quinze pièces d'or pour l'achat de livres et de ce qui lui est nécessaire à l'exercice de sa profession.

DES VALAQUES AU SERVICE DE BYZANCE?

A propos de l'utilisation du mot κομέντον aux X^e et XI^e sièclesN. OIKONOMIDÈS
(Μοντιλί)

La présente note a des ambitions limitées. Son but est de montrer que le mot κομέντον que des historiens byzantins attribuent tantôt aux Russes, tantôt aux Petchénègues, a toutes les chances d'être, en fait, un mot néolatin venant des Roumains du Bas Danube. Je sais que par ce biais je touche à un problème très vaste, qui dépasse de beaucoup mes forces et ma compétence¹. Je tâcherai donc de m'en tenir aux textes qui sont d'ailleurs connus et étudiés par des grands savants².

Le premier texte provient de Léon le Diacre. En décrivant les opérations de l'empereur Jean Tziniskès autour de Dristra (Silistra) en 971, l'historien rapporte que le prince russe Svjatoslav, pressé par les événements, réunit un conseil de ses grands, « ce qui, en leur langue, se dit komenton » : βουλήν ὁ Σφενδοσλάβος τῶν ἀρίστων ἐλάθιζεν ἦν καὶ κομέντον τῆ σφετέρᾳ διαλέκτῳ φασίν³. Léon le Diacre ne connaissait certainement pas le russe. S'il a choisi d'attribuer à cette langue un mot que par ailleurs il pouvait comprendre, ce fut sans doute parce que cette attribution venait de sa source.

Le second texte vient de l'histoire de Jean Skylitzès qui écrivait un bon siècle après Léon. Il y est question d'événements de l'année 1018 ou 1049. Constantin IX Monomaque avait levé une armée parmi les Petchénègues qu'il avait installés dans la région de Sofia un an plus tôt, pour les expédier contre les Turcs d'Orient. Mais, une fois en Asie Mineure, ces nouveaux soldats ont changé d'avis ; ils se sont arrêtés au milieu de la route et ont tenu conseil, « ce qu'ils appellent komenton » : καὶ σά τες ἐπὶ τῆς ὁδοῦ συμβουλήν προετίθεσαν ἥτις παρ'αυτοῖς κομέντον ὠνόμασται.⁴ Ici aussi nous avons un auteur qui attribue à une langue qu'il ignore, le petchéneque, un terme dont il connaît la signification. Ici aussi cette attribution pourrait venir de ses sources.

Le rapprochement entre ces deux textes a déjà été fait depuis longtemps. Dans son étude citée, Gy. Moravcsik recense les opinions déjà exprimées au sujet de la signification et de l'étymologie du mot *komenton* : il écarta facilement tout rapprochement avec le russe ou avec le tuc que

¹ Un aperçu récent de la question : D. Dvoichenko-Markov, *The Valachs : the Iustinian Slavic Population of Eastern Europe*, *Byzantion* 54 (1984) 508-26.

² L'étude la plus globale de la question est celle de Gy. Moravcsik, *κομέντον — Pečenežskoe ili russkoe slovo?*, *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 1 (1951) 227-233, réimprimé dans le volume *Studia Byzantina* (Amsterdam, 1967) 275-282.

³ Léon le Diacre, éd. Bonn, 150, I, 21-22.

⁴ Ioannis Scylitzae, *Synopsis Historiarum*, ed. I. Thurn (Berlin-New York, 1973) 460.

parlaient les Petchénègues ; il rejeta tout rapprochement avec le roumain ; et il proposa que c'était là le terme latin *conventus* qui avait pénétré le vocabulaire administratif byzantin et que les deux auteurs ont utilisé afin de mieux spécifier, dans les deux cas, qu'il s'agissait d'un conseil de très haut niveau, semblable aux conseils de la couronne. La théorie paraît attrayante, d'autant plus que le mot *komenton* provient certainement du latin *conventus*. Mais elle présente aussi des difficultés majeures.

1. Le mot *conventus* avec la signification de « conseil » apparaît avec une variété de formes dans plusieurs textes byzantins jusqu'au 8^e siècle. Moravesik y ajoute d'autres plus tardifs, mais qui ont une valeur probatoire très limitée. En remontant dans le temps on peut citer ce qui suit. Le terme apparaît deux fois dans le Livre des Cérémonies de Constantin VII Prophyrogénète (mort en 959) mais dans des passages qui reproduisent des procès verbaux de cérémonies de 491 et de 527⁵ Nicolas Mystikos l'utilisa aussi dans une lettre qu'il adressa à Syméon de Bulgarie en 913, mais avec le sens de « traité » ou « arrangement »⁶. Dans la Chronique de Théophane le Confesseur, écrite au début du 9^e siècle, le terme apparaît deux fois ; une première par rapport à des événements qui ont eu lieu en Perse au 6^e siècle⁷ et une deuxième dans la description d'un conseil tenu par les grands de la Bulgarie, sans doute à Pliska, au milieu du 8^e siècle, afin de régler un problème de succession au trône : *κομβέντων ποιήσαντες οἱ Βούλγαροι*⁸.

Voici les textes. Le mot *conventus* me semble tomber en désuétude à Byzance. Sans doute sa signification était encore comprise mais je vois difficilement comment des auteurs de l'extrême fin du 10^e et du 11^e siècles auraient senti le besoin de l'ajouter afin de mieux expliquer un terme pourtant courant à leur époque.

D'autre part, il y a quelques mots modernes : le roumain *cuvînt*, l'albanais *kuvent*, le grec *κομβέντα* signifient tous « parole » et proviennent sans aucun doute du latin *conventus*. Je ne me sens point compétent pour dire si nous avons ici trois évolutions parallèles qui ont abouti à des résultats proches ou si il y a une influence exercée d'une langue moderne sur l'autre. Ce qui me semble cependant digne d'être noté c'est que le roumain, seule langue néolatine parmi les trois, a le plus de chances d'avoir développé une telle forme⁹ et que le mot *κομβέντα* apparaît pour la première fois au 15^e siècle dans la chronique des Tocco, écrité à Jannina, donc dans une région où l'influence du valaque ou de l'albanais sur le grec est très possible¹⁰.

⁵ Constantini Porphyrogeniti, *De Cerimoniis aulae byzantinae*, éd. Bonn, 1422, 1. 10—11 et 433, l. 5.

⁶ Nicholas I, Patriarch of Constantinople, *Letters*, éd R. Jenkins et L. Westerink (Washington D.C., 1973), n° 6, l. 30. Le terme est traduit en anglais par « convention » et est interprété dans l'index (p. 606) comme désignant un « tribute paid to the Bulgarian by the Empire ». Je suis plutôt enclin à y voir un accord concernant les échanges commerciaux entre les deux pays. Alkmene Stauridou-Zaphraka, « Η σημασία της λέξης «κομβέντων» σέ επιστολή του Νικολάου Μυστικού », *Ελληνικά* 30 (1977—78) 150—152, préfère y voir une rencontre entre les ambassadeurs des deux pays.

⁷ Theophanis, *Chronographia*, éd. C. De Boor, I (Leipzig, 1883), 170. l. 8—12.

⁸ *Ibid.*, 433, l. 18.

⁹ Cf. G. Ivănescu, *Istoria limbii Române* (Iasi, 1980), 249.

¹⁰ E. Kriaras, *Λεξικό της Μεσαιωνικής Έλληνικής Δημόδους Γραμματείας* (1100—1669), vol. 8 (Thessalonica, 1982), 311.

2. La théorie Moravesik explique mal pourquoi les deux auteurs, qui écrivaient indépendamment l'un de l'autre, ont attribué, on ne peut plus explicitement, le mot *komenton* à une langue étrangère. Moravesik évoque « un procédé bien connu des auteurs byzantins... qui consiste à employer, au lieu des termes propres aux peuples étrangers, les termes byzantins correspondants qui sont susceptibles d'en fournir la traduction ». Comme exemple il cite : (a) Un auteur anonyme du 15^e s. qui affirme que le sultan Bajazid I^{er} était appelé « l'éclair » (*ἀστραπή*)¹¹ — mais cet auteur traduit tout simplement un terme ture (*Yıldırım*) sans point attribuer cette traduction à une langue autre que le grec. Et (b) un passage où Constantin VII Porphyrogénète explique comment les empereurs byzantins doivent toujours refuser toute demande des barbares exigeant qu'on leur cède une couronne byzantine ; la phrase « les couronnes, que vous (c'est-à-dire les barbares) appelez *kamelaukia* » (*τὰ στέμματα, ἅπερ ὑμεῖς κάμελαύκια λέγετε*)¹² concerne des barbares non spécifiés ; par conséquent il n'est point question d'attribuer ce terme byzantin à qui que ce soit. Je comprends que dans cette phrase, Constantin prévoit que les barbares ignoreront le terme savant désignant la couronne (*στέμμα*) et utiliseront à sa place le terme populaire. Ce texte aussi n'a rien de comparable avec ceux de Léon le Diacre et de Jean Skylitzès, où le mot *komenton* est explicitement attribué à la langue russe et à la langue petchénegue.

L'hypothèse que je veux proposer est fondée sur la remarque que les deux textes qui nous préoccupent (et dans le texte de Théophane mentionné à la note 8) il est question du mot *konventon* dans un milieu lié à la vallée du Bas Danube : sans trop insister sur le cas des Bulgares à Pliska, où le texte est moins explicite, nous rappellerons que les Russes de Svjatoslav se trouvaient à Silistria et que les Petchénègues de Skylitzès, bien qu'en expédition militaire en Asie Mineure, provenaient de la région de Sofia et, surtout, avaient pendant très longtemps habité dans le territoire de la Roumanie actuelle. C'est bien ce territoire, situé au nord du Danube, entre la Hongrie et le Dniepr, qu'ils occupaient au dire de Skylitzès, avant qu'ils ne traversent en Bulgarie au tout début de 1047¹³. Ils avaient pris ce territoire après avoir chassé ses anciens habitants, qui étaient faibles ; c'est ce qu'écrivait Mauropous en 1047¹⁴. Ils avaient probablement chassé toute autorité politique des autochtones. Mais ils n'ont quand même pas chassé toute la population, avec laquelle ils ont sans doute dû se mélanger. Autrement dit, il n'y aurait rien de surprenant si il y avait des Valaques mélangés dans l'armée petchénegue dont parle Skylitzès, d'autant plus que la présence de tels Valaques sur la rive droite du Danube, en Bulgarie et dans le reste de la péninsule balkanique est bien connue : on n'a qu'à se rappeler le rôle capital joué par les Valaques dans la création du deuxième empire bulgare.

¹¹ Sp. Lampros, *Παλαιολογία και Πελοποννησιακά*, III (Athens, 1926), 158, l. 23—24.

¹² Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*, éd. G. Moravesik — R. Jenkins I, (Washington D.C., 1967) ch. 13, l. 28—29, 34.

¹³ Ioannis Scylitzae, *loc. cit.*, 455.

¹⁴ P. de Lagarde, *Iohannis Euchaitorum metropolitae quae in codice Vaticano graeco 676 supersunt* (Göttingen, 1882) 144 : τὴν χώραν ἐκ ληστείας ἐκτίσαντο ἦν κατώκουν ἐς δεῦρο, ἀσθενεστέρους ὄντας τοὺς ἄνωθεν οἰκήτορας ἐξελάσαντες.

Elle est aussi fondée sur le fait que dans tous ces cas il est question de conseils tenus par des ennemis ou des rebelles. D'où les Byzantins avaient-ils reçu leurs renseignements concernant la tenue de ces conseils, les discussions et les décisions qui y ont été prises? Sans doute d'espions qu'ils avaient dans le camp adverse.

Je postule donc que les espions en question étaient des Valaques, peuple conquis mais avec lequel l'empire pouvait maintenir des contacts grâce à sa flotte. Ces Valaques auraient utilisé le mot *komenton* avec un sens technique; ces informations, reprises dans les rapports des militaires byzantins, qui, eux, ignoraient le mot archaisant *conventus* et ses dérivés, ont été mal interprétées; les auteurs des rapports auraient, tout naturellement, considéré *komenton* comme un terme technique de l'ennemi. Et ce malentendu aurait été repris tel quel par les historiens byzantins.

CĂTĂLINA VELCULESCU, *Cărți populare și cultură românească* (Livres populaires et culture roumaine), București, Editura Minerva, 1984, 219 p.

C'est un trait particulier de Cătălina Velculescu que cette tendance de pénétrer en profondeur le thème choisi, de scruter la mentalité d'une époque révolue, comme si elle était toute proche, d'éviter enfin les chemins déjà battus, les résultats acquis et les formules toutes faites.

Dans une brève introduction — qui est une prise de position — l'auteur établit le point de départ de cet ouvrage, en citant le spécialiste roumain en la matière que fut Nicolae Cartojan et « douze siècles auparavant Jean Damascène », car tous les deux suggéraient « l'étroite connexion existant entre la littérature ancienne populaire, le folklore, l'iconographie religieuse et notre art populaire ».

Si dans ce livre la démarche marque un pas en avant, cela s'explique, en premier lieu, par ce renouvellement de la méthode de travail. À l'inédit des sources s'ajoute donc l'inédit de l'optique, ainsi que le montrent, dès le début, les titres des trois chapitres. Il s'agit d'une permanente confrontation comparatiste entre les différents domaines de la vie sociale et culturelle : *Art plastique et livres populaires* d'abord, *Littérature écrite et culture orale* ensuite, *Une sociologie du public*, en dernier lieu.

Arrêtons-nous au premier chapitre pour constater la nouveauté de cette connexion érudite, qui trahit non seulement la familiarité de l'auteur avec la tradition manuscrite de la culture roumaine, mais aussi ses connaissances en peinture murale. Cătălina Velculescu poursuit dans un cadre comparatiste qui dépasse la zone sud-est européenne — en prenant également ses repères dans la civilisation de l'Europe occidentale et nordique — la circulation des symboles (du « spirituels unicorns » surtout), leur évolution vers l'allégorie et la narration, les différences de mentalité qu'elles reflètent. Les textes des livres populaires enrichissant l'univers des images », ou bien la migration des scènes peintes de l'intérieur des églises vers leurs murs extérieurs, ne sont que quelques exemples illustrant cette méthode.

Le II^e chapitre — *Entre la littérature écrite et la culture orale* — établit l'existence de sources populaires dans les écrits d'Antonio de Guevara, Neagoe Basarab, Gavril Protul, Dimitrie Cantemir. Un paragraphe est consacré à la mentalité rurale, telle qu'elle peut être définie par rapport à la culture écrite, ce rapport ne signifiant pas un conflit, puisque la mentalité rurale agit sur la formation des érudits. Sans accepter l'idée d'une « influence du folklore » sur la culture écrite, l'auteur considère cette dernière comme étant *structurée* d'après les lois de l'oralité — idée argumentée par des exemples convaincants. Un autre paragraphe, s'occupant du monde des copistes, nous dévoile des recherches en cours de l'auteur.

Certes, pour cette zone sud-est européenne marquée par le souvenir de Byzance, le destin d'un recueil byzantin de littérature (*le Prologue*) est des plus intéressants. C. Velculescu lui accorde d'ailleurs — pour l'Orient — la valeur que les *Gesta Romanorum* ont eue pour l'Occident, poursuivant leur itinéraire jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, sur tout le territoire roumain. C'est même une nouvelle preuve de l'unité spirituelle des Roumains que l'auteur voit dans le rayonnement de ces textes narratifs (« qui ont longuement nourri les lectures du Sud-Est et de l'Est de l'Europe ») dans tous les pays roumains. En ce qui concerne la circulation manuscrite de *Varlaam et Ioasaf* en Transylvanie, C. Velculescu indique les différentes étapes qui marquent cette circulation et la manière dont les copistes font le choix de leurs textes. Un dernier paragraphe de ce chapitre présente l'une des plus anciennes et complètes variantes du *Physiologos*, que la littérature de spécialité n'avait pas enregistrée jusqu'ici. Il s'agit d'un manuel de symbolique très répandu au Moyen-Age, dont le contenu est reproduit dans les annexes du livre.

Le III^e et dernier chapitre s'attaque à *Une sociologie du public*, domaine auquel l'auteur, en collaboration avec Victor George Velculescu a donné, chez nous, un statut scientifique. La question des « prénumérants » cesse d'être un simple indice pour devenir — grâce à la méthode quantitative employée — une convaincante analyse régionale et sociale des lecteurs, sur une quarantaine de livres de la première moitié du XIX^e siècle. Même si les « prénumérants » ne représentent pas la totalité des lecteurs d'une région, à une certaine époque ou d'une certaine couche sociale, en les comparant aux prénumérants des livres grecs, bulgares et serbes, ils donnent une image de ce que fut l'évolution du public de lecteurs dans cette zone. Bien entendu,

c'est surtout à la montée de la bourgeoisie que les résultats de cette enquête nous font penser, mais de manière plus nuancée et avec des précisions territoriales dont l'inédit est indiscutable.

Enfin, tenant à souligner le rôle décisif que peut avoir un livre ou un auteur, pour changer à un moment donné tout un complexe socio-culturel, C. Velculescu s'arrête « au cas particulier » d'un livre populaire : l'*Érotocrite*. C'est surtout sa contribution à l'éclosion de la littérature sentimentale qui est notée. Un évident changement de mentalité pousse le copiste à remplacer les hagiographies par des vers lyriques, les manuscrits roumains de l'*Érotocrite* circulant parmi les bourgeois, les fonctionnaires et les petits boyards. Pour la version néo-grecque de Dionisie Fotino, le cercle des lecteurs est différent, trahissant une préférence de langue plutôt que du contenu. Si la première traduction abrégée, du XVIII^e siècle, était due à un moine, le texte étant inclus dans des manuscrits miscellanés de textes hagiographiques, historiques, sapientiaux, etc., au début du XIX^e siècle, l'évolution du goût pour cette littérature sentimentale (dont l'honorabilité était mise en cause), a déterminé les prénumérateurs qui faisaient partie du clergé de garder leur anonymat sur les listes de l'*Érotocrite*.

Il serait difficile de parler de conclusions générales dans le domaine spécial qui forme l'objet de ce livre. L'auteur se garde bien d'en formuler, se résumant à des conclusions partielles où à un « état actuel des recherches » pour chacun des aspects étudiés.

Qu'il s'agisse de la circulation des symboles ou des thèmes, d'une certaine osmose entre la littérature populaire et la littérature écrite ou encore des exigences nouvelles d'un public de lecteurs en train de se constituer, nous avons là les résultats de longues et compétentes recherches. Suggestifs et fertiles, ces résultats s'imposent et marquent une étape précieuse dans l'étude des livres populaires et de leurs lecteurs.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

Fontes Minores VI herausgegeben von DIETER SIMON (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte. Band 11), Löwenklau Gesellschaft e.V., Frankfurt am Main 1984, XIV + 410 p.

After C. E. Zachariae von Lingenthal's death, the edition of minor sources for the Byzantine law was considerably slowed down. Various difficulties curbed the undertaking; not only because the texts were scattered in a large number of libraries and manuscript collections but also because the editor embarking upon this task had to be, at the same time, conversant with the Byzantine history and juridical tradition, the classical philology and textual criticism. Nevertheless, some time ago, the Frankfurter Deutschen Forschungsgemeinschaft-Projekt, led by Professor Dieter Simon, decided to continue and challenge Zachariae's collection. And now the Vith volume of *Fontes Minores* is added to the previous ones (I 1976, II 1977*, III 1979, IV 1981, V 1982).

In a short introduction (p. XIII–XIV), Professor Dieter Simon presents the purposes of the work under review: it was intended to collect, according to the Frankfurter DFG-Projekt's aims, documents and analyses concerning the sources of the Byzantine law.

In Athanasios' *Syntagma* two kinds of sources are used: (1) quotations from the Codex, Corpus Juris and Imperial Novels and (2) quotations from previous works of Athanasios himself. In the first study of the book, Prof. Dieter Simon, *Zitate in Syntagma des Athanasios*, p. 1–18, classifies these quotations and examines, through the complexity of the textual tradition, Athanasios' methods of work.

Among Byzantine juridical dictionaries the *ἕδερ* lexicon has a specific place: with his 550 entries it is the longest and the most complete. Ludwig Burgmann (*Das Lexicon ἕδερ – ein Theophilosglossar*, p. 19–61) describes the close analogies between this lexicon and Theophilos' *Paraphrasis* (ed.² E. G. Ferrini, Aalen 1967), and concludes that the former almost entirely depends upon Theophilos' glossary. After having established the manuscript tradition of the lexicon, which could be dated in the 9th–13th centuries with a focus on the Macedonian period, the author gives an accurate edition of the text (p. 38–61).

A very important contribution to the study of the language of Byzantine law is Marie Therese Fogen's *Original und Abbild. Ein byzantinischen Traktat zur juristischen Fiktion* (p. 63–86). The Cod. Paris. gr. 1355 contains (ff. 177r–177v, ff. 190r–190v) two versions of a treatise.

* Both have been reviewed by Mrs. Emanuela Popescu-Mihuț, in *RESEE*, XVI, 1978, N° 3, p. 586–589.

tise on the dowry law, dated in the 11th–14th centuries (edition and German translation at p. 74–77); the compiler wanted to express some notions for which Byzantine juridical language had not yet a proper terminology. Therefore he introduced, and attempted to fix in a rather rudimentary manner, the notions of fiction/analogy. Thus, the literary language had fertilized the late Byzantine law which opened itself a new way of evolution.

In their article, El. Papagianni and Spyros Troianos, (*Die Besetzung der Ämter in Großskeuophylakeion der Großen Kirche in 12. Jahrhundert. Ein Synodalakt vom 19. November 1145*, p. 87–97) comment on the text (edition and German translation at p. 88–93) of an unknown Synodal document, Cod. Sinai. 1147 (482), ff. 307v–308r, pertaining to the promotion and income of the clerks related to the Great Skeuophylakeion of the Great Church.

The study of Ruth Macrides, *Justice under Manuel I Komnenos: Four Novels on Court Business and Murder*, p. 99–204, begins with the critical edition of four Novels of Emperor Manuel I, already known from Zachariae's collection (No. 63, 66, 67, 68). These documents owe a new presentation together to their manuscript tradition and to a certain unity in terms of content. After an analysis of diplomatics, registration and manuscript tradition, the editor gives the text of the Novels: Novel I, from 1158, concerning the invalidity of imperial decrees which are contrary to the law (p. 118–121); Novel II, issued in March 1166, on court procedure and miscellaneous court business (p. 122–139); Novel III, also from March 1166, on court recesses (p. 140–155) and Novel IV, promulgated in April 1166, on wilful murderers and their punishment (p. 156–167). Each text is accompanied by a faithful English translation. Capitalizing on these preliminary achievements, R. Macrides breaks new ground in the field of Manuel's legislation with a thorough and extremely interesting commentary. The final image is that of an emperor who puts justice before everything else, a protector of canon law even more vigilant than the Church itself, a *renovator* of Rome, a declared heir of Constantine and Justinian.

The document published and analyzed by Spiros Troianos, *Ein Synodalakt Michael's III. zum Begnadigungsrecht* (p. 205–218), provides valuable information not only on the grant of pardon in the 12th century but also on the weekly liturgical office of the Great Church. Each of the weekly groups of servants included ten deacons and a fluctuant number of supernumerary ones. John Plakenos, once a deacon condemned for heresy and excluded from the staff of the Great Church, now an old and needy man, is granted pardon by the patriarch and assigned as the 11th supernumerary deacon of the second week's group. This piece illustrates also Michael of Anchialos' aim to solve not only *kat' oikononian* but according to a written law the case of elderly clerics condemned in the past for heresy.

Stavros Perentidis *Recherches sur le texte de la Synopsis Minor*, p. 219–273, starts with the intricate problems raised by Synopsis Minor's textual tradition (both manuscript and print), with the view of a further edition. A pertinent analysis of all evidences for the chronology of the text is followed by the final conclusion that the Synopsis Minor was compiled between 1166 and 1344/45, any attempt for a more precise dating being, so far, irrelevant. The next step in the comprehension of the writing is an inquiry on the unknown author's method of work. The article ends with the edition, after Cod. Paris, gr. 1382, of those fragments omitted in the *editio princeps* (p. 270–273). The high competence of this study proves that Mr. Perentidis is the scholar who is likely to give a new scientific edition of the Synopsis Minor.

Angeliki E. Laiou, *Contribution à l'étude de l'institution familiale en Epire au III^e siècle*, p. 275–323, makes a thorough survey of the family life in Epirus, a topic already developed in her book devoted to the *Peasant Society in the Late Byzantine Empire*, Princeton N. J. 1977, chapters III and IV. After reviewing the demographic data provided by the *responsa* and decisions of Demetrios Chomatianos and John Apokaukos (two tables added at p. 319–320), the author studies mainly the cases on concubinage and divorce, as sensitive markers of family cohesion in Epirus during the 13th century. Mrs. Laiou draws the conclusion that the civil and canon law were generally submitted both to the social realities and to the common law, with the view of preserving the family as a strong social institution. In the end, the author gives the edition of two Chomatianos' acts concerning the divorce (p. 321–323).

Thanks to Professor Dieter Simon's second contribution, *Wi we Sachlikina gegen Witwe Horaia*, p. 325–375, the personality of Demetrios Chomatianos will be, from now on, subject to a better understanding. The peculiar text from Monac. gr. 62 edited here with a German translation (p. 326–347) illustrates a singular case of juridical audit. After the reconstruction of the conflict between Sachlikina and her step-daughter Horaia, Prof. Simon analyzes Chomatianos' rhetoric, technique of quotations and strategy of argumentation. Thus, the author is able to enlighten on Chomatianos' quality of judgement and juridical culture.

The book's last study, Ludwig Burgmann, Paul Magdalino, *Michael VIII on Maladunisi's Letter. An unpublished Novel of the Early Palaiologan Period*, p. 377–390, is opened by the edition and English translation of a *basilikos horismos* once in Cod. Patmiacus 447, now in Cod. Paris. suppl. gr. 1238 (p. 378–385). The commentary points out that the prostaгна have been issued, probably, towards the beginning of Michael's reign; although it echoes the language and ideology of former Imperial Novels, the text is clearly relevant to the structure of provincial administration of the Early Palaiologan Period.

Opened by a list of abbreviations (p. VII – XI), the volume ends with the registration of all manuscripts quoted in the book (p. 391–392) and an index of sources (p. 393–410). An index nominum and an index locorum would have been of a valuable help.

As one familiar with the work of the Frankfurter DFG – Projekt knows the prodigious service Professor Dieter Simon and his team have rendered to the scholars of Byzantine society and institutions. The latest issue of *Fontes Minores*** has all the fine characteristics of previous volumes: the highest achievements of modern scholarship are brought together to urge for a better comprehension of Byzantine thought and social action.

Daniel Barbu

Habsburgisch-osmanische Beziehungen. Relations Habsbourg-ottomanes. Wien, 26–30 September 1983. Colloque sous le patronage du Comité international des études pré-ottomanes et ottomanes Herausgegeben von Andreas Tietze, Wien, 1985, Verlag des Verbandes der wissenschaftlichen Gesellschaften Österreichs, 343 p.

Même de nos jours, lorsque les communications ultrarapides ont réduit les plus grandes distances à de simples bagatelles qu'on mesure en heures, les réunions scientifiques gardent leur utilité en facilitant un fertile échange d'idées entre spécialistes. Et quand les résultats d'un tel colloque sont publiés avec la promptitude avec laquelle le professeur Andreas Tietze a fait paraître le volume en discussion, cette utilité est encore plus grande. Certamment, les débats en matière de travaux présentés auraient été d'un grand intérêt, mais même dans sa forme actuelle le tome présenté offre une image fidèle du niveau du savoir et des directions dans lesquelles menent leurs recherches les historiens de l'une des confluences entre l'Europe centrale et le monde dominé par le croissant.

Le thème proposé par les organisateurs a permis une grande diversité des approches. On a présenté l'opposition générale entre l'Empire ottoman et les États chrétiens (Olga Zirojević, *Die türkisch-ungarischen Kriege, Zusammenstöße und Streifzüge (1459–1526)*, p. 1–15; C. Max Kortepeter, *Habsburg and Ottoman in Hungary in the 16th and 17th centuries*, p. 55–66), mais aussi de très utiles analyses sur la manière dans laquelle cet état conflictuel a affecté les divers pays engagés des deux côtés (Pavel Balčerek, *Die Turkenkriege und die böhmischen Länder, besonders Mähren*, p. 17–28; Ferenc Szakály, *Der Wandel Ungarns in der Turkezeit*, p. 50–54; Mihai Maxim, *Les Pays Roumains et les relations Habsbourg-ottomanes dans la seconde moitié du XVI^e siècle*, p. 91–105; Zygmunt Abrahamowicz, *Die türkische Herrschaft in Podolien (1672–1699)*, p. 187–192). La position autrichienne vis-à-vis du problème libanais jouit de la juxtaposition de deux approches heureusement complémentaires: l'un explore méthodiquement les aspects multiples de la pénétration autrichienne dans ce pays (Joseph Abou Nohra, *L'Autriche et la Question du Liban (1840–1865)*, p. 293–323), l'autre porte sa démarche sur les avatars des pourparlers entre les grandes puissances (Carar E Farah, *Austrian Diplomacy and the Mt. Lebanon Crisis in the Age of Metternich*, p. 323–343). Cristina Feneşan (*Die Bemühungen Siebenbürgens als Friedensvermittler zwischen Habsburg und der Pforte 1605–1627*, p. 145–159), Walter Leitsch (*Père Joseph und die Pläne einer Turkenliga in den Jahren 1616 bis 1625*, p. 161–169) et Maria M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru (*Sur les relations entre Habsbourg et Ottomans (1681–1683)*, p. 193–207) prennent de nouveau les dossiers diplomatiques. Roderic II. Davison tente de renouveler ce domaine traditionnel de l'historiographie en appliquant la méthode prosopographique (*Vienna as a Major Ottoman Diplomatic Post in the Nineteenth Century*, p. 251–280). L'essor de l'histoire des mentalités est reflété par le niveau élevé des essais de reconstituer la manière dans laquelle a pris contour l'image de l'autre dans l'espace chrétien (Maximilian Grothaus, *Zum Türkenbild in der Kultur der Habsburgermonarchie zwischen dem 16. und 18. Jahrhundert*, p. 67–89; Saežda Panova, *Das „Wienerische Diarium“ als Spiegel der habs-*

** In the meantime, the VIIth volume of the collection has been published.

bulgisch-osmanischen Beziehungen am Anfang des 18. Jahrhunderts, p. 209—220), aussi bien que dans le monde ottoman (Géza Fehér, *Die Burg Wien auf einer türkischen Miniatur aus dem 16. Jahrhundert*, p. 29—34; Joshua M. Stein, *Habsburg financial institutions presented as a model for the Ottoman Empire in the sferdarname of Ebu Bekir Ratib Efendi*, p. 233—241; Rhoads Murphy, *The City of Belgrade in the Early Years of Serbian Selfrule and Dual Administration with the Ottomans. Vignettes from Rashid's History Illuminating the Transformation of a Muslim Metropolis of the Balkans*, p. 281—292). Si les travaux ci-dessus montrent la tendance de l'historiographie contemporaine d'employer les sources les plus diverses, l'excellente étude de Jaa Schmitt concernant le contexte dans lequel ont paru les récits ottomans sur la bataille de Mokeresztes (*The Egu Campaign of 1596; Military History and the Problem of Sources*, p. 125—141) nous rappelle une fois de plus que même les textes devenus classiques doivent faire l'objet d'une critique rigoureuse, dans l'esprit de la remarque de Jacques Le Goff que tout document est un monument. À mesure que le nombre assez réduit des sources accessibles tend souvent à fléchir l'esprit critique, la démonstration magistrale du chercheur hollandais est d'autant plus actuelle pour les études ottomanes. Deux études solides portent sur des thèmes d'histoire économique (Antonio di Vittorio, *Handelsperspektiven und Interessenkonflikte zwischen der Hohen Pforte und den Königreich Neapel unter den Habsburgern (1707—1731)*, p. 221—232, Donald Quataert, *An Essay on Economic Relations between the Ottoman and Habsburg Empires, 1590—1914*, p. 243—250) et une autre analyse le rapport entre l'État et la classe dominante (Rifaat A. Abou-El-Haj, *The Nature of the Ottoman State in the Latter Part of the XVIIIth Century*, p. 171—185).

Mais restons un peu au travail de Antonio di Vittorio. Étudiant les réactions napolitaines envers la massive réduction des tarifs douaniers par le traité de Passarowitz, l'auteur met en évidence le fait que l'opposition des représentants du pouvoir local a mis à l'échec les essais de la cour impériale de Vienne d'imposer ses options commerciales. La non-concordance entre le rythme rapide des conquêtes territoriales et les structures administratives a mis le pouvoir central dans l'impossibilité d'assurer l'application permanente de ses dispositions si les autorités locales n'en étaient pas intéressées. La résistance de l'aristocratie et même de la bourgeoisie napolitaine envers la libéralisation du commerce n'est pas un cas unique ; à l'autre extrémité de l'empire, en Transylvanie et en Olténie, la bourgeoisie des villes allemandes et l'aristocratie s'opposent avec le même acharnement à la pénétration des commerçants « grecs »¹. Tout en laissant de côté les différences existantes entre les deux situations (dans l'espace roumain le niveau des tarifs douaniers était modéré même avant le traité de Passarowitz et les commerçants balkaniques détenaient déjà des positions importantes), il faut constater que les négociants levantins étaient plus préparés que ceux de l'Europe centrale à s'adapter aux exigences d'un commerce « modernisé » dans le sens du libre échange. Cependant, les stipulations économiques du traité de Passarowitz avaient été imposées par l'Autriche victorieuse. La cour impériale espérait pouvoir appliquer ainsi les principes de la doctrine mercantiliste pour mieux promouvoir ses intérêts. La conviction de Vienne qu'une fois la liberté du commerce assurée, ses sujets allaient s'imposer sans problèmes aux « infidèles » (ou aux « schismatiques ») s'est avérée illusoire. L'orgueil de la cour impériale est un exemple typique du narcissisme des occidentaux, persuadés de leur supériorité incontestable sur un Orient barbare et despotique.

Nous avons expressément omis jusqu'ici l'étude remarquable de Caroline Ballingal Finkel (*The Provisioning of the Ottoman Army during the Campaigns of 1593—1606*, p. 107—123). La richesse des informations que le travail acharné de l'auteur a mis un jour des archives ottomanes n'est égalée que par la modernité et la finalité cognitive de sa démarche. En dépit de ces mérites incontestables, nous croyons que C. B. Finkel n'est pas assez convaincante lorsqu'elle rejette la théorie de Géza Perjés selon laquelle l'insuccès de l'offensive ottomane vers le centre de l'Europe aurait été dû aux insuffisances logistiques (la théorie de l'*Aktionsradius*). On doit songer à la conclusion de l'auteur selon laquelle, pendant cette guerre, la vraie base d'opérations de l'armée ottomane n'a pas été Istanbul, mais Belgrade et Buda (à l'exception de la campagne de 1595 en Valachie). L'auteur trouve des arguments pertinents pour affirmer que la plus grande partie des produits consommés par les Ottomans provenaient de la Hongrie ou de l'espace danu-

¹ Il faut consulter l'étude encore utile de Ioan Moga, *Politica economică austriacă și comerțul Transilvaniei în veacul XVIII* dans « Anuarul Institutului de istorie națională », Cluj, VIII (1936—1938), p. 86—165, de même que les deux solides monographies écrites par Șerban Papacostea (*Oltenia sub stăpînuirea austriacă (1715—1739)*, București, 1970) et par Olga Ciocane (*Companiile grecești din Transilvania și comerțul european în anii 1636—1746*, București, 1981) ; Voir aussi l'étude de Paul Cernovodeanu, *Mercantilist Projects to Promote Transylvania's Foreign Trade at the Beginning of the Habsburg Domination* in « The Journal of European Economic History », 1, 1972, nr. 3, p. 409—418.

bien : en conséquence, l'Aktionsradius doit être mesuré non pas d'Istanbul, mais de Belgrade. Il faut nous demander pourtant si la présence permanente de grands effectifs ottomans (et autrichiens) n'a pas épuisé économiquement la théâtre des opérations militaires : selon l'expression de Fernand Braudel, celui-ci ne pouvait plus se permettre le luxe de soutenir le fardeau de la grande guerre. L'affirmation de l'auteur selon laquelle les périodes de pénurie ont été courtes n'est pas suffisante. Il faut compter les campagnes compromises et analyser la mesure dans laquelle ces pénuries ont empêché les Ottomans d'atteindre leurs objectifs. Nous rappelons l'observation de Gyula Kaldy-Nagy visant les expéditions ottomanes de la moitié du XVI^e siècle, surtout que les grands échecs militaires coïncident avec des faillites en ce qui concerne le rassemblement des vivres pour les besoins de l'armée².

Un dernier aspect : la guerre de 1593–1606 a imposé — selon la démonstration de l'auteur — le campement des troupes ottomanes pour de longues années dans la zone d'opérations. Cela a eu des conséquences disruptives sur l'organisation militaire et sociale traditionnelle (en hiver les timariots rentraient à leurs timars). Les tensions engendrées par cette situation nouvelle de même que par la « modernisation » fiscale qui devait assurer l'argent pour cette armée ont aggravé les mouvements sociaux qui ont tourmenté les territoires asiatiques de l'Empire ottoman (les *celali*), minant ainsi sa capacité d'obtenir la victoire sur l'Autriche.

Ces observations ne diminuent pas les mérites de l'auteur. Elles visent seulement à nuancer quelques conclusions d'une étude qui reste novatrice dans la connaissance de l'histoire ottomane.

À la fin de nos considérations, il faut mieux attendre que le temps démontre la valeur de ce volume par la fréquence avec laquelle les chercheurs y feront appel pour mettre au jour tel ou tel aspect de la collision fascinante entre l'Empire ottoman et le monde chrétien.

Bogdan Murgescu

² Gyula Kaldy-Nagy, *The First Centuries of Ottoman Military Organization*, in « *Acta Orientalia. Academia Scientiarum Hungaricae* », XXXI, 1977, 2, p. 173–174.

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN
À 80 ANS

Fêter ce respectable anniversaire est doublement agréable si l'on pense que notre distinguée collègue d'Institut — dans laquelle nombre d'entre nous voient aussi un maître respecté — vient de publier, l'année passée, avec le dynamisme qu'on lui a toujours connu, encore deux livres importants pour ce domaine des recherches néo-helléniques qu'elle sert avec passion depuis un demi-siècle. Mais avant de parler de ses travaux et de sa méthode, qui lui donnent une place de choix dans la vie scientifique roumaine et grecque, tâchons d'esquisser brièvement les principales étapes de sa carrière.

Née en 1906, dans la petite ville-port de Péristasis, en Thrace Orientale, sur la côte de la mer de Marmara, Ariadna Camariano-Cioran y a fait ses études élémentaires. Après la catastrophe subie par l'armée grecque en Asie Mineure et à la suite de l'échange de populations établi entre Grecs et Turcs, la famille Camariano s'est réfugiée en Roumanie, en 1922. C'est auprès de leur oncle, le professeur Démosthène Russo, le bien connu byzantinologue et néo-helléniste, qu'Ariadna Camariano-Cioran et son frère Nestor Camariano ont trouvé un précieux appui matériel et moral. Après avoir fait ses études secondaires à Bucarest, c'est toujours dans la capitale roumaine qu'elle a suivi les cours de la Faculté de Philosophie et de Lettres, en passant son examen de licence en 1936. En 1938, elle a soutenu sa thèse de doctorat auprès de la chaire de littérature ancienne roumaine, dirigée par le professeur Nicolae Cartoajan, en ayant pour thème *Poicologos et Opsarologos*, satires byzantines, qui lui a valu le titre de Docteur ès Lettres et Philosophie, avec la mention *Summa cum laude*.

Élevée dans la maison de son oncle, le professeur Russo, Ariadna Camariano-Cioran a bénéficié — comme son frère Nestor Camariano — de l'atmosphère de ce centre de culture de l'époque, fréquenté par les personnalités les plus représentatives de la vie universitaire roumaine. C'est aussi en fréquentant le séminaire du prof. Russo que A. Camariano-Cioran s'appropriera la rigoureuse méthode de recherche et d'édition de textes du fondateur de notre école de byzantinologie.

D'abord lecteur de langue néo-grecque à l'Université de Bucarest, à la chaire de langue et de littérature roumaine ancienne, dont le titulaire était Nicolae Cartoajan, Ariadna Camariano-Cioran a travaillé, par la suite, à l'Institut d'Études et de Recherches Balkaniques (1943—1946), dirigé par Victor Papacostea, également en tant que lecteur de langue néo-grecque, en participant aussi par ses communications et sa collaboration active à la revue « Balcenia » à la vie scientifique de cet Institut. Lorsque l'Institut Balkanique fusionna avec l'Institut d'Histoire Nationale que dirigea le prof. Petre Constantinescu-Iași et ensuite le prof. Andrei Oșetea — aujourd'hui « Institut d'histoire N. Iorga » — A. Camariano-Cioran y a rempli la fonction de chercheur scientifique, jusqu'en 1963. En 1963, lors de la création de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes, sous la direction du prof. Mihai Berza, elle a été sollicitée d'y entrer en tant que maître de recherches. C'est à cet Institut qu'elle a travaillé, jusqu'en 1968, année où elle a pris sa retraite sur ses instances, le prof. Berza ne voulant pas priver l'Institut d'une collaboration si précieuse. À part ses propres travaux, dont nous allons souligner l'importance, A. Camariano-Cioran a aussi enseigné la langue néo-grecque à plusieurs d'entre nous, avec une excellente méthode et une conscience professionnelle qui ont caractérisé toute son activité.

Les principales directions de ses recherches, dans le domaine de l'histoire et de la littérature ont été : l'étude des relations historiques roumano-grecques et les influences littéraires réciproques. Elle s'est préoccupée, en premier lieu, de reconstituer fort minutieusement la filière grecque de plusieurs œuvres de la littérature roumaine ancienne. Il ne s'agit pas uniquement d'une meilleure connaissance de la circulation des thèmes littéraires qu'elle a rendue possible, de l'identification de tel ou tel modèle littéraire ou de certains auteurs inconnus. C'est surtout pour l'histoire des idées que les ouvrages de A. Camariano-Cioran ont fourni de riches matériaux. Ne serait-ce qu'en citant ses études sur *L'esprit philosophique et révolutionnaire français combattu par le patriarcat œcuménique et la Sublime Porte*, ou *L'esprit révolutionnaire français*

et *Voltaire en grec et en roumain* et nous nous rendons compte qu'il s'agit de contributions fondamentales pour l'histoire de la culture roumaine et de la culture grecque.

Mais l'œuvre maîtresse d'Ariadna Camariano-Cioran reste, sans doute, le monumental ouvrage *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, imprimé à Thessalonique en 1974 — dont une version roumaine a paru à Bucarest en 1971 — qui a reçu le prix des deux Académies — roumaine et grecque. « Dorénavant — écrit le prof. C. Th. Dinnaras, en 1974 —, pas une seule étude ne pourra être traitée, au sujet des problèmes historiques de l'enseignement gréco-roumain sans partir de ce livre... Il serait indispensable non seulement à ceux qui étudient des problèmes purement roumains, mais aussi à ceux qui étudient l'enseignement grec moderne... »

Dernièrement, deux autres livres importants ont été publiés par Ariadna Camariano-Cioran : le premier, épuisant presque la question combien intéressante des relations roumano-épirotes, paru à Jannina, en 1984 et le second, édité à Bucarest en 1985, nous permettant de pénétrer dans la vie quotidienne d'une période passionnante (le règne de Constantin Mavrocordat), grâce aux rapports inédits des agents de ce prince à Constantinople, traduits par A. Camariano-Cioran, « dans une langue qui rend le parfum de l'époque », ainsi que l'a caractérisée le prof. Dan Simonescu.

Devant ces preuves remarquables d'une passion pour les recherches qui n'a pas d'âge et ne s'accorde pas de répit, nous ne pouvons que souhaiter à notre distinguée collègue de continuer à nous donner l'occasion de profiter de son expérience si érudite et de son infatigable labeur.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Livres

1. *Studii istorice gréco-române* de Démosthène Russo éditée par A. Camariano et Nestor Camariano, Bucarest, 1939, 2 vol.
2. *L'esprit révolutionnaire français et Voltaire en grec et en roumain*, Bucarest, 1946, 196 p. (Institut d'Études et Recherches Balkaniques, série historique).
3. *Cronica Ghiculeștilor*, éditée en collaboration avec Nestor Camariano, Bucarest, 1965, 808 p.
4. *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy*, (en roumain) Bucarest, 1971, Institut des Études Sud-Est Européennes, 328 p.
5. *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessalonique, 1974, 830 p. + LXXIII pl. (Institute for Balkan Studies).
6. *L'Épire et les Pays Roumains, Contributions à l'histoire des relations gréco-roumaines*, 1984, 292 p.
7. *Reprezentanța diplomatică a Moldovei la Constantinopol (30 aug. 1711 — dec. 1712). Raportele inedite ale agenților lui Constantin Mavrocordat*, 1985.

Études et articles

1. *Influența poeziei lirice neogreștili asupra celei românești*, Institutul de istorie literară și folclor, București, 1935, 37 p.
2. *Poricologos și Opsatologos* (thèse de doctorat), « Cereetări Literare », III, Bucarest, 1939, 109 p.
3. *La traduction grecque du « Théâtre politique », attribuée par erreur à N. Mavrocordato et les versions roumaines*, « Rev. ist. rom. », XI—XII vol. (1941—1942), Bucarest, 1943, 46 p. (en roumain).
4. *Le Théâtre grec à Bucarest au début du XIX^e siècle*, « Balcania », VI, Bucarest, 1943, 36 p.
5. *Voltaire et Giovanni del Turco traduits en roumain vers 1772*, Extrait de l'ouvrage publié en l'honneur de C. Giurescu, Bucarest, 1944.
6. *Jérémie Cacavela et ses relations avec les Principautés Roumaines*, RESEE, III, n^{os} 1—2, Bucarest, 1965, 24 p.
7. *La guerre russo-turque de 1768—1771 et les Grecs*, RESEE, III, n^{os} 3—4, Bucarest 1965, 36 p.
8. *Un directeur éclairé à l'Académie de Jassy il y a deux siècles, Iosip Măstodax*, « Balkan Studies », 7, 1966, 36 p.

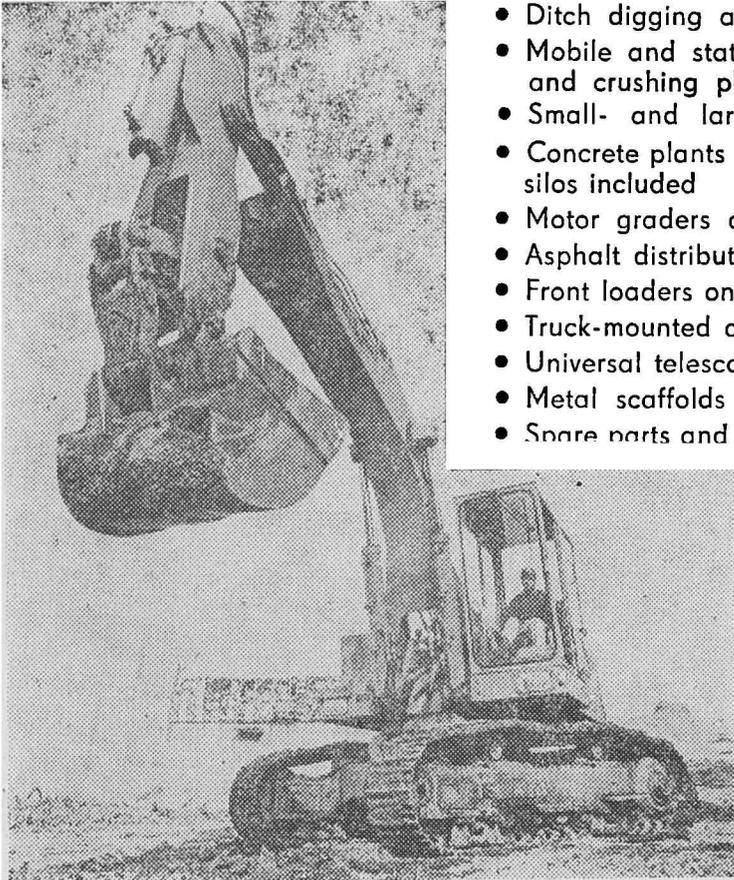
9. *Les œuvres de Maimontel dans le sud est européen*, « Studii de literatură universală », X, 1967, en roumain.
10. *Les Îles Ioniennes de 1797 à 1807 et l'essor du courant philo-français parmi les Grecs*, Actes du III^e congrès panionien, Athènes, 1967, 32 p.
11. *L'œuvre de Beccaria*, « Dei delitti e delle pene » et ses traductions en langues grecque et roumaine, RESEE, V, nos 1–2, Bucarest, 1967, 10 p.
12. *Sur les relations roumano-crétoises*, II^e Congrès International crétois, Athènes, 1968, 13 p.
13. *Activité d'Emile Claude Gaudin, premier consul de France à Bucarest*, Revue Roumaine d'histoire, r, 1970, 10 p.
14. *Nicolas Caragea, prince de Valachie, traducteur de la langue française*, « Loimouarion » Athènes, 1973, 20 p.
15. *Écoles grecques dans les Principautés Danubiennes au temps des Phanariotes*, ..Symposium l'époque phanariote", 1974, 8 p.
16. *Contributions aux relations roumano-chypriotes*, RESEE, XV, n^o 3, 1977, 16 p.
17. Étude introductive, notes et commentaire à l'Apologie de Iosip Mœsiodax, traduite du grec en roumain par Olimp Căciulă, Bucarest, 1944, 40 p.
18. *Parénèses byzantines dans les Pays Roumains*, « Études byzantines et post-byzantines », I, Bucarest, 1979, 17 p.
19. *Aides pécuniaires fournies par les Pays Roumains aux écoles grecques*, I et II, RESEE XVII, n^o 1, XVIII, n^o I, 1980, 50 p.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

For your building sites and road works

MECANOEXPORTIMPORT

offers



- Hydraulic excavators on tyres and crawlers
- Dragline-type hydraulic excavators
- Earth works multifunctional machines
- Ditch digging and draining machines
- Mobile and stationary crushers, granulators and crushing plants
- Small- and large-capacity concrete mixers
- Concrete plants and concrete mixing stations, silos included
- Motor graders and motor scrapers
- Asphalt distributors
- Front loaders on tyres
- Truck-mounted cranes and tower cranes
- Universal telescopic platforms
- Metal scaffolds with self-lifting platform
- Spare parts and high quality service



FOR DETAILED INFORMATION APPLY TO :
M E C A N O E X P O R T I M P O R T

79522 Bucharest, Romania
10, Mihai Eminescu Street, POB 22-107
Telex 10 269, Telephone 11 98 55

**TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE**

- Studii istorice sud-est europene, vol. II. Intelectuali din Balcani in România (sec. VII—XIX).**
(Etudes historiques sud-est européennes, t. II. Intellectuels des Balkans en Roumanie
aux XVII—XIX siècles), Coordonateur Al. Duțu, 1984, 203 p.
- PIPPIDI, D. M., Parerga, Ecrits de Philologie d'Épigraphie et d'Histoire Ancienne,** Coédition
avec LES BELLES LETTRES—Paris, 1984, 296 p.
- GEORGE MURNU, Studii istorice privitoare la trecutul românilor de peste Dunăre** (Etudes
historiques sur le passé des Roumains d'outre-Danube), 1984, 203 p.
- TEOFILACT SIMOCATA, Istorii.** Trad. H. Mihăescu, 1985, 208 p.
- MUSTAFA A. MEHMET, Documente turcești privind istoria României** (Documents turcs con-
cernant l'histoire de la Roumanie). Vol. III: 1791—1812, 1986, 386 p.

RM—ISSN 0035-2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXV, 2, p. 107—200, BUCAREST, 1987



I.P. Informația c. 1129

43 456

Lei 50